
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01547690 6

NOUVEAUX

MÊLANGES

SUR

DIFFÉRENTS SUJETS.

TOME II.



NOUVEAUX

MÊLANGES

CONTENANT

DES ESSAIS PHILOSOPHIQUES

ET

LITTÉRAIRES.

Hæ nugæ Seria ducent.
HORAT. *de Art. Poet.*

TOME SECOND.



A BOUILLON.

Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXI.

AVIS.

Parmi les morceaux qui compoſent ce recueil, il y en a quelques-uns qui ont déjà paru en tout ou en partie dans divers Journaux. On les donne ici ſous une autre forme & avec des additions. L'idée d'un petit nombre a été puiſée dans la littérature Angloiſe. On s'eſt attaché à répandre dans tous une philoſophie douce & des vérités qui peuvent être utiles. Leur briéveté ſera peut être un mérite, dans un ſiecle ſur-tout où les longs ouvrages font peur. Les anecdotes dont ils ſont ſemés ſont toutes fondées ſur des faits. On obſervera en paſſant, à ceux qui en reconnoîtront quelques-unes, pour les avoir lues dans différentes collections, qu'elles ont paſſé dans ces dernieres d'un papier public dont l'Auteur s'eſt occupé long-tems ; que les ayant recueillies & rédigées originairement, il n'a pas cru devoir ſe donner toujours la peine de récrire ce qu'il avoit déjà écrit lui-même.



ESSAIS PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

LA SENSIBILITÉ.

Après une longue promenade faite à la campagne pendant une belle soirée d'été, je m'assis fatigué sur le bord d'un ruisseau. La lune qui venoit de paroître, jettoit une foible clarté sur les objets qui m'environnoient; elle ne me permettoit pas de les distinguer tous; mais elle embellissoit le tableau raccourci qui s'offroit à mes yeux. Un arbre étendoit sur moi ses branches, & conservant dans l'obscurité le lieu où je me reposois, sembloit prêter un nouvel attrait à ceux qui n'étoient point éclairés. La campagne ouverte devant moi, ne me montroit aucun objet animé. Je pouvois me regarder comme le seul être existant dans ce moment. Une tour antique, à demi-ruinée, étoit le seul ouvrage des hommes, qui annonçât leur proximité & leurs habitations.

Je m'étois occupé, pendant le jour, de la lecture

d'une hiſtoire touchante : j'avois pleuré ſur les malheurs dont j'avois lu le récit, & mon cœur avoit trouvé une ſenſation douce & voluptueuſe dans les larmes que j'avois répandues.

Je réfléchiſſois, dans le ſilence de la nuit, ſur le plaiſir que nous fait le récit d'un événement tragique. D'où peut naître ce plaiſir, me diſois-je ? le cœur de l'homme pourroit-il en ſentir de l'infortune des autres ?

Pendant que je rêvois, & que je diſcutois cette queſtion en moi-même, mes yeux étoient fixés ſur la ſurface de l'eau qui réflechiſſoit les rayons pâles de l'aſtre des nuits. Le ſilence le plus profond régnoit autour de moi ; l'onde étoit immobile ; les feuilles des arbres n'éprouvoient pas la moindre agitation. La nature entiere étoit dans le calme, & ſembloit inviter tous les êtres à ſe repoſer. Un léger aſſoupiſſement s'empara de mes ſens : je crus voir une femme d'une figure & d'une taille céleſtes, deſcendre des cieux, & s'aſſeoir doucement à côté de moi. Un manteau blanc, parſemé de ſaphirs, étoit ſuſpendu ſur ſes épaules, & deſcendoit juſqu'à terre. Un voile léger & tranſparent couvroit ſon viſage, & relevoit ſa beauté plus qu'il ne la cachoit. Je l'entendis pouſſer un ſoupir, & je l'examinai avec plus d'attention. Ses yeux étoient mouillés de larmes ; mais on ne voyoit point ſur ſon front l'impreſſion de la douleur : le ſourire même jouoit ſur ſes levres.

Ne t'étonne pas, me dit-elle d'un ſon de voix enchanteur & plus doux que l'haleine du zéphir, ſi tu trouves quelquefois du plaiſir dans les pleurs. Je me nomme Senſibilité ; & depuis ton enfance, je ſuis ta compagne fidelle. Mon pere eſt l'Humanité ; & ma mere, la Sympathie, eſt fille de la Tendreſſe. Je naquis moi-même dans une caverne ombragée de

myrtes & d'orangers auprès du mont Parnaſſe. On me confia aux ſoins de Melpoméne, qui me nourrit d'alimens convenables, & me berça de chanſons plaintives & d'une muſique tendre & mélancolique. Auprès de la caverne où j'ai pris naiſſance, coule un ruiſſeau qui arroſe les racines de pluſieurs arbres plantés le long de ſon cours, & ſur leſquels les roſſignols font leurs nids.

Mon unique ſoin, depuis que je ſuis née, a pour objet la félicité de quelques mortels favoris. Les autres repouſſent mes bienfaits & mon influence; ils préférent la domination de l'apathie, qui eſt mon ennemie. Malheureux! ils ne conſidérent pas que ſi la roſe a des épines, elle a auſſi des couleurs qui charment les yeux, & des parfums qui flattent & enchantent l'odorat ſurpris.

Tel eſt le plaiſir que te cauſe une lecture touchante: la plus douce volupté ſe fait ſentir au moment où le cœur ſe ſerre, & les larmes coulent. N'appelle point filles de la foibleſſe celles qu'elle t'arrache. Garde-toi d'eſſayer de vaincre cette émotion. Tu ne pourrois te priver de ce témoignage ingénu de la bonté & de la tendreſſe de ton cœur, ſans perdre à jamais la ſenſibilité.

Ah! belle nymphe, m'écriai-je! demeure, demeure avec moi, ne me quitte point. Apprends-moi à ſoupirer avec le malheureux, à me réjouir avec le mortel fortuné. Je ſens que le plaiſir que je me reprochois, n'a point ſa ſource dans la méchanceté du cœur humain, mais dans ſa bonté, dans la certitude où il eſt qu'il exiſte encore des plaiſirs hors de lui.

Comme je finiſſois ces mots, la cloche du village ſe fit entendre, & diſſipa en même temps mon aſſoupiſſement & la douce illuſion qui l'avoit ſuivi.

En reprenant le chemin de ma demeure, ce

ſonge agréable m'occupa encore ; mon ame avoit été exaltée, & ſes ſenſations lui dicterent ces expreſſions.

O ſenſibilité ! ſource de nos plaiſirs & de nos peines ! toi, qui les augmentes & qui les affoiblis également ! mes jours, ſans toi, ſe ſeroient écoules peut-être avec plus de tranquillité ; mais jamais ce calme ne me fera deſirer de te perdre. C'eſt avec toi que je veux vivre heureux ou malheureux ; tu regneras toujours ſur mon cœur ; tu régleras mes affections ; tu feras la garde de ma vertu. Marque-moi le chemin : celui que tu m'indiqueras eſt le ſeul que je ſuivrai. Conduis-moi dans le ſéjour de la miſere & de l'infortune, ſur les champs de bataille qu'on appelle ſi improprement le lit d'honneur : mes larmes baigneront & laveront les bleſſures du héros : elles couleront avec celles de la veuve affligée, pendant que ma main carreſſera & protégera le timide orphelin, qui s'empreſſe autour d'elle. Le ſéjour du chagrin & de la douleur eſt le périſtile du palais de la ſageſſe, & l'effrayant ſpectacle de l'agonie eſt le meilleur des conſeillers.

Je m'approcherai du pere dont les années ont déjà blanchi le front, & qui pleure la perte d'un fils qui promettoit d'être ſa conſolation & ſon appui. Je mêlerai mes pleurs aux ſiens, & ma pitié compatiſſante lui prodiguera les ſoins les plus tendres.

O jeune homme ! aimable & digne enfant dont la perte eſt ſi ſenſible ! ce n'eſt pas toi, c'eſt nous que nous plaignons. Tu es heureux : tu viens d'être débarraſſé de tous les ſoins attachés à la vie humaine, & de la dependance peut-être le pire de tous les maux. Tes deſirs ſont ſatisfaits : tu n'en peux plus former aucun, & tu repoſes dans un calme imperturbable. Tout ſujet de plainte & de murmure eſt banni du ſéjour de la paix. La profondeur des eaux

qui roulent autour, présente de ce côté une onde pure & tranquille, qui coule avec majesté sur un rivage enchanteur. Tandis que du côté de la terre, ses bords escarpés & ses flots mugissans opposent un obstacle insurmontable au passage de la peine qui reste avec nous.

Sage vieillard, seche tes larmes. Ton fils est heureux : que desires-tu de plus ? il est à l'abri des atteintes de l'ambition, de l'avarice & de toutes les passions qui font le tourment de la plupart des hommes. Il n'aura point non plus celles qui font leur bonheur : il ne recevra pas dans son lit, il est vrai, une épouse adorée ; mais aussi il ne la verra pas languissante, accablée par le mal, mourir peut-être à son côté, & porter dans son cœur déchiré des peines & des amertumes plus affreuses que la mort.

Qu'est-ce que la mort ? l'ordre qui nous y condamne est émané du ciel même. Le sage la voit sans trembler ; & l'homme religieux la reçoit avec la confiance d'un sort plus heureux.

Que vois-je ? c'est une mere tendre qui pleure. Toutes ses espérances, ses desirs & sa gloire sont ensevelis sous la tombe : c'est sa fille qui n'est plus. Comme elle étoit belle ! qu'elle est différente aujourd'hui ! Souvenir cruel, s'écrie-t-elle en sanglottant ! o Rosalie ! est-ce bien toi ? toi dont les graces, l'esprit & la beauté faisoient des impressions si vives & si durables sur les cœurs ? impitoyable mort ! la jeunesse & la beauté n'ont pu arrêter ton bras ! O jeunes filles, compagnes de Rosalie, ses rivales en jeunesse & en charmes ! approchez de sa tombe, & regardez : voilà ces traits que vous avez enviés ! quelle paleur a succédé à ce vif incarnat qui coloroit ses joues ? que sont devenus ces yeux qui brilloient de tant d'éclat ? quel tableau ! rappellez-le à votre esprit

lorsque vous serez devant un miroir. Vous avez vu Rosalie vivante : vous êtes comme elle étoit. Vous venez de la voir morte : vous lui ressemblerez encore.

Tendre mere ! arrêtez vos sanglots. Rosalie repose : son sommeil est profond : il sera long sans doute. Mais voyez-la dans le séjour de la vertu ; elle y est arrivée plus brillante & plus admirée que les reines de la terre. Cessez vos plaintes & vos murmures : regardez le sort qu'elle a quitté, celui qui l'attendoit, & applaudissez a l'échange qu'elle vient de faire.

L'humanité ne sait que sentir ; c'est à la raison de calmer les inquiétudes du chagrin ; la religion lui prescrit des bornes, & les marque. La sensibilité permet de pleurer.

L'infortune conduit à la sagesse, le spectacle de celle qui nous est étrangere, est une leçon. Heureux ceux qui se confient à l'expérience d'autrui, & qui ne se croient pas plus sages que les autres, ou assez sages pour eux-mêmes.

Caliste n'avoit pas été abandonnée aux ennuis d'un désert, ni condamnée à passer ses jours dans l'obscurité, & ses nuits dans la solitude. Mais par une fatale surprise, le vice a pris le masque de l'honnêteté, & a facilement abusé d'une beauté simple & modeste. O vous que la raison éclaire, ne triomphez pas de sa foiblesse ! songez que votre devoir est de soutenir, & que vous vous borneriez alors à opprimer.

Je gémirai toujours des maux que je ne pourrai soulager. Je ne consolerai pas les amis de Caliste, je pleurerai avec eux. Je regretterai ses égaremens, & je ferai des vœux pour qu'ils puissent servir de leçon à ses pareilles.

Mon cœur ne s'endurcira jamais ; jamais je n'oublierai les loix d'une mutuelle sympathie. Je ferai le

bien toutes les fois que je le pourrai ; ma voix, mes écrits, mon exemple s'uniront pour le conseiller. Mes pieds voleront légérement, lorsque le cri du malheureux aura frappé mon oreille ; & mes efforts seront toujours puissans, lorsqu'il s'agira de faire cesser les plaintes de la vertu, lors même que la sévérité seroit une justice, je ne me la permettrai pas.

Insensibilité, déïté aveugle des méchans & des insensés, je déteste jusqu'à ton nom. Tu fais ton bonheur de l'impuissance de jouir. Les maux & les plaisirs d'autrui ne peuvent t'affecter ; tu regardes avec indifférence tout ce qui t'environne : tu ne dois régner que sur des morts.



DES PEINES PUBLIQUES.

Le célebre marquis de Beccaria a traité *ex professo* cette matiere importante. La philosophie & l'humanité qui l'ont inspiré, feront toujours des vœux pour que ses écrits operent enfin une revolution dans la jurisprudence criminelle de toutes les nations. En attendant qu'ils se réalisent, elles reviendront sur les principes qu'il a exposés, & y joindront de nouvelles observations. Il doit être permis à tout citoyen de rêver le bien public. Si ces rêves sont mal digérés, ils ont occupé du moins agréablement le bon homme qui les a faits; ils intéresseront peut-être les ames sensibles qui les liront; & dans tous les cas, ils ne peuvent blesser personne : on n'en peut pas dire autant de tous les rêves politiques.

Le vol, qui, chez les nations civilisées, est puni des peines les plus graves, est à peine regardé comme une faute par les peuplades barbares. Les biens d'un sauvage consistent en si peu d'articles, & ces articles ont si peu de valeur, que leur privation, peu sensible, est un très-mince tort qu'on fait à celui à qui on les enleve. Sa hûte qu'il peut détruire & rebâtir en une heure; son arc & ses fleches dont le premier arbre lui offre de quoi remplacer la perte; quelques peaux de bêtes fauves; voilà tout ce qui constitue sa propriété, ou du moins la majeure partie de sa propriété. Comme il n'a jamais appris à étendre l'idée d'un droit au delà de la possession actuelle, & qu'il est en état de remplacer en un jour tout ce qu'il posséde, une atteinte portée à sa propriété ne peut jamais troubler son repos.

Mais l'homme, à mesure qu'il se civilise, multi-

plie ſes beſoins & ſes jouiſſances. La difficulté qu'il trouve à acquerir ces dernieres, en augmente le prix à ſes yeux ; & leur perte ne ſauroit que lui être plus ſenſible.

Dans les grandes ſociétés policées, où le droit de propriété eſt réglé depuis long-temps, où cette propriété même, offre tant d'objets & de ſi variés, où il faut beaucoup de tems & de travail pour ſe les procurer, où l'habitude & les beſoins les rendent ſi néceſſaires, le tort que nous fait celui qui nous les enléve ou par fraude ou par force, eſt donc infiniment plus grave. C'eſt pour cela que la ſageſſe des legiſlateurs n'a rien épargné pour prévenir ce mal. C'eſt ce qui a produit cette multitude de réglemens qui retiennent l'indigent prêt à étendre la main pour s'emparer de ce qu'il trouve à ſa bienſéance, & qui aſſurent au propriétaire la poſſeſſion tranquille de ce qui lui appartient.

C'eſt, je crois, une maxime reconnue généralement fauſſe en matiere de loi criminelle, que celle qui prétend que plus la loi eſt ſévere, plus elle écarte le crime contre lequel elle eſt decernée. Il me ſemble, au contraire, que les châtimens qui rempliroient le mieux ce but, ſont ceux qui ſeroient modérés & proportionnés aux délits, pourvu qu'ils fuſſent promptement & irrémiſſiblement exécutés. L'expérience le prouve. Il y a long-tems qu'on obſerve que la peine de la roue eſt trop prodiguée : il n'eſt peut-être pas inutile de l'obſerver encore. L'homme ſenſible voit avec horreur le vol ſur les grands chemins puni comme l'aſſaſſinat. On a cru que cette ſévérité diminueroit le premier genre de crime : on doit être détrompé. Elle n'a produit d'autre effet que de faire ſouvent ôter la vie à celui que, ſans cela, le brigand ſe ſeroit contenté de dépouiller. Il cherche à ſe débarraſſer par-là d'un témoin qui peut le perdre ; il

ſait qu'il ne riſque pas davantage : le ſupplice qu'il a déjà encouru par le vol, ne peut être aggravé par le meurtre. On l'a mis, pour ainſi dire, dans la néceſſité de commettre un ſecond crime plus horrible, pour en cacher un premier.

Quand la peine eſt exceſſive, quelquefois le juge cherche à adoucir la ſévérité de la loi; le criminel ſe plaint de ſa rigueur, & le peuple l'accompagne à l'échaffaud avec des larmes d'indignation & de pitié. Si cela étoit poſſible, il faudroit que la peine fut tellement égale au crime, que ſa juſtice fut ſentie non-ſeulement par le public en général, mais encore par le malheureux qui eſt condamné à la ſubir.

C'eſt ſur le même pied que pluſieurs banqueroutiers, que je ſerois tenté de conſidérer les voleurs, les filoux & toute cette race dangereuſe de vagabonds qui attentent à la propriété d'autrui, ſans cependant commettre aucune violence contre les perſonnes qu'ils dépouillent. Ils ſont coupables envers la ſociété, dont ils ont troublé l'ordre; ils ſont coupables envers le membre de cette ſociété qu'ils ont volé, tant par ce qu'ils lui ont pris, que par la peine dans laquelle ils l'ont mis ſouvent, & par l'embarras & les frais qu'a occaſionnés l'inſtruction de leur procès.

Je demande à préſent ſi le gouvernement ne pourroit pas trouver pour tous les coupables de cette eſpece, certaines branches de travail utile auquel on les emploieroit pour leur faire acquitter ces différentes obligations? car on a beau faire, les ſupplices & la mort ne réparent rien, & n'acquittent rien. Dans un grand royaume, tel que la France, n'y a-t-il pas une multitude d'articles de conſommation publique, qui pourroient être avantageuſement manufacturés dans les maiſons de correction par des hommes qui ont encouru une peine quelconque? ce ſeroit une

ſorte d'amende qu'ils payeroient au public, aux dépens de leur travail, de leur liberté & de leur indépendance naturelle pour un tems. Il ne faudroit pas beaucoup d'étude pour mettre les juges en état de régler les termes de leurs priſons, ſelon les délits différens & leurs diverſes circonſtances. Il me ſemble qu'une regle ſimple & générale ſuffiroit. L'application aux cas qui ſe préſenteroient enſuite, ſeroit, ſelon moi, la choſe la plus aiſée.

La loi pourroit ſe borner à dire : » Le délinquant » ſera enfermé dans une maiſon publique de travail » ou de correction, où on l'employera à quelque » branche de travail utile, juſqu'à ce qu'en gagnant » la ſubſiſtance qu'on lui fournira, il ait auſſi ga- » gné aſſez pour indemniſer la perſonne qu'il a dé- » robée, des biens dont il l'a privée, & pour payer » les frais qui ont été faits pour le mettre en juſtice «.

Je ſuis perſuadé que dans tous les cas où la violence n'a point accompagné le crime, ce moyen ſeroit le plus sûr & le plus facile d'y proportionner la peine. L'individu léſé obtiendroit reſtitution; & voilà tout ce que l'équité demande en ſa faveur. Le délinquant ſeroit ſoumis à un certain tems de priſon laborieuſe; c'eſt tout ce que la loi peut exiger pour la ſatisfaction & pour l'exemple. Le public retireroit le profit de l'induſtrie bien employée du coupable, & ce ſeroit une indemnité du tort fait à la ſociété.

Je ne puis m'empêcher de croire que cette maniere de punir les délits qui attaquent la propriété, produiroit les plus grands avantages. Les exécutions publiques, devenues plus rares, en ſeroient plus redoutables. Il y a quelquefois un genre de ſcélérateſſe ferme & féroce dans la vie d'un voleur de grand chemin; & je ne ſais ſi la fréquence même des punitions capitales ne contribue pas à le faire naître & à l'entretenir. C'eſt une maxime générale parmi cette

race perverſe de coupables, qu'ils doivent jouir de l'aiſance & des plaiſirs qui accompagnent l'homme riche, paſſer agréablement le cours rapide & ſujet à être promptement interrompu de leur vie, ſa quitter enſuite héroïquement, comme quelques-uns de leurs amis, de leurs connoiſſances, ou d'autres qui les ont précédés, & dont ils ont ſoin de conſerver la mémoire pour leur ſervir d'exemple. En faiſant ce dangereux métier, ils ont toujours leur fin ſous les yeux : ils s'y attendent; & on en a vu dans leurs orgies, célébrer la mort de leurs camarades, parler gaiement de la leur, lorſque leur tour viendra, ſe promettre de l'éloigner le plus qu'ils pourront, s'encourager à prendre leur parti, lorſqu'ils n'auront plus d'eſpérance, & appeller l'échaffaud le lit d'honneur.

Il n'eſt pas étonnant que des ſcélérats qui, dès leur enfance, ont perdu de vue tout principe de religion & de morale, qui ont paſſé leur vie dans la débauche & dans le crime, puiſſent penſer & s'exprimer ainſi. Il ne le ſeroit peut-être pas davantage que ces mêmes hommes fuſſent auſſi plus effrayés de ſix ou ſept ans de priſon dans un travail pénible & journalier, que de celle de quelques momens de ſouffrances. Lorſqu'ils penſent à la mort qui les attend, ils ne ſongent pas à l'avenir qui doit la ſuivre. Il faut que cette mort ſoit prochaine, que l'appareil en ſoit ſous leurs yeux, pour qu'ils penſent à ce juge terrible qu'ils vont trouver en ſortant du tribunal des hommes. Cette penſée ne leur eſt point venue pendant le cours de leur vie, & n'a pu les retenir.

La maniere de punir comme je la propoſe, pourroit être propre à ramener le criminel à lui-même. Je ſais bien qu'il y a des caracteres ſi malheureuſement dépravés, qu'il n'eſt pas poſſible de ſe flatter de les corriger. Ce ſont des monſtres contre leſquels

on n'a aucune défenſe, & qu'il ſemble qu'il faut retrancher abſolument de la ſociété. Mais dans le grand nombre des déliquants, il y en a ſans doute pluſieurs qui n'ont pas un caractere auſſi vicieux, & qui ſont enchaînés au déſordre par l'habitude & par la pareſſe. Mettons-les dans une ſituation différente; eſſayons s'il ne ſeroit pas poſſible de changer les habitudes qu'ils ont contractées, & de leur ſubſtituer celles du travail & de l'application. Si l'on y réuſſit, on les corrige, on les réforme, on en fait des hommes nouveaux. Nuiſibles d'abord à la ſociété, ils peuvent en devenir enfin des membres utiles. Je me trompe peut-être, mais cette erreur m'eſt chere: je crois que dans ce nombre conſidérable de voleurs, qui meurent tous les ans par la main d'un bourreau, il y en a peu ſur leſquels une retraite forcée dans une maiſon de travail, n'eut opéré une réforme ſalutaire.

Je dis dans une maiſon de travail; il ne faut pas confondre ce genre de punition avec celui des travaux publics qui ne ſont utiles que par l'exemple, en ce que s'ils rappellent ſans ceſſe le crime, ils montrent toujours le châtiment à côté. Mais les coupables font peu d'ouvrage; mal nourris, & ſurveillés ſeulement autant qu'il eſt néceſſaire pour qu'ils ne s'échappent point, ils conſervent leurs diſpoſitions au vice, ſans qu'on ſonge à les corriger. Il en eſt de même du galérien: lorſqu'il a poſé la rame, ſon bras eſt oiſif. S'il y en a qui travaillent pour ſe procurer quelques douceurs, la plupart trouvent plus commode d'employer, pour en jouir auſſi, les mêmes moyens qui les ont conduits à la chaîne. Qu'un fripon mal exercé encore veuille faire uſage d'une fauſſe ſignature, c'eſt ſur les galeres qu'il va la chercher. Vingt mains s'offrent à lui rendre ce funeſte ſervice, qui leur procurera bientôt un nouveau compagnon, qu'en

attendant elles rançonnent. L'infortuné à qui une premiere faute a fait partager le ſort de ces ſcélérats, ne tarde pas à être perverti ; & arrivé parmi eux avec le repentir & la réſolution de devenir honnête, il ne quitte la chaîne à l'expiration de ſa pénitence, que pour commettre de nouveaux crimes, qui l'y rameneront, ou le porteront ſur l'échaffaud.

La tranſportation en Amérique, à laquelle les Anglois, depuis la révolution du nouveau monde, ont ſubſtitué un travail pénible en Europe, n'avoit pas toujours d'auſſi funeſtes effets. En puniſſant le coupable, elle ſervoit quelquefois à le corriger. Vendu à un colon pour plus ou moins de tems, pendant lequel on le faiſoit travailler, il vivoit dans une famille honnête ; de bons modeles étoient ſous ſes yeux, & il pouvoit revenir au bien. On en a vu pluſieurs exemples : je n'en citerai qu'un, parce qu'il eſt récent, & qu'il prouve l'utilité de la modération dans les peines & la poſſibilité du retour à la vertu.

En 1760, un nommé Baker força la porte de la boutique de M. James Shaw, & enleva pour 200 livres ſterling de marchandiſes. Il fut arrêté bientôt après le vol. Comme il y avoit effraction, il auroit été roué en France. L'indulgence des juges, plus que la diſpoſition de la loi, le fit condamner à être tranſporté en Amérique. Il fut conduit à New-Yorck ; le châtiment qui lui avoit été infligé lui fit faire un retour ſur lui-même. Il ſe conduiſit bien, & mérita la confiance de ſon maître, qui crut voir en lui un homme revenu de ſes égaremens, digne de rentrer dans la claſſe des citoyen, & d'être utile à la ſociété qu'il avoit d'abord troublée. Quand le terme de l'eſpece de captivité à laquelle il avoit été condamné, fut expiré, il s'intéreſſa à lui, & le mit en état de faire un petit commerce, qui s'étendit bientôt, & proſ-

péra entre les mains de Baker, qui devint un marchand considérable. Lorsque sa fortune fut bien établie, & qu'après avoir compté avec son bienfaiteur & ses correspondans, il vit par la balance l'état de ses affaires, il écrivit (ce fut en 1774) à M. James Shaw en Angleterre, pour le prier de faire un compte des marchandises qu'il lui avoit volées, de fixer le prix auquel il les auroit vendues, celui du bénéfice que lui auroit rapporté son argent, depuis le vol jusqu'à ce moment; & il s'engagea à le satisfaire. Cette lettre, comme on s'y attend bien, étonna fort M. Shaw. Il répondit qu'il ne pouvoit recevoir de lui le remboursement d'un vol pour lequel il avoit été puni. Vous avez satisfait à la loi & à la société, lui dit-il; & je n'ai rien à prétendre. M. Baker ne se crut pas quitte; il fit lui-même le compte que M. Shaw ne vouloit pas faire; on ajoute même qu'il le porta fort au-delà de la valeur réelle, & qu'il lui en fit passer les fonds.

Ce fait unique, je le répete, prouve en faveur de la modération angloise. Elle a rendu à la société un bon citoyen: par-tout ailleurs, elle l'en auroit retranché pour jamais.

Ce que je propose produiroit à coup sûr les mêmes biens, la punition du crime & la réforme du coupable. Ce n'est point d'ailleurs une nouveauté, un peuple sage nous en fournit le modele. Pourquoi ne ferions-nous pas ce qu'il fait avec succès?

Les punitions capitales sont très-rares en Hollande. Le vol d'un cheval ou d'une vache, lorsqu'il n'a été accompagné d'aucune violence, celui qu'on a fait dans un lieu ouvert, ne sont point punis de mort comme chez nous. Le châtiment est la prison à vie ou pour un tems, Pour cet effet, on a construit des maisons de travail. Dans ces maisons les coupables qui n'ont appris aucune profession, sont occupés à

ſcier du bois de bréſil, ou à tout autre ouvrage manuel qui n'exige pas beaucoup d'adreſſe. Si, au contraire, ils ſavent un métier, & qu'il ſe trouve dans la même maiſon pluſieurs ouvriers du même genre, dont le travail puiſſe indemniſer la direction de ſes avances pour l'achat des inſtrumens & des matieres premieres, on s'empreſſe de les occuper. On leur fixe une tâche qu'ils doivent faire dans le jour, ou dans un certain tems. Leurs ſurveillans ſont autoriſés à les châtier. L'ordre regne dans les atteliers; & le travail qui s'y fait eſt un avantage public. Après une retraite plus ou moins longue, le coupable rentre dans le monde; il a ſatisfait à la ſociété, & il peut lui devenir utile. Il conſerve en ſortant de la maiſon, l'habitude de la frugalité, du travail & de la décence qu'il a contractée pendant ſa priſon.

Imitons, je ne ceſſerai de le répéter, imitons nos voiſins; approprions nous des établiſſemens que la ſageſſe & la prudence ont imaginés, & qu'elles conſervent. Les avantages qu'ils en retirent ſont connus. Les vols, les meurtres, tous les crimes qui troublent ailleurs, la ſociété y ſont moins fréquens.

Parcourez le ſoir les rues des villes hollandoiſes, vous y verrez regner la tranquillité. La plupart des maiſons ne ſont pas cloſes de maniere à empêcher les voleurs d'y pénétrer: de légers volets de bois défendent les fenêtres des appartemens du rez-de-chauſſée; quelques-unes n'en ont point, & ne ſont fermées que par les vitres. Quel eſt l'homme à Paris qui dormiroit tranquillement, ſi l'entrée de ſa maiſon n'étoit pas mieux défendue? Cependant on n'entend parler en Hollande d'aucune violence; & ſi quelquefois il ſe trouve des hommes qui s'en rendent coupables, ce ſont preſque toujours des étrangers.

Je finirai par ce paſſage de l'écrivain célebre dont la voix s'eſt toujours élevée en faveur de la juſtice & de l'humanité. » On

» On n'a exécuté aucun criminel en Ruſſie ſous
» l'empire de l'Autocratrice Eliſabeth. Catherine II
» qui lui a ſuccédé avec un génie très-ſupérieur, ſuit
» la même maxime. Cette humanité n'a point mul-
» tiplié les crimes ; & il arrive preſque toujours que
» les coupables relégués en Sibérie y deviennent gens
» de bien. Ce changement nous étonne ; mais rien
» n'eſt plus naturel. Ces condamnés ſont forcés à un
» travail continuel pour vivre. Les occaſions du vice
» leur manquent ; ils ſe marient, ils peuplent. For-
» cez les hommes au travail, & vous les rendrez
» honnêtes gens. On ſait aſſez que ce n'eſt pas à la
» campagne que ſe commettent les grands crimes,
» excepté peut-être quand il y a trop de fêtes, qui
» forcent l'homme à l'oiſiveté, & le conduiſent à la
» débauche «.



DU MAL PHYSIQUE
ET
DU MAL MORAL.

C'eſt une grande queſtion que celle de l'origine du mal ; elle n'eſt aſſurément pas neuve ; il y a long-temps qu'elle exerce l'imagination des métaphyſiciens. On feroit des volumes du ſimple expoſé des ſyſtêmes divers par leſquels on a cherché à la réſoudre. Il n'y en a point ſur laquelle les anciens philoſophes ſe ſoient plus égarés, ni qui ait fourni la matiere de tant de diſputes théologiques.

Les fables de tous les peuples qui ont reculé le plus loin leur origine, font toutes mention d'un ſiecle d'or, d'un tems fortuné d'égalité, d'innocence, de juſtice & de bonheur, où les hommes étoient juſtes, heureux & vertueux. L'imagination des poëtes a brodé des fleurs ſur cet âge ſi court, ſi intéreſſant & ſi regretté. On s'accorde à dire qu'il exiſta, & qu'il fut de courte durée ; mais on ne dit point comment il finit, comment on a paſſé de l'état d'innocence à celui de crime, ſi je puis m'exprimer ainſi. Les hypotheſes qu'on a imaginées ſont inſuffiſantes ; & les deux principes des anciens Mages, qu'on pourroit regarder comme Dieu & le Diable, ſi Orimaze & Arimane n'étoient pas égaux en puiſſance, ne levent une difficulté que pour en faire naître de plus grandes. Dans tous les autres ſyſtêmes, on ſe contente d'aſſurer que l'homme fut coupable ; mais comment le fut-il ? En quoi le fut-il ? Voilà la grande queſtion, celle qui pique la curioſité, celle que la

philoſophie & la raiſon ſeules ne réſoudront jamais.

Après cet aveu, il faut recourir à la révélation. On s'attend bien que je ne porterai pas plus loin mes recherches ſur ce ſujet ; elles ne me fourniroient rien qu'on ne ſache auſſi-bien que moi ; & tout eſt fini, en diſant qu'il faut chercher dans Moyſe la ſolution qui a été un ſecret pour toute l'antiquité, & pour tous ceux qui n'ont eu aucune idée des livres Juifs, qui ont été connus ſi tard.

Moyſe cependant ne leve pas une autre difficulté; c'eſt l'étendue & le nombre des maux qui accablent ce malheureux globe, & qui ne paroiſſent pas proportionnés à la faute commiſe par le premier homme, qui méritoit d'être puni ſans doute, mais dont la poſtérité malheureuſe, punie ainſi que lui, n'avoit reçu aucune défenſe, & ne s'étoit rendue coupable d'aucune tranſgreſſion.

On ne peut ſe tirer de-là qu'en adorant les profondeurs impénétrables des décrets éternels. L'Etre ſuprême avoit ſans doute ſes raiſons, qu'il n'a pas daigné nous expliquer, & qui ont amené la réparation du genre humain.

Ces détails ſont du reſſort de la théologie, qui veut tout expliquer, & tirer de tout des motifs de conſolation. Il ne me convient pas de la ſuivre dans ſes diſcuſſions ; je me contenterai d'obſerver que ſes explications ſublimes n'empêchent pas que les maux n'exiſtent réellement, & que répandus par-tout, ils ne rendent notre court ſéjour ſur la terre très-pénible & très-dur pour les infortunés qui l'habitent. Leur étendue a quelquefois révolté la foibleſſe humaine, & excité ſes murmures. Il eſt naturel ſans doute à l'homme qui ſouffre de ſe plaindre de ſes peines ; il n'eſt pas moins ſimple que leur durée l'aigriſſe ſouvent, & il eſt barbare de lui en faire un crime ; c'eſt cependant ce qui arrive ordinairement.

Les théologiens ont beau faire & beau dire ; leurs maximes & leurs leçons ne produisent pas toujours les consolations qu'ils en espérent ; & la dureté qui les accompagne fréquemment, est souvent un mal elle-même. Dans les leçons comme dans les dons, il faut faire attention à la maniere. Ils semblent avoir pris pour modele ce bon Derviche, qui, pour faire du bien aux hommes, s'étoit retiré sur une montagne escarpée, entourée de précipices, dans lesquels périssoient souvent, faute de secours, les infortunés qui étoient obligés de la traverser. De sa retraite il entendoit les cris des victimes, & il couroit à elles ; mais au lieu de leur présenter son bâton pour les retirer, il leur tendoit le bout d'un sabre bien affilé, qu'ils étoient obligés de saisir, & qui ne les aidoit jamais à sortir de ce lieu, sans les blesser cruellement. Un de ces malheureux dont les doigts avoient été presque emportés, fit entendre ses cris. De quoi te plains-tu, lui dit le Derviche ? — De quoi ? ... hélas ! regarde mes mains. — Ne vaut-il pas mieux que tu aies éprouvé ces légeres blessures, que si tu avois péri au fond de ce précipice ? — Mais pourquoi faut-il que tu m'ayes blessé ? — Ne t'ai-je pas sauvé ? — Oui ; mais n'aurois-tu pas pu me tendre ton bâton au lieu de ton sabre ? — Tais-toi ; tu n'es qu'un ingrat.

La conduite de nos moralistes est souvent calquée sur celle de ce bon Derviche ; & le malheureux qu'ils veulent secourir est quelquefois blessé ; mais ce mal est un des moindres qu'on éprouve ici bas.

Les maux moraux & les maux physiques sont prodigieusement multipliés. Il y a cependant des théologiens plus ressemblants encore au Derviche, qui les regardent comme un bien. Leurs raisonnemens sont au moins curieux ; voici ceux qu'un ecclésiastique Allemand a faits dans ce siecle ; car il est important

de fixer les dates ; on pourroit être tenté ſans cela de reculer au moins au XVe. l'exiſtence du raiſonneur.

Les annales du monde préſentent de tems en tems des fléaux, tels que la diſette, la peſte, les tremblemens de terre, &c. On doit ſoupçonner qu'ils ſe rapportent à quelque fin, & chercher quelle eſt cette fin. Le bon Germain la trouve dans la Providence, qu'il croit l'auteur ou le principe de ces grands déſaſtres, & voici quel eſt ſon but : c'eſt de prévenir la trop grande multiplication du genre humain ; il penſe que, ſans cela, elle s'étendroit trop, & que ſi elle étoit pouſſée à un certain point, elle ſeroit le plus accablant des fléaux.

Comme les hommes empêchent la trop grande multiplication des eſpeces d'animaux, dont la fécondité dangereuſe couvriroit bientôt la face de la terre, qui n'auroit plus la quantité de fruits néceſſaires à un ſi grand nombre, il prétend que la Providence s'eſt chargée immédiatement à ſon tour de prévenir la trop grande multiplication de l'eſpece humaine. Pour y réuſſir, elle envoie de tems en tems, & toujours à propos, des maladies épidemiques, des peſtes, des famines, qui diminuent la foule. Les hommes ont ſoin d'ajouter à ces fléaux qui leur viennent d'ailleurs, de furieuſes guerres qui achevent d'éclaircir les rangs.

Voilà ce que l'on attribue à la Providence, & d'où l'on part pour en exalter la ſageſſe & les vues. Je demanderois volontiers à l'auteur Tudeſque (1) de ce ſyſtême barbare s'il l'exalteroit d'auſſi bon cœur dans le cas où lui-même ſeroit la victime de quelques-uns de ces expédiens ſublimes, qu'il ne nous vante

(1) M. Tamm, paſteur à Altenbourg, auteur d'un livre Allemand intitulé : *La cherté & la famine conſidérées comme une preuve de la Providence.*

que parce qu'il n'en éprouve pas les effets. La maniere dont je conçois la Providence, est plus consolante pour les hommes, & m'inspire plus de respect & d'admiration pour elle.

Un compatriote de ce bon Germain (1) a cherché pareillement à justifier les maux d'une maniere aussi singuliere. Théologien par état, métaphysicien par goût, il a trouvé une nécessité physique à ces mêmes maux, qui, selon lui, prouvent évidemment la justice divine.

En approfondissant cette justice, on voit qu'elle ne peut être autre chose qu'un juste tempérammment de bonté & de sagesse ; & qu'ainsi l'Etre suprême est certainement juste, puisqu'il est certainement bon & sage. Il n'y a sans doute rien à repliquer à cela.

L'étude de la nature nous découvre dans l'ordre de l'univers des moyens & des fins propres a notre bonheur, & cela dans un degré de précision & de perfection que nous admirons d'autant plus que nous parvenons à les mieux connoître. S'il nous arrive de troubler cet ordre de l'univers, cela ne peut être indifférent à son auteur ; nous pouvons déplaire par ce moyen à celui dont nous tenons notre existence. Un dessein manifeste dans l'arrangement de l'univers est de procurer à toutes les créatures douées de sentiment, autant de plaisir qu'elles peuvent en éprouver; pour cet effet, elles doivent contribuer en tout ce qui dépend d'elles, à leur satisfaction & à leur perfection réciproques; ce qui, bien exécuté, produit la perfection & le bonheur de tous.

Sous ce point de vue, la nature ou l'assemblage

(1) M. Kœstner soutint, en 1773, une these dans laquelle il établit, que la physique pouvoit donner comme la théologie, des idées de la justice de Dieu.

des corps offre un créateur, qui a réglé avec autant de bonté que de ſageſſe, la deſtinée du moindre inſecte; ce qui n'eſt autre choſe que rendre juſtice à l'inſecte, auſſi-bien qu'à l'éléphant ou à l'homme. Celui-ci, à plus forte raiſon, ne doit pas douter qu'il ne ſoit l'objet d'une ſemblable juſtice. Les raiſons de le croire que la nature lui en fournit, ſe lient avec celles qu'il puiſe dans la pſychologie & la morale.

Ces réflexions ne ſemblent pas amener la chûte du métaphyſicien. Après avoir vanté la juſtice, la ſageſſe & la bonté de Dieu, il ne veut pas que l'on regarde les grands phénomenes de la nature, qui nous affligent quelquefois, comme un motif qui nous doive porter à le reconnoître & à le craindre. Il a raiſon.

Quand un homme eſt foudroyé, ce n'eſt point un acte de punition exercé à ſon égard; on l'accordera encore. Mais on lui paſſera difficilement de regarder cet effet terrible comme celui de la juſtice, de la ſageſſe & de la bonté de Dieu, qui ont mis dans la terre & dans l'atmoſphere les principes de la foudre, qui ſervent à fertiliſer la terre, & à nourrir les hommes & les animaux.

Moi, qui ne ſuis point théologien, qui crois en Dieu, & qui l'aime autant que je peux, je dirai que cette même ſageſſe & cette même bonté auroient pu placer ces principes utiles, & leur défendre en même tems de nuire, ou leur ordonner de porter leurs exploſions funeſtes dans les vaſtes déſerts de l'Afrique.

Le plus ſage eſt de laiſſer l'univers comme il eſt, & de chercher un peu moins à l'expliquer. C'eſt en conſidérant ce même univers, qu'Alphonſe le ſage diſoit que s'il avoit été appellé à la création, il auroit pu donner de bons conſeils. Beaucoup de phyſiciens

ſont dans le même cas ſans le dire ; les théologiens ſont à peu près les ſeuls qui ne le penſent, ni ne le diſent.

On ſe moquera de ceux qui veulent que les maux ſoient un bien, comme du Stoïcien qui, tourmenté par la goutte, retenant ſes cris, & faiſant mille grimaces, s'écrioit : tu as beau faire, je n'avouerai point que tu es un mal. Ces gens reſſemblent à ce fou qui nioit le mouvement, & que l'on ne pouvoit mieux réfuter qu'en marchant devant lui. On ſe contentera de dire à ceux qui prétendent que dans le mêlange des biens & des maux, les premiers l'emportent ſur les derniers, de regarder autour d'eux, de rentrer en eux-mêmes, & de conſulter leur cœur & leur propre ſentiment. Quiconque peſera les effets & la durée des maux, aura de la peine à croire que leur ſomme ſoit inférieure à celle des biens.

Je me diſpenſerai de faire une recherche affligeante, & que tout homme eſt à portée de faire. Les volumes nombreux écrits ſur cette matiere, ſe réduiſent en derniere analyſe à ce que diſoit Philippe de Comines. » Aucune créature n'eſt exempte de » paſſions ; tous mangent leur pain en peine & » douleur : notre Seigneur le promit dès qu'il fit » l'homme, & loyaument l'a tenu à toutes gens «.



DU MONDE

ET

DE LA SOLITUDE.

Un des phénomenes les plus ſinguliers que nous préſente l'homme, eſt ce double reſſort par lequel il ſemble également déterminé à l'action & au repos, aux occupations de la ſociété & aux douceurs de la ſolitude. Dès qu'il a été quelque tems dans le premier de ces états, une ſecrete inquiétude le ramene vers l'autre, & s'il ſe préſente de trop puiſſans obſtacles, s'il ſurvient de trop longs délais, cette inquiétude s'accroît, & peut devenir à la fin un tourment véritable.

Ces deux déterminations, en apparence oppoſées, ne laiſſent pas de ſe réſoudre en un ſeul & même principe, le deſir du bien-être. Les illuſions dont l'eſprit de l'homme eſt ſuſceptible, les chimeres que ſon imagination ne ceſſe de créer, lui offrent les apparences de ce bien-être, tantôt dans le tumulte & les embarras de la vie, tantôt dans le calme & le ſilence d'une cellule ou d'un déſert. Je ne ſais pas même ſi la tendance la plus forte ne ſeroit point vers le repos, à peu près comme celle d'un mobile qui s'arrêteroit, ſans les nouvelles impulſions qui continuent, raniment & accélerent ſon mouvement.

L'éducation donne la premiere ſecouſſe, ſi je puis m'exprimer ainſi ; elle commence par remplir la tête des enfans de fauſſes idées, qui deviennent des ſources d'amertume, qui troubleront le reſte de leur vie. Les paſſions viennent enſuite dans la jeuneſſe,

& ſemblables à des courſiers fougueux, elles entraînent à travers les champs ceux qu'elles dominent. Les établiſſemens, les ſoins de la fortune, les beſoins d'une famille, livrent bientôt à une foule d'affaires & de diſtractions, d'où naît enfin le plus fort de tous les principes auxquels l'homme eſt aſſujetti, l'habitude. L'amour du repos eſt enſeveli & comme affaiſſé ſous toutes ces déterminations, dans le fond étrangeres à la nature humaine. Si de loin en loin quelques invitations ſecretes à ſe repoſer s'offrent à l'eſprit, ce ſont des deſirs qui diſparoiſſent auſſi-tôt, & l'on meurt, pour l'ordinaire, au ſein d'un tourbillon dont on n'a pas eu la force ou les moyens de ſe démêler.

Rien ne prouve plus peut-être combien l'homme eſt machine, & juſqu'où les cauſes phyſiques pouſſent leur influence ſur ſa conduite. Une mauvaiſe digeſtion, la trop grande foibleſſe des nerfs, ou leur extrême mobilité, le tempérament, le climat, une vie ſobre & frugale, ou voluptueuſe & déréglée, font les hommes & même les grands hommes, les Catons & les Catilinas, les Louis XI & les Louis XII, les héros de la vertu & du crime, les ſaints même & les réprouvés.

Cette extrême mobilité de l'homme le porte à vouloir ſans ceſſe paſſer du repos à l'action, & de l'action au repos. Elle prouve qu'il lui faut abſolument du changement, que l'ennui, le plus grand de ſes maux, naît inévitablement de l'uniformité. L'action réitérée a plus d'affinité avec le changement que le repos, & c'eſt pour cela que les quatre-vingt-dix-neuf centiemes y perſévérent juſqu'au bout.

Cela n'empêche point que les vrais ſages ne tardent gueres à s'appercevoir qu'après tout il y a plus de monotonie dans ces riens accumulés qui forment le tiſſu de la vie active, que dans le cabinet d'un homme éclairé, qui s'étudie lui-même, qui s'occupe

de la contemplation de l'univers, qui met un frein à ses passions, ou les dirige vers leur véritable but, en les faisant servir à sa perfection. Mais comment porter le flambeau de ces notions évidentes dans l'esprit des hommes ordinaires, dont les uns stupides & grossiers, n'obéissent à d'autres loix qu'à celles du méchanisme, & les autres, vains & frivoles, ressemblent à des girouettes que le moindre vent fait tourner.

Dans cette derniere classe, on ne voit que des hommes papillonner sans cesse, & mourir dans un mouvement qui ne fait que les fatiguer, & fatiguer les autres sans aucune utilité. La société qui ne s'est apperçue de leur existence que par l'ennui qu'elle lui a causé, les a bientôt oubliés.

La premiere paroît presque seule avoir fourni les Cénobites & les Mystiques, qui se sont dévoués à la contemplation, & dont nous sont venus les moines. Ils ont tous été guidés également par le desir du bien-être, expression qui ne signifie pas la même chose pour tous les hommes ; car ce qui fait le bonheur de l'un, ne feroit pas toujours le bonheur de l'autre. Chaque individu a sur ces objets des idées différentes, & dans le secret de son cœur peut seul juger de ce qu'il lui faut pour être heureux.

Si une imagination exaltée a conduit autrefois des hommes austeres dans les déserts, on peut dire que la paresse, la nonchalance, l'envie de se débarrasser des soucis & des soins de la vie, a peut-être autant peuplé les cloîtres que le zele ; & ce dernier, en s'occupant uniquement du ciel, a trouvé doux de vivre dans des asyles où les besoins physiques ne l'inquiétoient pas, où il pouvoit tous les jours les satisfaire, sans avoir la peine de travailler pour y pourvoir. Cette raison qui a peuplé les monasteres, les a garantis de manquer de sujets. S'ils avoient été

dotés moins richement, ſi la charité compatiſſante n'étoit pas venue ſi abondamment au ſecours des mendians, le nombre des uns & des autres ſeroit ſans doute moins conſidérable. Ils commencent enfin à diminuer. Les bons principes ont germé dans tous les eſprits. On penſe & l'on dit généralement que l'homme doit vivre au milieu de ſes ſemblables, les ſervir par ſon travail, les éclairer de ſes lumieres, les édifier, & leur faire du bien. Si, lorſqu'il peut lui être utile, il ſort de la ſociété, il agit contre ſes devoirs, ſa raiſon, & ſes intérêts. Dès qu'il eſt capable de les oublier, il ne mérite plus de regrets.



DES MOINES.

Dans tous les tems, on a vu des hommes trop fiers pour se plier aux devoirs de la société, & un plus grand nombre encore de trop foibles pour en soutenir les embarras, les travaux & les peines, fuir la foule que l'intérêt assemble, & que ce même intérêt disperse. Les Brachmanes dans l'Inde, une partie des prêtres en Egypte, les Mages chez les Perses, & les Druides chez nos ancêtres, s'isoloient du reste de la société : mais ils ne vivoient pas toujours loin des troubles qui l'agitent ; ils y prenoient souvent part pour les calmer, & ils n'avoient pas tellement rompu tous leurs liens avec les hommes, qu'ils se crussent dispensés de s'occuper de leurs avantages. Ces especes de moines d'un ordre rare, furent presque par-tout les premiers savans, les premiers législateurs, & les premiers médecins de leur pays, en même tems qu'ils en étoient les prêtres. Les Chrétiens orientaux se garderent bien de leur ressembler en cela. Uniquement occupés des affaires du ciel, ils se détacherent totalement de celles de la terre, où ils ne se regarderent que comme des étrangers. Leur attention constamment tournée vers la divinité, ne leur permit pas de prendre aucun intérêt à leurs semblables. Ils les quitterent pour se retirer dans des déserts, où ils les oublierent sans s'en faire oublier; parce que leur conduite excita d'abord l'étonnement & bientôt l'admiration ; car les peuples peu conséquens admirent souvent plus ce qui est étrange que ce qui est utile.

Dans l'Occident, où les imaginations sont moins ardentes, les solitaires réunis entre eux pour s'édifier, ne renoncerent pas absolument au monde ; mais ne

restant plus près des hommes, ils n'imiterent pas davantage les Brachmanes, les Mages & les Druides. Ils n'aspirerent ni à leurs grands emplois, ni à leurs sciences; ils ne prirent de celles-ci que l'abus qu'ils en avoient fait quelquefois. S'ils conserverent quelques-uns des arts que leurs modeles avoient créés, ils ne s'en servirent que pour accréditer des prestiges, & pour justifier des mensonges. Leur histoire en fournit mille preuves. Mon intention n'est pas de m'appesantir sur ces détails si souvent répétés. Je sais qu'ils n'offrent plus rien de neuf à dire; mais après tant d'écrits sur cette classe d'hommes, il peut être intéressant de fixer ses idées sur toutes ces lectures. Voici le résultat des miennes; il est exempt d'humeur & de partialité.

Je commencerai par accorder que les moines dans leur origine, peuvent avoir eu leur raison & leur utilité. Je ferai plus: je les envisagerai d'abord sous le point de vue qui leur est le plus favorable, sous celui qui rappelle les services qu'ils ont rendus aux sciences.

Où auroit-on pû déposer plus sûrement les monumens du savoir ancien, pendant les siecles de rapine & de férocité qui succéderent à l'empire Romain, si ce n'est dans les lieux que la religion avoit rendus sacrés? Le château du baron, la cabane du laboureur étoient souvent pillés & détruits par les brigands armés, qui prenoient le nom de soldats; mais les églises & les couvens étoient respectés. C'est là que les monumens des sciences trouverent un asyle. Ils y furent conservés ainsi que l'or que l'avarice entasse, lorsqu'elle craint de se le voir enlever. Ils y étoient à la vérité aussi inutiles à ceux qui les possédoient, mais ils y étoient en sûreté. Ils dormirent dans ces dépots jusqu'au tems où l'on put les en tirer pour en profiter. Pendant long-temps il n'y eut de bibliotheques que dans les couvens; on employa souvent les moines à transcrire les manuscrits: tâche pénible, ennuyeuse

ſans doute, mais néceſſaire alors. Souvent on fit de cette tâche une occupation pour les jeunes moines ; quelquefois on leur en fit une pénitence pour de légeres fautes.

Les religieux, pendant quelques ſiecles, furent les ſeuls hiſtoriens. Quoique la ſuperſtition ait fréquemment défiguré leurs récits, qu'ils y aient mêlé une multitude de fables légendaires, ſi je puis m'exprimer ainſi, il vaut encore mieux avoir reçu de leurs mains ces annales de leur tems, que de n'en point avoir du tout, & de quelque maniere qu'ils nous les aient données, c'eſt une obligation que nous leur avons.

Ils furent pareillement les inſtituteurs de la jeuneſſe. Vers la fin du dixieme ſiecle, il n'y avoit pas d'autres écoles que les monaſteres, ni d'autres maîtres que les Bénédictins. Il eſt vrai que leur cours d'étude ne s'étendoit pas plus loin qu'à ce qu'ils appelloient les ſept beaux-arts, & qu'ils les enſeignoient d'une maniere bien ſeche. Mais c'étoit le génie de leur ſiecle, & on ne peut leur faire un crime d'avoir enſeigné mal, lorſque perſonne n'enſeignoit mieux. Il faut être juſte, & ne pas comparer ces écoliers avec les philoſophes d'un tems plus éclairé. Comparons-les avec les hommes de leur âge, avec un connétable de France qui ne ſavoit pas lire, avec un roi qui mettoit une croix au bas de ſes édits, parce qu'il ne ſavoit pas ſigner ſon nom.

J'obſerverai encore que ſi la religion perdit à la proſcription de la langue vulgaire dans les offices divins, les ſciences y gagnerent. Lorſque les eccléſiaſtiques ne virent plus leur religion que dans une langue étrangere, ils furent obligés de l'apprendre. Cela donna de l'importance aux langues ſavantes ; chaque écolier ſut lire & écrire en latin, que ſans cela il n'eût pas plus appris que le Chinois. Et dans un tems où les langues des diverſes nations de l'Eu-

rope étoient encore informes & barbares, le latin fut d'une grande reſſource ; il devint la langue univerſelle, & les ſavans de toutes les nations furent en état d'entretenir des correſpondances les uns avec les autres.

La vie ſolitaire & tranquille des cloîtres étoit favorable à l'étude, auſſi fournirent-ils quelques ſavans. Les muſes & leur ſuite, dans un déguiſement étrange à la vérité, ſe réfugierent dans les couvens. L'art du ſtatuaire tailla une madonne & un crucifix, celui de la peinture embellit un miſſel. L'éloquence fit le panégyrique d'un ſaint, & l'hiſtorien écrivit une légende. Mais ces arts traveſtis reſpiroient ; ils étoient prêts à ſe montrer dans un tems plus heureux, à quitter leur maſque ridicule, & à briller de leur beauté.

Voilà les ſervices qu'ont rendu les moines ; ils ſont réels. Je les ai rapportés ſans les affoiblir, ni les déguiſer. Je n'uſerai pas du droit que je me ſuis donné de préſenter le revers de la médaille, & de parler des maux qu'ils ont faits. Sans m'arrêter à ces détails, après avoir montré l'utilité dont ils ont pu être d'abord, je demanderai ſi leur multiplicité pouſſée ſur-tout au point où elle l'a été, n'eſt pas actuellement également préjudiciable & déraiſonnable ? Comment a-t-on pu ſe réſoudre à ſéqueſtrer de la ſociété un ſi grand nombre d'individus, tandis que dans tant de contrées, la population n'eſt pas proportionnée aux beſoins, & à ne les conſerver ſur la ſurface de la terre, que pour en dévorer la ſubſtance ? Eſt-il conforme à l'équité que tant de bras ſe fatiguent & s'uſent à faire croître des moiſſons pour des ventres pareſſeux ?

Mais, dira-t-on, ce ſont les reclus qui attirent les bénédictions du ciel ſur la terre, & qui, par leurs prieres & leurs hymnes, ſervent mieux l'état que les laboureurs & les artiſans.

Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'il eſt permis de s'exprimer ainſi. On demandera où Dieu a ordonné

ces

ces prieres & ces hymnes ? & on montrera qu'il a recommandé ſans ceſſe le travail & les devoirs du citoyen. D'ailleurs, quels ſont ceux qui prient & qui pſalmodient ? Ont-ils ces vertus, cette piété, cette dévotion ardente, qui pourroient faire croire que Dieu les écoute, & les exauce plutôt que d'autres ? Ceux qui connoiſſent l'intérieur des cloîtres ſavent ce qui en eſt ; & des écrivains de tout ordre ont rendu compte des vrais travaux des moines, & des ſervices effectifs qu'ils rendent à la ſociété. C'eſt pour cela qu'on a tenté tant de fois de les réformer, & que, pour réuſſir à bannir la licence qui s'étoit introduite parmi eux, on s'eſt jetté dans l'extrêmité oppoſée, dans ces auſtérités qui, ſous un autre point de vue, ſont également contraires à la nature de l'homme, au but de la ſociété, & à l'eſprit de la religion.

En parlant des occupations monaſtiques, je me rappelle une anecdote que je rapporterai. C'eſt une autorité aſſurément reſpectable que celle dont je m'appuie, pour prouver la ſupériorité du travail ſur la priere.

L'archiduché d'Autriche & les Etats héréditaires nourriſſent un nombre conſidérable de religieux & de religieuſes de tous les ordres & de toutes les couleurs. Les princes, en général, ne les voient guere que dans certaines circonſtances : il leur importe cependant d'être inſtruits des détails de leur vie, de leurs occupations, de leurs amuſemens, & du gouvernement intérieur de leurs maiſons. Mais c'eſt chez eux qu'il faut les voir pour les connoître ; & c'eſt auſſi chez eux que l'empereur a voulu les étudier. Ce prince a porté l'œil le plus attentif ſur tout ce qui les concernoit. Il eſt leur pere, ils ſont ſes ſujets. Il étoit juſte qu'il ſût à quel point ils ſont utiles ou à charge à l'Etat qui les nourrit. Si c'eſt dans les cloîtres que ſe forment les vrais chrétiens, les bons citoyens, les grands hommes, les monaſteres ne peu-

vent que gagner à être connus. Si c'eſt, au contraire, dans le ſilence de la ſolitude qu'on devient farouche, dur, inſenſible à l'amitié, implacable dans la haine, il eſt encore plus néceſſaire de les éclairer. Il s'agit du bonheur des ſolitaires; il s'agit de les rendre utiles autant qu'ils peuvent l'être. Tout ce qui tend à remplir l'un ou l'autre de ces objets eſt important, & les moindres détails ceſſent d'être petits ou minutieux. C'eſt ainſi qu'a penſé le chef de l'empire.

Pendant le cours de ſes viſites dans les couvens de filles, en 1771, il interrogea les religieuſes ſur la maniere dont elles rempliſſoient les inſtans qui ne ſont point conſacrés au ſervice divin. Il en trouva quelques-unes qui employoient ce tems à l'éducation des jeunes perſonnes de leur ſexe; il daigna les encourager & les exhorter à acquérir de plus en plus les talens qu'exige cette fonction également difficile & reſpectable. D'autres conſacroient leur loiſir à viſiter, à conſoler & à ſervir les malades; elles furent honorées des éloges du prince, qui leur fit un accueil digne de leur zele. Pluſieurs dirent, à leur tour, qu'elles s'occupoient à broder, à faire divers ouvrages de parures, des bonbons, des confitures, & d'autres bagatelles ſemblables. Ce n'eſt point dans les couvens qu'on devoit s'attendre à trouver des ouvrieres du luxe & de la friandiſe. L'empereur ne dit rien; le lendemain, les ſœurs brodeuſes & confiturieres reçurent quelques pieces de toile, avec un billet conçu en ces termes:

» L'Etat nourrit plus de deux cens cinquante mille » hommes dont l'emploi eſt de défendre les ci» toyens, de protéger leurs poſſeſſions, & de re» pouſſer la force qui voudroit les envahir. Ils ſe » battent pour vous toutes les fois qu'il eſt néceſſaire: » il eſt juſte qu'ils aient des chemiſes «.

Pour revenir aux ordres religieux, ce qui les a

tant multipliés paroît d'abord l'amour de la nouveauté. Le monachisme, une fois introduit, est devenu une affaire de mode, & l'on sait combien toute espece de mode est propre à exercer l'imagination & l'esprit inventif. Tant que la crédulité & la superstition ont regné, il ne s'agissoit que de leur offrir un nouvel aliment ; & de-là, toutes ces regles, tous ces instituts, toutes ces fondations qui ont envahi les plus riantes & les plus riches contrées du monde chrétien. Les morts ou les gens de main-morte ont insensiblement englouti les vivans ; & ce n'est que fort tard qu'on s'est avisé de metrre des bornes à leur avidité. Jusqu'alors un nouvel ordre étoit toujours sûr de trouver quelque protection ; il n'avoit besoin que de prendre racine, & bientôt la foible plante devenoit un arbre touffu, où une multitude d'oiseaux trouvoit un asyle commode. De son côté le saint siege étoit bien aise d'augmenter le nombre des nouveaux ordres, pour tenir dans la dépendance ceux qui par leur ancienneté & par leur opulence, auroient pu vouloir alléger le joug de leur obédience. La toute-puissance pontificale, semblable au maître de l'univers, n'avoit qu'à dire : Qu'un ordre soit, & il sortoit du néant. Quelquefois elle anéantissoit aussi bien qu'elle créoit : témoins les templiers autrefois, & de nos jours les jésuites.

Il y a eu de tout tems une extrême jalousie entre les différens ordres, au moins entre les principaux. Malgré leur clôture, il n'y a pas d'hommes qui tiennent par plus d'endroits au monde, qui briguent plus les suffrages du public, & qui soient plus industrieux à se frayer la route des honneurs, du crédit & des richesses. Pour cet effet, chaque ordre exalte ses prérogatives, & les exagere. Les uns alléguent leur antiquité, les autres s'appuient sur l'austérité de leur regle. La plupart vantent les mérites de leurs fondateurs ;

ces mérites sont tantôt la sainteté de leur vie, & il y a des *in-folio* sur ce sujet; tantôt leur savoir, leurs travaux, les services qu'ils ont rendus à l'église, & tous ces détails se trouvent dans les volumes qu'ils publient sous le nom de *Bibliotheques*. Le style, & pour ainsi dire, le ton de ces différentes productions varient extrêmement. Un capucin, par exemple, fait l'éloge de St. François d'Assise, tout autrement qu'un dominicain & un bénédictin ne célébrent St. Dominique & St. Benoît.

Il seroit difficile, ou plutôt très-pénible & très-long, de démêler tous les artifices que les corps religieux ont employés pour s'établir & s'agrandir dans le monde, & pour écarter, à quelque prix que ce soit, les obstacles qui traversoient leurs vues. De-là vient que la cour de Rome a été pendant long-tems le centre de la politique, & que les Italiens ont passé pour des maîtres consommés dans cet art.

L'état monacal a de tout tems favorisé l'ambition; il a conduit aux plus hautes dignités, sans en excepter la thiare. Mais comme tous les individus ne pouvoient suivre cette route avec l'espérance du succès, c'est sur-tout aux chaires théologiques & philosophiques qu'ils ont aspiré; & c'est même par cet endroit qu'ils se sont donné une espece de relief, & qu'ils ont pu chercher à persuader qu'ils n'étoient pas tout-à-fait inutiles à la société.

Dès le tems de Charlemagne, on les tira de leur oisiveté pour les employer à cette destination. Les écoles qu'ils ouvrirent dans leurs cloîtres, n'étoient pas seulement pour leur confreres; ils y recevoient aussi tous ceux qui se consacroient au service de l'église, & aux différentes professions dans les universités.

Presque tous les ordres, dans leurs commencemens, se chargerent de cette fonction d'enseigner; mais in-

ſenſiblement ils ſe relâcherent à cet égard, & ſur-tout les plus riches, parmi leſquels les ſeuls jéſuites ont fait une exception, cet objet ayant toujours fait une partie eſſentielle de leur travail. Leur politique en fit un trop grand uſage pour ne pas apprendre à en connoître le prix. En ſe rendant maîtres de l'eſprit des enfans, ils s'aſſuroient des partiſans & des appuis dans les hommes faits de la génération naiſſante. Il eſt vrai qu'on crut dans les diverſes réformations des ordres, devoir leur interdire les chaires doctorales, parce que cela les mettoit dans des liaiſons trop étroites & trop fréquentes avec le monde, dont les jéſuites n'ont jamais ſeulement fait mine de vouloir ſe ſéqueſtrer.

Aujourd'hui on a ſenti aſſez généralement le danger qu'il y a de placer l'éducation entre les mains des moines, & on a mis au nombre des maximes de la prudence de les bannir des écoles.

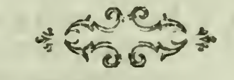
De tous les avantages que les ordres ont recherché avec le plus d'ardeur & d'activité, aucun n'a égalé à leurs yeux l'amas des tréſors, & la poſſeſſion de toutes les richeſſes qu'ils ont pu s'approprier. Le vœu de pauvreté n'a été pour eux qu'un moyen plus efficace d'acquérir & d'accumuler. Les mendians eux-mêmes n'ont été ni les moins habiles, ni les moins heureux.

C'eſt dans l'hiſtoire qu'il faut chercher les faits & les époques de l'accroiſſement du temporel de ces hommes voués par état à la ſpiritualité. Cette ſpiritualité même étoit la baſe d'un négoce dont ils avoient ſoin de multiplier les branches. On connoît la nature de leurs denrées, & le prix qu'ils y mettoient. On a de la peine à croire aujourd'hui que l'aveuglement de créatures qui ſe diſent raiſonnables ait pu être pouſſé ſi loin.

Les excès qui ſe commettoient dans le trafic des indulgences deſſillerent les yeux, & exciterent les clameurs auxquelles la réformation doit ſon origine. Ainſi les

moines ont causé à l'église, dans le sein de laquelle ils jouissoient de tant de biens, les plus grands maux auxquels elle pouvoit être exposée, en séparant de la communion romaine tant de royaumes & tant d'états, pour qui les dogmes, selon les apparences, n'auroient jamais été une occasion de schisme. Ils se sont aussi coupé la gorge par ces richesses mêmes qu'ils ont tant enviées; elles ont excité la cupidité des laïques, & la réformation ne dut ses plus grands progrès qu'à l'empressement qu'eurent les princes de séculariser tant de riches bénéfices que cette révolution mettoit à leur bienséance.

La crise existe peut-être de nouveau, & paroît acheminer le monachisme vers son entiere destruction. Peut-être son extinction contribueroit-elle à réunir tant de communions séparées, en mettant fin aux controverses qui ne les ont que trop long-temps & trop violemment divisées. On sait combien les moines, dans les siecles précédens, ont été une pierre d'achoppement. Celui-ci semble annoncer leur ruine successive & insensible. Et qui sait, si lorsque le champ de l'église aura été ainsi nettoyé, on ne pourra pas y bâtir un édifice commun, où tous ceux qui portent le nom de chrétiens, pourront occuper des appartemens séparés par de simples cloisons, au lieu des murs épais qui les divisent.



DES CURÉS.

J'ai couru, comme on dit, le monde; j'ai conversé avec des eccléſiaſtiques de toutes les religions. J'ai vu par-tout le bas clergé ſe plaindre du clergé ſupérieur, & j'ai remarqué avec peine qu'il avoit preſque toujours raiſon. La pluralité des bénéfices eſt, ſans doute, faite pour exciter l'humeur de ceux qui n'en ont point, ou qui n'en ont qu'un. Je n'en ſuis point étonné : je ne le ſuis pas non plus qu'on y faſſe peu d'attention. Les gros bénéficiers ont de l'argent, &, par conſéquent, du crédit. Il eſt tout ſimple qu'ils répondent à ceux qui ſe plaignent : ſi la fortune vous avoit pourvus comme nous, vous jouiriez de vos revenus, & vous trouveriez très-mauvais qu'on parlât de les diminuer.

Je n'ai point connu de pays où les bénéficiers ne tiennent le même langage. Je n'en connois non plus aucun où l'on ne doive le trouver révoltant, & où l'on n'ait à deſirer une diſtribution plus égale des biens du clergé. Il ſemble que par-tout il n'eſt payé qu'à raiſon de ſon inutilité. Les eccléſiaſtiques laborieux, chargés des fonctions pénibles du ſacerdoce dans les campagnes, ont à peine ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance; tandis que l'abbé, le prieur, le chanoine inutiles, uniquement occupés de leurs équipages, de leurs caves, de leurs cuiſines, & quelquefois de leurs gouvernantes, ont tout ce qu'il faut pour fournir à leur luxe & à leur ſenſualité.

Dans les pays proteſtans, cette ſcandaleuſe inégalité n'eſt pas moins remarquable. Elle l'eſt particuliérement en Angleterre, où le bas clergé, celui de la campagne ſur-tout, eſt exceſſivement malheureux.

Sa pauvreté y a passé en proverbe, & on y dit communément *pauvre comme un curé.* Ils ne sont cependant pas proprement ce que nous entendons par ce titre que l'usage leur donne; car ils ne sont point propriétaires eux-mêmes du bénéfice qu'ils desservent; ils n'en ont que les charges. Ils sont seulement les vicaires du titulaire qui les paie pour faire ses fonctions, & qui, selon l'usage, les paie le moins qu'il peut. Ce titulaire s'appelle M. le Recteur. Sa rectorerie comprend fréquemment un certain nombre de villages; il y met aussi peu de vicaires qu'il est possible, qui ont chacun quelques églises à desservir, dans lesquelles ils vont faire l'office tous les dimanches. Avec un revenu très-modique, & ordinairement de grosses familles, ils ont beaucoup de peine à vivre; ils ne meurent jamais sans laisser des dettes qui ne peuvent être acquittées; & leurs veuves & leurs enfans restent souvent à la charge des maisons de charité. On se contente de plaindre leur infortune sans y remédier. Ce devroit être l'ouvrage de la législation, qui ne s'en occupe pas; & les gens riches, ou font des plaisanteries sur leur sort, ou ne montrent qu'une stérile pitié.

Ce tableau, qui n'est que trop vrai, est fait pour affliger l'homme humain & sensible, qui sait que que cette portion du clergé, en général, la moins considérée, est, sans contredit, la plus utile & la plus respectable. Ces ecclésiastiques répandus dans un état, pour y verser l'instruction, y mêlent quelquefois les secours & les conseils. Les exemples n'en sont pas rares dans les pays protestans, où les membres du clergé se séparent moins du reste des sujets, où, citoyens comme eux, plusieurs ne prétendent qu'à l'avantage d'être encore meilleurs citoyens. J'ai vu dans une ville d'Allemagne un des principaux curés en donner un qui mérite d'être cité.

Un jour, il ſe trouvoit à dîner dans une des premieres maiſons de l'endroit. Un pauvre homme s'y préſente, & demande le miniſtre. La livrée, ſelon l'uſage univerſel, depuis Paris juſqu'à Pétersbourg, le reçoit & l'interroge avec l'inſolence qui lui eſt naturelle. La femme de cet homme étoit à l'agonie. Le curé qui avoit entendu ſa voix, ſort de la ſalle ſans bruit, gagne ſa voiture, l'y fait monter avec lui, & ſe rend chez la malade. Le lit étoit environné de deux enfans en pleurs & preſque nuds. Lorſque le paſteur eut rempli ſes fonctions & conſolé l'agoniſante : J'eſpere, lui dit-il, que j'aurai part à votre héritage. Eh, Monſieur, répondit la mourante un peu ſurpriſe ! vous voyez mon état; que vous donnerois-je ? Ces enfans, reprit le paſteur; j'ai de quoi les élever avec les miens; & en reconnoiſſance de ce legs que je vous demande, & que vous m'accorderez, je pourvoirai à l'entretien du pere. La mourante accepte avec tranſport, & expire en voulant bégayer un remerciement. Le bon paſteur tint parole; il ſervit de pere à ces enfans que la mort de leur mere alloit dévouer à une miſere affreuſe, & il aſſura au pere une penſion ſuffiſante pour vivre chez ſes parens, ſans leur être à charge. La femme du miniſtre ſe ſoumit avec joie à la volonté de ſon mari; je l'ai vue en partager la bienfaiſance, & ſoigner ces enfans étrangers & pauvres avec autant de tendreſſe que les ſiens.

Nos curés en France n'ont pas un ménage qui les mette en état de ſe donner de pareils ſoins; mais on en pourroit citer un grand nombre qui pourvoient avec autant d'humanité au ſort des infortunés orphelins. C'eſt à eux que l'on doit dans les villes ces atteliers de charité, où le pauvre trouve en tout tems du travail & du pain; ces hoſpices deſtinés aux malades qui ne peuvent aller a l'hôpital, & qui ſou-

vent craignent d'y être transportés ; & ces secours multipliés que plusieurs reçoivent dans leurs propres maisons.

Le bien qu'ils font est connu ; il est à la vue de tout le monde ; les papiers publics s'empressent de l'annoncer. C'est celui que font les curés de campagne, qui est toujours ignoré. Il reste, pour ainsi dire, enseveli dans les villages où il s'exerce. L'homme bienfaisant sur ce petit théatre, n'a pour témoin que le malheureux qu'il soulage, & le ciel qui lui en garde la récompense. La vanité de ses amis ne lui procure point de prôneurs ; il est à l'abri des prestiges & des instigations de la sienne. Ses bienfaits sont moins éclatans ; ils sont plus bornés sans doute, parce que ses moyens le sont ; mais ils se répétent peut-être plus fréquemment.

Ces actes de bienfaisance & de charité remplissent le vuide de ses momens, & le préservent de l'ennui que nos prélats petits-maîtres, égoïstes & voluptueux, éprouveroient sans doute à sa place. En est-il quelqu'un qui voulût y être ? Des émolumens médiocres, un train de vie uniforme & grossier, point d'autre société que celle de rustres occupés de leurs travaux journaliers pendant la semaine, & livrés les dimanches & les fêtes au repos dont ils ont besoin, ou à la débauche qui les étourdit sur leurs maux, leur paroissent un sort indigne d'un honnête homme & d'un être pensant.

Ces êtres pensans en manteau court & en rabat, faisant & lisant des vers à Eglé, égayant les soupers d'un couplet, se faisant rechercher du voluptueux jusques dans sa petite maison, valetant dans l'antichambre des grands ou de celui qui a la feuille des bénéfices, sont sans doute plus heureux. Mais sont-ils plus utiles, parce que les femmes en raffollent ; que les grands qu'elles conduisent les protégent ; qu'ils

accumulent ſur eux par leurs baſſeſſes, les bénéfices les plus riches, & qu'ils conſacrent à leur luxe, à leurs plaiſirs, à leur oiſiveté, les dons mal employés de la charité de nos aïeux qui les deſtinoient aux pauvres ? Je ne ceſſerai de le leur répéter : leurs habits élégans & propres, le manteau de ſoie dont ils ſe parent plus qu'ils ne ſe couvrent, cette croix d'or qu'ils pendent ſur leur poitrine, ne ſont pas faits pour m'en impoſer. La ſoutane craſſeuſe du bon curé de campagne, ſes cheveux plats, ſes ſouliers poudreux & à demi-uſés, attireront plutôt ma vénération. Son extérieur ſimple, franc & groſſier, ſi l'on veut, s'annoblit de l'idée de ſa bienfaiſance. Le cri général de ſes paroiſſiens à ſa vue : *Voilà notre bon curé, Dieu le béniſſe !* eſt plus doux & plus flatteur à mon oreille, que ne peuvent l'être à nos abbés muſqués les battemens de mains d'une troupe de femmes agréables, enchantées d'une impertinence ingénieuſe, rimée ou non rimée, qui vient de ſortir de leur bouche.

Les habitans de la campagne, on ne ſauroit trop le répéter, ſont la partie la plus précieuſe des ſujets d'un état. C'eſt leur travail qui nourrit tous les autres. Avec les plus grands droits aux ménagemens & aux égards, ils n'en obtiennent preſque nulle part. Le luxe des villes, la cherté ou la rareté des denrées de premiere néceſſité, ſemblent toujours retomber ſur eux. Ils en éprouvent les plus funeſtes effets qui multiplient les pauvres dans cette claſſe laborieuſe & preſque toujours vouée à l'infortune. S'ils ont beſoin de conſolations, ils les cherchent dans leur paſteur ; s'ils ont des graces à demander à leur ſeigneur, c'eſt leur curé qui porte la parole, & qui les appuie de toute l'autorité de la religion. S'il faut s'oppoſer à ſon injuſtice, qui peut le faire avec plus de courage ? Solliciter ſa charité, qui y mettra plus de chaleur & de zele ? S'ils ont des différends entre eux, c'eſt lui

qu'ils prennent pour arbitre. Il prévient les procès ; il raccommode les familles divisées ; il réconcilie deux ennemis prêts à se battre. Il offre au pauvre les secours du moment, & sans lesquels la mort mettroit souvent fin à leur misere.

Ce tableau n'est point exagéré. Je l'ai eu sous les yeux ; j'ai connu un de ces dignes & respectables curés, exerçant tous ces actes de charité, & se privant du dernier pain qu'il avoit chez lui, pour le donner au malheureux. Prends, disoit-il ; tu en as besoin. Mon riche voisin partagera sa soupe avec moi : il te la refuseroit peut-être.

L'utile pasteur de campagne ne se borne pas à donner des secours spirituels au malade ; il sait que tant qu'on respire sur la terre, on en a besoin de physiques. Sa voix lui parle du ciel, lui en fraye la route ; & sa main lui présente un bouillon qu'il a préparé chez lui, & qu'il lui a apporté. Voilà sa vie ; voilà ses fonctions.

Abbés sybarites de nos villes, riches prélats, quelle est votre vie ? quelles sont vos fonctions ? Des excès de luxe, des repas plus libres que gais, des frivolités, des vices : voilà ce que nous présenteroit le cercle monotone de votre vie. Votre Journal figureroit dans la bibliotheque d'un jeune voluptueux. Je ne le tracerai point. Je lui opposerai celui d'un bon curé de village dans le comté de Whilt en Angleterre. Je ne doute pas que le vôtre ne fut infiniment plus plaisant ; mais je doute qu'il eut plus d'intérêt. Celui-ci ne contient qu'une semaine.

» *Lundi* 3.... J'ai reçu ce matin dix livres sterling (environ dix louis) de mon recteur le docteur Snarl. C'est une demi-année de mon salaire qui ne va qu'à vingt livres par an. J'ai été obligé d'attendre long-tems dans l'anti chambre du recteur, avant d'avoir l'honneur d'être admis devant lui ; & lorf-

que j'ai été introduit, il n'a pas daigné me dire une fois de m'asseoir, ou me proposer de me rafraîchir. Il savoit cependant que j'étois arrivé chez lui de bonne heure, & que vraisemblablement je n'avois pas déjeûné. En effet, j'étois à jeûn, quoique j'eusse fait onze milles à pied, depuis chez moi jusques chez lui. Cette indifférence, après tout, est peu de chose; mais il m'a dit un mot bien inquiétant : c'est qu'il peut trouver un curé qui desservira ma paroisse pour quinze livres sterling par an.

» *Mardi* 4.... J'ai payé à mon retour chez moi neuf livres à sept différentes personnes à qui je devois tout autant. Cabbage le tailleur, mon voisin, m'a apporté une paire de culottes presque neuves, qu'il m'a proposé d'acheter; mais je n'ai pu profiter du bon marché, parce que ma femme, par dessus toutes choses, a besoin d'un cotillon; & mes petites, Betsy & Polly, n'ont point de souliers à mettre à leurs pieds pour aller à l'église.

Mercredi 5.... Ma femme a acheté un cotillon pour elle, & des souliers pour ses deux filles. Mais malheureusement en revenant à la maison avec une demi-guinée, elle l'a perdue, parce qu'il y avoit à sa poche un trou qu'elle n'avoit pas apperçu. Cet accident fâcheux réduit le fonds que nous avons en caisse à un demi-écu. J'ai passé la journée à consoler ma pauvre femme de ce malheur, & à lui conseiller tendrement de recourir à la bonté de Dieu qui ne nous abandonnera pas.

» *Jeudi* 6.... J'ai reçu ce matin un billet daté du cabaret situé sur le haut de la montagne voisine. Il m'étoit écrit par un gentilhomme qui demandoit à me parler pour des choses très-pressées. J'ai pris mon bâton, & j'ai couru pour savoir ce qu'on me vouloit. C'étoit un infortuné membre d'une troupe de comédiens, qui, arrêté là pour un écot de sept sols &

demi, me prioit de venir à ſon ſecours, & de payer pour lui.

» Que faire? le boulanger, quoique nous l'ayons payé de tout ce que nous lui devions juſqu'à lundi dernier, nous a cherché une mauvaiſe querelle, & a déclaré qu'il ne nous feroit plus de crédit. George Greaſy, le boucher, ayant entendu murmurer dans le bourg, que le recteur avoit réſolu de prendre un nouveau curé qui feroit le ſervice à un prix moindre que celui qu'il me donnoit, m'a fait dire que, quoiqu'il eut la meilleure envie de m'obliger, il me prévenoit qu'il ne pouvoit plus me fournir de viande, & me conſeilloit de m'arranger avec ſon confrere le boucher, qui demeure à un demi-mile.

» Tout cela eſt ſans doute accablant pour un homme dont la fortune entiere conſiſte en un demi-écu. Mais notre miſere perſonnelle nous doit-elle empêcher de ſentir les maux de nos ſemblables? Manquer d'humanité, c'eſt manquer de juſtice. Le pere des humains ne nous envoie ſes dons que pour nous en ſervir au ſoulagement de nos freres, qui ſont dans la peine; & nous ne faiſons qu'acquitter une dette, toutes les fois que nous rempliſſons un acte de bienfaiſance. J'avois un ſchelling dans ma poche; j'ai payé la dette du comédien; je lui ai donné le reſte pour continuer ſa route; car comment auroit-il fait? Il ſe feroit trouvé, ſans cela, au premier endroit, dans l'embarras dont je venois de le tirer.

» *Vendredi* 7.... Nous avons eu un très-petit dîner. J'ai feint d'être malade, pour manger peu, afin de laiſſer davantage à ma femme & à mes pauvres enfans, qui tous retenoient leur appétit pour me laiſſer de quoi ſatisfaire le mien.

» J'ai raconté à ma femme ce que j'avois fait hier du ſchelling qui nous reſtoit. L'excellente créature! au lieu de me blâmer de l'uſage que j'en avois fait,

elle a exalté la bonté de mon cœur, a béni le ciel, a regardé ſes enfans, & a fondu en larmes.

» *Pro memoriâ.* Je prends ici la réſolution de ne la contredire jamais pendant ma vie. Une ame comme la ſienne, peut quelquefois ſortir de ſon aſſiette ordinaire, & me gronder quand je m'écarte des ſentiers de la prudence & de l'économie, ſans que je doive le trouver mauvais.

» *Samedi* 8.... *J'*ai écrit un ſermon que je dois prêcher demain.

» *Dimanche* 9.... J'ai prêché dans quatre paroiſſes différentes, le ſermon que j'avois écrit hier. J'ai été très-fatigué, & je ſuis revenu chez moi exceſſivement las & fort altéré. Je n'ai point eu d'autre boiſſon que de l'eau. Notre dîner ne mérite pas ce nom. Il ne nous reſte dans la maiſon que deux ſols & demi.

» Adorons la bonté de Dieu. Le prétendu comédien que j'ai obligé jeudi dernier, étoit un homme de fortune. Ayant entendu parler de mon indigence, il avoit voulu mettre mon humanité à l'épreuve. Il eſt venu aujourd'hui pendant que nous dînions. Etonné de voir ce que nous appellions notre repas, il a levé les yeux au ciel, eſt venu à moi, m'a mis un billet de banque de cinquante livres ſterling dans une main, & dans l'autre ma nomination à un bénéfice de trois cent livres ſterling par an «.

O vous, curés de tous les pays & de toutes les communions, qui vous conduiſez comme celui de Whiltshire, & qui ſouffrez comme lui, puiſſiez-vous finir de même !



TOUT DOIT ÊTRE A SA PLACE.

On crie beaucoup contre l'uniformité ; elle eſt cependant néceſſaire dans bien des choſes, & préférable ſans doute à une variété ridicule. Tout homme qui réfléchit, éprouvera toujours un plaiſir nouveau, quand il verra chacun agir conformément à ſon caractere, & que perſonne n'en ſortira.

Un roi doit faire ſon étude du bien de ſes ſujets ; ceux-ci doivent, en reconnoiſſance, s'occuper de tous les moyens poſſibles de lui témoigner leur loyauté. Alors chaque partie de l'état, comme une machine curieuſe & bien réglée, agira de concert ; il n'y aura pas le moindre reſſort qui foibliſſe ; chaque roue conſervera ſa place, & toutes tourneront en même tems. Point d'harmonie, point de muſique ; un ſeul inſtrument diſcord peut déranger un concert.

La ſociété eſt ce concert. Elle eſt telle aujourd'hui que les oreilles ſont ſans ceſſe bleſſées par des ſons aigres, & les yeux fatigués par des objets ridicules. Les célebres Addiſon, Swift & Stéele n'ont pu corriger leur nation, ni les étrangers qui ſe ſont approprié leurs ouvrages en les traduiſant. Sans ſe flatter d'être plus heureux, & ſans prétendre marcher ſur leurs traces, ne ſeroit-il pas permis de dire un mot de quelques-unes des abſurdités innombrables qu'offrent les choſes les plus ſimples & les plus communes ? On ne ſe propoſe ici que de les ſuivre de loin ; il reſte ſans doute quelques fleurs à cueillir dans la carriere qu'ils ont ouverte, & s'ils ſe ſont emparés des plus belles, on peut en trouver encore qui ne ſont pas abſolument à dédaigner :

Brillante

Brillante de traits ingénus,
Naïve, ſenſible & fidelle,
Sans prétendre égaler Vénus,
Une nymphe peut être belle.

Un dragon verd ou un ſanglier bleu, ſuſpendus à la porte d'une maiſon, pour avertir les voyageurs fatigués & altérés qu'ils y trouveront un bon gîte & de bonnes boiſſons, paroîtront toujours des enſeignes ſingulieres. Il ſemble qu'un Bacchus émerillonné, quelques grappes de raiſins annonceroient mieux que tout cela un cabaret. Mais qu'un homme, parce qu'il vend du vin, peigne un chat ou un moulin-à-vent ſur ſa porte, c'eſt ce que l'on peut trouver ridicule & ſans le moindre ſens.

Un étranger demanda un jour à un de mes amis, ſi un grand prince n'étoit pas un ivrogne, parce qu'il en vit le portrait groſſiérement peint & de cet air à la porte d'une taverne. Mais quand il apperçut un pauvre lievre ſuſpendu pour enſeigne à l'entrée d'un ſpectacle, il fut bien embarraſſé. Il demandoit ſans ceſſe quelle analogie un lievre pouvoit avoir avec le ſpectacle qu'on donnoit en ce lieu ? Mon ami fut obligé d'avouer que cela paſſoit ſes lumieres; & il ſe promit bien de n'avoir plus la complaiſance de ſervir de *Cicerone* aux étrangers de ſa connoiſſance qui voudroient viſiter ſa patrie.

Ces enſeignes ridicules ſont de trop petits objets pour mériter l'animadverſion. Mais l'imbécillité a quelquefois décoré les places publiques de monumens ſans goût. On en conſerve encore un de la derniere indécence dans une ville de Flandres. Je veux parler de la ſtatue du fameux Martin de Cambray. S'il faut en croire les habitans, ce Martin étoit un octogenaire qui, accuſé d'avoir violé une fille de 16 ans, fut condamné à mort pour réparation, expreſſion de forme

& ſans juſteſſe, puiſqu'un pendu ne répare rien. Le vieillard allégua ſi vivement pour ſa juſtification des beſoins violens dont on ne ſe doute plus à ſon âge, que les juges qui, vraiſemblablement, étoient jeunes & convaincus de la force de ces beſoins, & de la difficulté d'y réſiſter, voulurent s'aſſurer s'il les avoit réellement. Après un examen attentif & répété, qui les diſpoſa en faveur de ce vieillard extraordinaire, ils déciderent qu'on le conduiroit au gibet; que là, on le viſiteroit de nouveau pour voir ſi les indices de beſoin ſe manifeſteroient encore dans ce moment critique. Ils devoient, en ce cas, confirmer une conſtitution rare, & obtenir la grace du coupable.

L'affaire avoit fait beaucoup de bruit. Toute la ville inſtruite de l'expérience qui devoit être faite, accourut à ce ſpectacle; les femmes mêmes voulurent en jouir. La nature du crime excitoit leur curioſité pour le coupable. L'épreuve délicate à laquelle il devoit être ſoumis, n'étoit ſans doute pas moins propre à l'éveiller; & leur préſence contribua peut-être au ſalut du patient, qui eut l'occaſion de promener ſes regards ſur leur foule empreſſée autour de lui, baiſſant les yeux, & les rouvrant avidement, affectant de l'indifférence pour un objet dont leurs efforts & leurs mouvemens tendoient cependant à les rapprocher davantage.

En mémoire de cet événement, on érigea un monument ſur la principale place. Martin y eſt repréſenté à genoux devant la juſtice, qui tenant ſa balance & ſon glaive, mais n'ayant point de bandeau, regarde avec un œil d'intérêt le vieillard, qui ſoulevant d'une main ſon manteau, lui montre de l'autre, tout ce qui doit exciter ſon indulgence, & lui mériter ſa grace. Si le fait n'eſt qu'une fable, ce qu'il eſt inutile d'examiner ici, le monument exiſte.

Si des places publiques nous entrons dans les temples, nous verrons ſouvent des objets qui ne produiſent pas un meilleur effet. Dans le comté de Derby en Angleterre, il y a une égliſe où l'on voit un grand tableau dans lequel le Sauveur & ſes apôtres ſont repréſentés avec de grandes perruques blondes, bien friſées, & telles qu'on les portoit dans l'autre ſiecle à la cour de Charles II. Des anges rempliſſent le fond du tableau, & ſont montés ſur des bœufs & ſur des ânes, en mémoire ſans doute de l'étable de Bethléem.

Ce tableau, tout ſingulier qu'il eſt, eſt moins étrange encore que celui que j'ai vu, il y a quelques années, dans l'égliſe des ci-devant jéſuites à Anvers. Ces peres avoient fait peindre dans une ſuite de tableaux toute la vie de leur fondateur. Le peintre s'eſt bien gardé d'oublier le moment où St. Ignace, dans le cours de ſes études qu'il commença à l'âge de trente ans, mérita le fouët, & le reçut au college. Il l'a repréſenté entre deux jéſuites armés de verges. Dans cette poſition, ſa tête eſt cachée : il ne préſente que le dos. Craignant que le ſpectateur embarraſſé par les trois figures, ne diſtinguât pas le ſaint, l'ingénieux peintre Flamand a tracé autour du derriere du bienheureux, l'auréole qui, dans les autres tableaux, en environne la tête.

Si nous quittons l'enceinte des temples, & que nous entrions dans les retraites ſombres & ſilencieuſes de la mort, nos yeux ſouvent ne ſont pas moins choqués. Les cimetieres, au premier aſpect, ont un air grave & triſte, qui invite l'homme à réfléchir ſur lui-même, & à s'occuper de ce qu'il deviendra un jour. Les tombeaux qui s'élevent de tous côtés, nous donnent l'idée de la derniere demeure que nous devons habiter. Ils recelent les cendres de nos ancêtres, qui ſemblent nous appeller & nous

avertir que tôt ou tard il faut nous préparer à les rejoindre.

Ce ſpectacle lugubre & majeſtueux nous invite à la réflexion. Mais comment eſt-il poſſible de conſerver ſon ſérieux & ſa gravité, lorſque les yeux tombent ſur quelques-unes des épitaphes gravées ſur la pierre qui couvre les morts ? Il y en a pluſieurs qui ſont, en effet, de nature à déconcerter le ſtoïque le plus décidé. Telle eſt celle d'une vieille femme qui avoit été pendant ſa vie marchande de pots-de-terre ; elle eſt conçue ainſi :

» J'ai vécu de la terre dont je fabriquois des
» pots ; je viens de retourner à la terre. Mes amis,
» ne pleurez point, calmez vos regrets : je vais re-
» devenir terre ; & ſous cette nouvelle forme, vous
» pourrez me retrouver encore, ou partie de moi
» dans ma boutique «.

L'idée de cette épitaphe qui annonce la métamorphoſe de la vieille femme, fit une telle impreſſion ſur moi, qu'elle m'occupa lorſque je fus endormi le ſoir. J'eus une viſion aſſez ſinguliere.

Je vis un vieux célibataire qui avoit paſſé ſa vie dans l'oiſiveté, inutile à tout ce qui l'entouroit & à la ſociété, devenir après ſa mort un inſtrument utile dans les mains d'une ſervante laborieuſe. Il étoit métamorphoſé en balai.

Un vieil ivrogne qui ne s'étoit occupé pendant ſa vie, que de remplir ſon eſtomac de la liqueur qu'il chériſſoit, étoit devenu un tonneau.

Le jeune Floris, enlevé à l'âge de vingt ans, & dont la molleſſe avoit abrégé ainſi la carriere, parut à mes yeux ſous la forme d'un pot-de-fleurs, ſous laquelle il ne devoit pas avoir plus de durée.

La belle Narciſſe qui faiſoit l'admiration de ceux qui la voyoient, & qui ne s'admiroit pas moins elle-même, étoit devenue un miroir. Cette méta-

morphoſe étoit un châtiment; car, ſans ceſſe en préſence des autres, elle étoit inviſible pour eux, & ne leur offroit que leur image.

Les épitaphes quelquefois ne ſont pas ſimplement ridicules; il y en a quelques-unes d'indécentes. Je me rappelle d'en avoir vu une de ce genre dans un temple de Hollande, où elle eſt gravée en très-gros caracteres.

» Ci gît Haag, morte pucelle à quatre-vingt » ans. Ce n'eſt point ſa virginité qui lui a peſé, » mais le chagrin qu'elle a eu de paſſer ſa vie, ſans » que perſonne ſe ſoit offert pour l'en débarraſſer «.

Ces plaiſanteries ne ſont pas à leur place dans les temples & ſur les cendres des morts. Il faut avoir grande envie d'en faire de bonnes ou de mauvaiſes pour ſe les permettre dans ces lieux & dans ces occaſions. C'eſt manquer au reſpect dû à la divinité & aux égards que nous devons à la mémoire de nos parens, de nos amis ou de nos concitoyens qui ne ſont plus.

Quelquefois ces épitaphes ne ſont que plaiſantes, & ne méritent, par conſéquent, pas une animadverſion bien marquée; mais elles ſont toujours ridicules. Telle eſt celle-ci que je me ſouviens d'avoir lue dans un papier public. Elle ſe trouve dans une des deux égliſes paroiſſiales de Buſſi-le-Long, village du Soiſſonnois. Sur une tombe de pierre placée dans le chœur de cette égliſe, on voit gravé un panier dans lequel ſont douze pouſſins, & un coq perché ſur l'anſe, avec ces mots autour: *Ci gît le Coq qui fit ſortir de ſon Panier quatre Poules & huit Coqs*. Cet homme ſe nommoit le Coq, & ſa femme Panier, ils eurent douze enfans, quatre filles & huit garçons.

La date de cette épitaphe n'eſt pas marquée ſur la tombe. Elle eſt ſans doute du tems où les jeux de mots, les *rebus* étoient à la mode, & paſſoient pour

de la fineſſe & de l'eſprit. Il y a ſans doute des endroits où l'on n'en connoît pas d'autre ; & nous verrions encore de nos jours beaucoup d'épitaphes de ce genre, s'il ne ſe trouvoit pas des hommes graves & éclairés qui s'oppoſent à la propagation de ces indécentes plaiſanteries.

Voici comment je voudrois que toutes les épitaphes fuſſent conçues. Il les faudroit courtes, expreſſives & graves. Alors elles attireroient l'attention du lecteur ſenſé, & même celle de l'homme le plus diſſipé. Peu de mots, mais choiſis, dont le ſens ſeroit profond, feroient plus d'effet ſur une tombe que le plus beau diſcours prononcé de la chaire. L'objet ſur lequel ils ſont gravés ſuffit ſeul pour faire faire des réflexions. La manie d'égayer ces inſcriptions, de faire ſortir des plaiſanteries & des ſottiſes de la bouche d'un tombeau, ſi je puis m'exprimer ainſi, eſt une indécence odieuſe : c'eſt proſtituer les monumens des morts.



DE L'ADULTERE.

Les mœurs actuelles sont bien différentes de celles d'autrefois. Nous sommes, à la vérité, plus éclairés que nos peres; mais il est au moins douteux que nous valions autant. J'aime à me rappeller quelquefois ce qu'ils étoient, & à les comparer à ce que nous sommes. On trouvera, sans doute, ce goût ridicule; mais c'est le mien. Je n'aspire pas à le voir adopter; je n'aspire pas non plus à faire chérir le tableau de ces antiques mœurs, ni à les faire regretter. Je sais qu'on ne les regarde guere aujourd'hui que comme les rêves d'une imagination austere. L'histoire qui nous en fournit les détails, n'est pour bien des lecteurs qu'un roman maussade. Il seroit à souhaiter qu'ils le parcourussent du moins, comme ils parcourroient une relation des habitans des terres australes, & qu'ils ne s'imaginassent pas que les hommes ont dû toujours être ce qu'ils sont maintenant

Les anciens Germains joignoient à un fond de sobriété & de chasteté l'exécration du nom Romain. Cette horreur leur étoit inspirée par la licence effrénée à laquelle s'abandonnoit cette nation, qui, en s'appropriant les dépouilles de l'univers, en avoit pris tous les vices. Les Romains eux-mêmes, dans leurs écrits, ont rendu justice à la régularité des mœurs des Germains, qu'ils appelloient d'ailleurs Barbares.

La chasteté étoit la vertu par excellence, celle à laquelle les Druides & les autres prêtres du nord promettoient sur-tout les récompenses glorieuses de l'immortalité. Le jeune homme qui avoit séduit une jeune fille, étoit regardé comme un monstre. Celle-ci

auroit vainement essayé d'exciter la compassion ; elle n'avoit aucun pardon à espérer. Les parens poussoient la vigilance au plus haut point pour prévenir de pareils malheurs qui déshonoroient les familles. Ils aimoient mieux ôter la vie aux enfans dont ils ne pouvoient dompter la perversité, que de les abandonner à leurs penchans.

Dans l'état même du mariage, les époux cherchoient moins le plaisir que le bien public, comme le dit Lucain avec énergie :

.... Venerisque huic maximus usus
Progenies, urbi pater est, urbique maritus.

Des personnes de ce caractere n'abusoient jamais de leur tempérammment ; & portant dans le lit conjugal une excellente constitution, ils la transmettoient à ceux qui leur devoient l'existence ; leurs enfans étoient à eux, & leur ressembloient.

On prenoit alors des femmes sans dot ; on les achetoit même, parce qu'elles apportoient cette dot précieuse dont Horace fait un si bel éloge :

Nec dodata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero :
Dos est magna parentum
Virtus & metuens altérius viri
Certo fœdere castitas :
Et peccare nefas aut pretium est mori.

La femme adultere, suivant Tacite, subissoit une punition qui en réunissoit plusieurs : l'infamie, l'expulsion & la privation du douaire que son mari lui avoit assigné. On lui coupoit les cheveux, ce qui étoit alors le dernier degré de l'opprobre ; on la fouettoit, & elle demeuroit dans un état de flétrissure ineffaçable.

Qu'eſt auprès de cette loi émanée d'un peuple barbare, celle-ci qu'avoient porté les Romains polis qui ſont devenus les légiſlateurs de l'Europe ? Elle reléguoit la femme adultere dans un mauvais lieu où elle étoit forcée de ſubir un proſtitution publique : *Ad publicam infamiam homines libidinoſi tintinnabula ſibi aptabant, quæ coitûs tempore reſonarent, ut contumelia major eſſet, ſi prætereuntes pæna non lateret.* C'étoit, comme le dit un juriſconſulte, (M. Fournel) violer les mœurs, en voulant les venger.

Les Saxons alloient plus loin que les Germains ; ils décernoient la peine du feu contre les femmes infidelles ; le galant étoit pendu au deſſus du bûcher, qui le conſumoit auſſi ; & leurs cendres étoient enſevelies dans le même lieu. Quelquefois l'amant étoit dépouillé juſqu'à la ceinture, & des matrones le fouettoient avec des verges, ou le déchiroient avec des coûteaux juſqu'à la mort.

Les Francs, nos ancêtres, qui attachoient plus d'importance à la vie des hommes, puniſſoient l'adultere par des amendes. Celui qui n'avoit levé la jupe d'une femme que juſqu'aux genoux, étoit condamné à payer ſix ſols (ce qui revient à 60 liv. de notre monnoie) : *Si eam denudaverit ut genitalia ejus appareant, vel poſteriora, cum duodecim ſolidis componeat.*

Les mœurs des anciens Germains étoient celles des Gaulois, avec quelques nuances différentes. Elles ont bien changé par-tout ; il ne reſte plus aucun veſtige de ces principes auſteres. Si l'adultere eſt le crime que la jalouſie aveugle ou la malignité ſoupçonne le plus légérement, c'eſt en même temps celui qui eſt le plus difficile à prouver. Rarement les coupables prennent des témoins. On peut le comparer à ce qu'étoit autrefois le vol à Lacédémone. On ne puniſſoit

pas ce vice, mais l'imprudence de celui qui s'étoit laissé surprendre.

On ne dira pas que les exemples d'adultere sont rares de nos jours, parce qu'on n'en voit aucun de sa punition. On peut dire plutôt que nous y attachons moins d'importance que nos ancêtres. Il semble qu'en s'éclairant & en se poliçant, les hommes ont perdu la sagesse & les mœurs. Quelles sont, en effet, celles que présentent aujourd'hui les grandes villes ? Leur tableau demanderoit le pinceau sévere & vigoureux d'un Juvenal. Les vices qui ont gagné tous les âges & toutes les conditions, ne sont presque plus qu'une affaire de mode, ou un objet de plaisanterie. De quel œil nos austeres ayeux verroient-ils nos femmes se prêter à l'inconstance de leurs maris, favoriser leurs infidélités ; & ceux-ci, non moins complaisans à leur tour, fermer les yeux sur leur conduite, & souvent provoquer eux-mêmes leur propre déshonneur ?

Ceci n'est point une vaine déclamation. Les faits qui viennent à l'appui, se présentent en foule ; on ne peut qu'en choisir un ; on feroit des volumes si l'on vouloit tout citer. Celui-ci que je tire des papiers Anglois, fit du bruit dans le tems. On en rit beaucoup, parce qu'il est en effet plaisant, & que d'ailleurs on est accoutumé maintenant à traiter légérement les mœurs.

Un seigneur Ecossois, après une absence de quelques années, étoit revenu en 1771 dans ses terres, avec une femme aimable qu'il avoit épousée. Ses voisins accoururent pour le féliciter de son retour & de son mariage. Parmi eux, il s'en trouvoit un avec lequel il étoit lié dès l'enfance, & qu'il aimoit beaucoup. Celui-ci ne fut pas le moins assidu à le visiter, La beauté de Myladi avoit fait sur lui une vive impression ; il tenta de la séduire ; en vain elle lui répondit de maniere à lui ôter toute espérance : il ne

la perdit point ; & elle ſe trouva forcée d'inſtruire ſon mari de ce qui ſe paſſoit, pour l'engager à la débarraſſer des importunités qu'elle eſſuyoit.

L'époux ne vit d'abord dans la conduite de ſon rival que la confiance & l'amitié trahies. Il en fut extrêmement irrité ; & ne reſpirant que la vengeance, il monta le lendemain à cheval, pour aller chercher le traître & le punir. Il ne le trouva point : ſon ami étoit à la chaſſe ; mais ſon épouſe, car il étoit marié comme lui, étoit viſible. La politeſſe ne lui permettoit pas de ſe retirer ſans lui rendre quelques devoirs. Il ne l'avoit point encore vue ; il monta chez elle, bien réſolu de lui faire une viſite très-courte. La dame le retint plus long-tems qu'il ne l'avoit projetté. Elle étoit fort aimable, & ne méritoit certainement pas d'être abandonnée par ſon époux. Sa converſation pleine d'eſprit, de graces & de ſentiment, agravant à ſes yeux les torts de ſon ami, lui fit perdre ſes premieres idées de vengeance, & il ne ſongea plus qu'à s'en procurer une plus douce. Dès cet inſtant, il fut fort aſſidu auprès d'elle. Les occaſions de l'entretenir ſeule ne lui manquerent point ; la paſſion de ſon ami lui en fourniſſoit de fréquentes. Mais il ne fut pas plus heureux. Les difficultés augmenterent ſon amour ; il monta bientôt à un tel excès qu'il étoit prêt à tenter tous les moyens, celui même de la violence pour le ſatisfaire. Il ne put ſi bien déguiſer ce projet qu'il échappât aux yeux de ſa maîtreſſe ; celle-ci crut devoir a ſon tour en avertir ſon mari, qui avoit auſſi mis celle qu'il aimoit dans la néceſſité de chercher un appui dans le ſien.

Les deux amis inſtruits par leurs femmes de leur conduite réciproque, ſe chercherent & ſe rencontrerent. Tous deux commencerent par ſe plaindre, & rougirent au premier mot : leur projet avoit été d'abord de ſe battre ; ils changerent d'avis, en s'avouant

mutuellement coupables. Egarés par leur paſſion, ils ſe propoſerent de s'aider l'un l'autre dans leurs vues. Ils convinrent de ſe déshonorer réciproquement : leur deſſein bien concerté s'exécuta la nuit ſuivante, chacune des deux dames reçut ſon amant dans ſon lit, en croyant y recevoir ſon mari. Ils s'étoient promis de ſe retirer avant le jour, pour éviter d'être reconnus, & d'aller reprendre ſans bruit chacun ſa place; mais ils s'oublierent, & les dames furent inſtruites en s'éveillant de l'échange qui s'étoit fait pendant la nuit. Elles parurent d'abord très-piquées; mais l'eſprit d'inconſtance qui s'étoit emparé de leurs maris, les gagna; elles ceſſerent de ſe plaindre, & devinrent très-complaiſantes. Ce petit commerce dura quelque tems : comme rien n'eſt éternel, on s'en laſſa bientôt; & le public ne tarda pas à en être informé.

Les faits de cette eſpece ne ſont malheureuſement pas rares; s'ils n'éclatent pas toujours, c'eſt qu'on a ſouvent la prudence de les enſevelir. On s'en fera une idée en calculant le nombre des demandes en ſéparation, dont les tribunaux ont retenti en France dans le cours de peu d'années. Les divorces, dans le même eſpace de tems, n'ont pas été moins fréquens en Angleterre : ils l'ont peut-être été plus de nos jours qu'ils ne l'ont jamais été dans aucun ſiecle. C'eſt ſur-tout dans les premieres claſſes des citoyens qu'on a vu rechercher les avantages de la loi, qui permet dans ces contrées de briſer des nœuds malheureux pour en former de plus agréables. La multitude de ces reclamations ne prouve pas en faveur des mœurs; elles n'ont guere d'autres cauſes que leur violation & le mépris qu'on a pour elles. Malheureuſement les procès de ce genre ont toujours un côté plaiſant qui n'échappe point à la malignité, & qui détourne ordinairement l'attention de leurs effets

moraux. Si l'époux n'a pas fréquemment un tort aussi réel & aussi honteux que celui qu'on a vu dans l'exemple précédent, il a souvent celui d'avoir manqué de prudence.

Le Lord... sur la fin de l'été de 1773, s'étoit proposé d'aller passer le reste de la belle saison dans ses terres : il fit prendre les devans à sa femme, avec promesse de la suivre incessamment. Des affaires de la plus grande importance l'obligerent de rester à Londres jusqu'à ce qu'elles fussent terminées. Myladi étoit jeune, aimable, & n'étoit sa femme que depuis très-peu de tems. Il regrettoit son éloignement & n'aspiroit qu'à la rejoindre. Il s'entretenoit souvent avec un de ses amis du chagrin que lui causoit cette absence. Celui-ci lui offrit d'aller égayer la solitude de Myladi, & la distraire jusqu'à l'arrivée d'un mari qui l'adoroit. Le Lord accepta avec plaisir cette proposition. Enchanté de procurer une compagnie agréable à sa femme, il pressa son ami d'exécuter ce projet ; & sa gaité lui dicta ce billet dont il le chargea pour son épouse :

» Ma chere, il vous plaira payer à vue au porteur
» de la présente, la somme entiere de trois baisers ;
» valeur reçue, que vous passerez au compte de vo-
» tre, &c. *Signé*.... Bon pour trois baisers «.

Myladi, en femme exacte, fit honneur à cette lettre de change ; l'ami qui la trouva aimable, fit entendre qu'il en demanderoit souvent de semblables au Lord, & en tira, en attendant, le montant à crédit. Il ne négligea rien pour augmenter ce crédit, & le pousser aussi loin qu'il pouvoit aller, & fort au-delà de ce que le mari auroit permis. Lorsque ce dernier arriva, il ne tarda pas à s'appercevoir que son ami avoit usurpé tous ses droits. Il le surprit même un jour abusant de son crédit. Il se facha, mais sa colere & ses reproches ne remédioient à rien : il sollicita le divorce, & l'obtint.

Il y avoit deux coupables ; on n'en punit qu'un ſeul. La loi ne ſévit que contre la femme ; elle reſpecte le ſéducteur qui ſe vante de ſon triomphe, & ne s'occupe qu'à en obtenir de nouveaux ; car nos mœurs ſont telles, qu'eut-il déshonoré ſon bienfaiteur, il n'en eſt pas réputé moins honnête ; il ne met par-là aucun obſtacle à ſon avancement dans l'état, quelquefois même dans l'égliſe.

On ne peut s'empêcher d'obſerver ici que ſi les loix des anciens Germains étoient trop ſéveres, les nôtres paroiſſent inſuffiſantes ; mon uſage n'eſt pas de diſſerter, lorſque je puis placer des faits : la lettre ſuivante que je reçus, & que je publiai, il y a quelques années, en dira plus que je n'en pourrois dire moi-même, & trouve ici naturellement ſa place.

» On dit que l'homme qui ſouffre, trouve du ſoulagement dans le récit de ſes maux ; en effet la compaſſion de l'auditeur eſt une conſolation : j'aſpire à me la procurer ; & pour en jouir dans toute ſon étendue, c'eſt le public que je choiſis pour mon confident : j'ai des droits à ſa pitié, & je me flatte qu'il me plaindra.

» Mon hiſtoire ne ſera pas longue ; elle n'offrira pas non plus des choſes bien extraordinaires ; mais ce que j'ai à raconter, quoique fort commun, (car je ne me le déguiſe point) n'en mérite pas moins l'attention.

» Je vis dans une petite ville où je ſuis né, où mes affaires & mes biens ſont placés ; & pendant quelques années j'ai vêcu aſſez heureux. Je n'aurois pas changé mon ſort contre celui de bien d'autres. J'avois une femme, j'ai des amis : tous contribuoient à mon bonheur ; & mes jours ſe ſont écoulés juſqu'à préſent dans une agréable & douce tranquillité «.

» Il y a environ trois mois qu'un jeune homme

» d'une taille & d'une figure assez intéressantes, couvert d'un uniforme, arriva dans ce pays à la tête » d'une petite troupe chargée de faire des recrues. » Sa commission, son caractere qu'on croyoit honnête, & dont on juge toujours bien dans un homme dont l'extérieur est brillant, qui se présente avec assurance, & fournit à la société son contingent en esprit, en graces & en enjouement, le firent recevoir dans plusieurs maisons; je ne crus pas devoir l'exclure de la mienne.

» Ma femme est très-jolie; elle m'a juré peut-être un million de fois qu'elle m'aimoit, & qu'elle mettoit son bonheur dans notre union. Je l'ai cru de bonne foi, & je ne suis pas sans doute le seul mari qui ait eu cette confiance. Je lui permis en conséquence de recevoir le bel officier, de se servir de son bras toutes les fois qu'elle avoit à sortir, de le prendre pour son guide dans les assemblées tant publiques que particulieres; & je ne m'imaginai pas que cela pût tirer à conséquence. J'aurois mis ma main au feu qu'elle ne m'en imposoit pas, lorsqu'elle me disoit qu'elle m'aimoit. Il sembloit qu'elle le répétoit plus souvent depuis l'arrivée de notre militaire; & j'avoue que je l'écoutois aussi avec plus de satisfaction & de complaisance.

» Le capitaine, car c'est ainsi que ses soldats l'appelloient, & toute la ville, à leur exemple, s'accordoit à lui donner ce titre, fut obligé de quitter ma ville. Un ordre supérieur l'envoyoit avec ses gens faire des recrues dans une province éloignée: il partit, il y a un mois; mais il ne partit pas seul; il emmena avec lui ma chere femme, cette épouse qui m'aimoit tant, qui me le disoit si souvent, & qui, la veille de son départ, ne se lassoit pas de le répéter.

» Il m'eut sans doute été très-facile de découvrir » leur retraite, de les suivre, & de ramener ma chere » moitié, mais je n'en ai rien voulu faire. Je ne me » soucie point d'une femme qui quitte sa famille pour » suivre un inconnu. Lorsqu'elle a eu assez de bassesse » pour fuir des bras de son mari dans ceux d'un » amant, le mari doit avoir assez de raison & de » fierté pour la mépriser & l'oublier.

» Cependant, il faut l'avouer, l'événement est » cruel & dur à digérer. Perdre sa femme, essuyer » une multitude de mauvaises plaisanteries, aux- » quelles on ne peut pas toujours répondre, est sans » doute un cas désagréable à un mari, & fait pour » donner au moins un peu d'humeur. Cela m'a fait » faire quelques réflexions que je vais mettre sous » les yeux de mon cher confident le public, & que » je le prie de peser, & d'apprécier.

» J'ai pensé que nos loix étoient un peu défec- » tueuses dans plusieurs cas; & je ne puis m'em- » pêcher de trouver qu'elles le sont beaucoup dans » celui-ci, qui est le mien.

» Un pauvre diable, pressé par le besoin, la faim » & le désespoir, vole un écu ou une vache; & » peut-être il ne fait ce vol que pour conserver sa » propre vie & celle d'une famille entiere. Cepen- » dant ce malheureux est reconnu, surpris & arrê- » té; on lui fait son procès; il est convaincu, con- » damné & pendu.

» Un aventurier libertin, au contraire, ressem- » blant à un homme bien né, parce qu'il a un » état, des habits décens & un peu d'argent dans » sa poche, trouble la paix de ma famille, me vole » ce que j'ai de plus cher, le cœur de mon épouse, » & prend la fuite avec elle. Il triomphe, il jouit » de son crime, & se moque encore de moi. Il y » a plus : tout le monde, au lieu de me plaindre, au

» au lieu de se prêter à me faire rendre ce qu'on
» m'a ravi, imite son exemple, & rit de mon
» aventure.

» Il me semble qu'après cela, je suis en droit
» de demander si une vache est d'une plus grande
» importance qu'une femme aux yeux de la loi?
» & si une portion quelconque de la création ani-
» male a plus de valeur intrinseque que l'espece hu-
» maine?

» Ces questions sont étranges sans doute; mais
» je les crois très-convenables; & c'est pour cela
» que je les fais au public. Je n'en attends en ré-
» ponse aucun soulagement de la part de la légis-
» lation; mais elles peuvent servir à faire voir qu'il
» y a bien des loix absurdes & barbares dans le code
» d'une des nations les plus éclairées de l'univers;
» mon cas le prouve assurément; & c'est tout ce
» que je me suis proposé de démontrer «.



APOLOGIE DE CE SIECLE.

O le bon tems, les bonnes mœurs que les nôtres ! Ce ſiecle a fait des progrès étranges & rapides vers la politeſſe ; auſſi a-t-il mérité, par excellence, le beau titre de ſiecle poli. La conduite de nos contemporains de tous les pays, de tous les âges, de tous les états & de tous les ſexes, en fournit des preuves auxquelles ſes détracteurs ne ſauroient ſe refuſer.

Une maxime ancienne, pratiquée par nos peres, établit qu'il faut ſe coucher & ſe lever de bonne heure. Il faut avouer que ſi l'on conſulte ſa ſanté, cet adage n'eſt ni ſans vérité, ni ſans juſteſſe ; mais il eſt ſi commun ; & ce qui eſt ſi commun eſt ſi vulgaire, que quiconque a la moindre prétention à la politeſſe, ne peut pas honnêtement ſuivre cette vieille coutume. Tout ce qui veut être au deſſus du vulgaire, ne ſauroit faire autrement que de ſe coucher quand nos peres ſe levoient, & de ſe lever quand ils ſe couchoient.

On ne niera pas que le courage ne ſoit un des traits caractériſtiques de ce tems. Si quelqu'un en doutoit, je lui dirois : Procurez-vous les bulletins de nos garniſons ; voyez comment s'y conduiſent en tems de paix les jeunes héros chargés par état de défendre la patrie qui les paye, & que ſouvent ils traitent en ennemie, pour s'accoutumer ſans doute à la mieux ſervir enſuite quand elle en aura. Admirez ſur-tout les combats particuliers dans leſquels ils s'eſſayent fréquemment. Si la plupart des ſujets de leurs querelles n'avoient été regardés par nos ancêtres que comme des bagatelles, ils prouvent indubitablement leur délicateſſe ; & la maniere dont ils ſe battent, annonce leur politeſſe & sûrement leur bravoure.

J'aime les relations de ce genre, & j'ai des correſpondans dans preſque toutes nos garniſons. Voici la derniere que l'un d'eux m'a envoyée.

» Hier, il y eut un duel entre le capitaine G...
» & M. T... En arrivant au rendez-vous, ils s'approcherent l'un de l'autre, & ſe toucherent dans
» la main, (pour prouver apparemment qu'il n'y
» avoit aucun reſſentiment, aucun fiel, au fond de
» leurs cœurs courageux, ce qu'il me paroît important de remarquer). Ils chargerent leurs piſtolets,
» & ſe retirerent enſuite à quelques pas. Le capitaine
» invita poliment M. T... à tirer le premier : ce qu'il
» fit. Mais pour prouver ſans doute qu'il n'avoit pas
» moins de politeſſe, & ſur-tout ſon humanité, il
» tira en l'air. Le capitaine en fit autant de la meilleure grace du monde. Ils alloient recharger, lorſque les ſeconds s'approcherent, louerent la conduite noble qu'ils avoient tenue, & les reconcilierent. Au ſortir du champ de bataille, les combattans & les témoins allerent déjeûner enſemble «.

On ſait que la chevelure longue ou courte a cauſé autrefois bien des diſcuſſions & des controverſes dans l'égliſe. On les a proſcrites & approuvées ſucceſſivement l'une & l'autre. Tantôt les têtes chevelues ont été eſtimées les plus décentes ; tantôt on n'a admis dans les ſanctuaires que les têtes raſes. Ces grandes queſtions, qui ont agité ſi vivement le clergé, lorſqu'il n'avoit rien de mieux à faire, ſont oubliées depuis long-temps. Les cheveux ſont actuellement en honneur dans l'égliſe & dans le monde ; & ceux qui n'en ont point à eux, en empruntent.

C'étoit jadis une choſe aviliſſante que de les treſſer ; aujourd'hui que l'on eſt plus éclairé, on a ſenti qu'il n'y a point de tems mieux employé que celui que l'on paſſe à les arranger. Auſſi la toilette eſt-elle l'occupation la plus chere de nos jeunes dames & de

nos jeunes gens, qui ſuivent leur exemple, & qui n'arrivent à la perfection qu'autant qu'ils leur reſſemblent.

On ne conteſtera pas que le ſiecle actuel n'ait porté l'art de treſſer les cheveux à la plus grande perfection. Je doute qu'il ſoit poſſible à la poſtérité d'aller plus loin. Elle ſe contentera d'admirer notre génie & de nous imiter.

Les profeſſeurs de cet art important ont fondé une académie, où ils ſe réuniſſent réguliérement tous les jours, pour eſſayer les nouveaux genres de chefs-d'œuvre qu'ils inventent; & ce n'eſt qu'après ces eſſais qu'ils vont décorer dans un nouveau goût toutes les têtes de la cour & de la ville. La ſalle dans laquelle ils tiennent leurs aſſemblées eſt très-vaſte, ſituée au rez-de-chauſſée, & fermée par des vitres, à travers leſquelles les paſſans peuvent voir leurs travaux, & admirer leur induſtrie. On y ramaſſe autant de jeunes perſonnes du ſexe du plus bas étage qu'on peut en avoir beſoin. On les fait aſſeoir, & on les place avec autant de ſoin qu'un peintre diſpoſeroit ſes modeles. On ne leur demande que de la patience. Les maîtres de l'art leur arrangent les cheveux ſelon leurs nouvelles inventions. Lorſqu'une tête eſt accommodée, les profeſſeurs, les éléves & les amateurs viennent l'examiner, & donner leur avis, d'après lequel on fait les corrections jugées néceſſaires. Lorſque le ſuffrage général a décidé qu'on a trouvé la perfection, un autre artiſte ſe préſente, détruit l'ouvrage de ſon prédéceſſeur, & en exécute un nouveau.

Il eſt tout ſimple qu'avec ces études, l'art acquiere tous les jours, & ne décline point. Le ſiecle paſſé a vu fonder l'académie royale des ſciences, celle des inſcriptions & belles-lettres, l'académie Françoiſe. Il étoit réſervé à celui-ci de fonder une académie de coëffures, qui a bien une autre importance & un uſage plus général.

Mais c'eſt la morale que nous avons perfectionnée le plus, & rendue bien aiſée. Il y a peu de ce qu'on appelloit jadis des vertus, que ce ſiecle de lumieres ait jugé à propos de conſerver. Tout cela ſentoit les préjugés de nos ancêtres; rien n'étoit de plus mauvais ton; & le ton général du jour eſt excellent. Il faudroit être de bien mauvaiſe humeur pour le conteſter, lorſque l'on voit tout le monde s'empreſſer de le ſuivre.

On avoit encore, il y a très-peu de tems, des égards & du reſpect pour la vérité. Nos aïeux également ignorans, ſtupides & ſuperſtitieux, croyoient bonnement qu'il ne falloit jamais la trahir. Leurs enfans plus éclairés ont réfléchi ſur ce préjugé comme ſur tous les autres, & ils ont raiſonné ainſi : la vérité n'eſt pas toujours bonne à dire; quelquefois elle n'eſt pas utile; plus ſouvent encore elle déplaît. Ils en ont conclu qu'il falloit la cacher avec beaucoup de ſoin.

La chaſteté a été traitée de même; on en a jugé la pratique trop difficile; & notre élégante jeuneſſe étonnée qu'il y ait eu un tems où l'on en faiſoit un devoir, a demandé en riant : à quoi ſert-elle ? On ſent bien qu'une queſtion auſſi grave ne demandoit point de réponſe; & on a ſifflé ceux qui ſe ſont aviſés d'en faire une.

La modeſtie que l'on regardoit comme la ſauvegarde de la chaſteté, a auſſi éprouvé le ſort de toutes les vertus gothiques de nos ancêtres. Nos grands-meres avoient l'imbécillité d'en faire profeſſion. Elles ne ſe préſentoient point dans les aſſemblées; elles ne ſe montroient pas même chez elles, ſans avoir fait une toilette ſi exacte qu'il n'y avoit pas une épingle qui laiſſât voltiger un mouchoir, pas un ruban dont le nœud ne fut fait bien ſolidement. Leurs yeux fermés ſur tout ce qui les environnoit, ne s'ou-

vroient que ſur leurs maris, & ſe détournoient avec honte, lorſqu'ils appercevoient le deſir dans ceux des jeunes gens fixés ſur elles. Elles auroient craint de paroître dans le monde en toute autre compagnie que celle de leurs époux.

C'étoit un ſpectacle bien mauſſade & bien bourgeois; à peine les ménages de la campagne nous l'offrent-ils aujourd'hui : on ne le ſoupçonne pas dans les villes. Il n'y a, ſans contredit, rien de plus contraire au bon ton & au bon ordre. Jamais deux époux ne doivent ſe trouver enſemble. Un homme doit avoir des yeux & des empreſſemens pour toutes les femmes, à l'exception de la ſienne ; & une femme ne peut décemment recevoir des ſoins que de toute autre que de ſon mari.

Parmi les imbécillités de nos bonnes aïeules, je ne puis m'empêcher de remarquer encore celle-ci. Elles n'admettoient à leur ſervice particulier que des perſonnes de leur ſexe. On trouve aujourd'hui qu'on eſt bien mieux ſervi pour celles d'un ſexe différent. Ce ſont des hommes qui travaillent à pluſieurs parties de l'habillement des femmes. Ces cuiraſſes dures & ſolides, imaginées pour cacher les défauts de la taille, & adoptées dans la fauſſe idée qu'elles la forment & la conſervent, tandis qu'elles la défigurent, ſont l'ouvrage des hommes. Ce ſont des hommes encore qui ſont chargés de les chauſſer, qui prennent & preſſent entre leurs mains, dans toute leur longueur, des pieds mignons & délicats. Ce ſont des hommes enfin qui arrangent leurs têtes, qui touchent, démêlent & bouclent leurs cheveux, cette parure brillante d'un ſexe enchanteur.

Des perſonnages auſteres ſe ſont aviſés de trouver mauvais ces uſages. Un prélat Italien fit, il y a quelques années, contre les coeffeurs une ſatyre violente ſous le nom de mandement. Je trouvai un

jour cette piece ridicule ſur la toilette d'une jeune dame, mariée depuis un an, qui, ſortie du couvent pour paſſer à l'autel, n'avoit pas encore contracté le bon ton, & qui employoit le miniſtere d'une femme. Je ne pus m'empêcher de lui obſerver que ſa tête ſeroit plus élégamment parée, ſi elle ſe ſervoit de quelqu'un des éleves du fameux André. Un homme, me répondit-elle! Liſez, liſez le mandement de Monſignor Caſali, évêque de Faënza. On ne peut s'élever plus fortement & avec plus de raiſon qu'il le fait, contre l'uſage où ſont les femmes d'employer des coëffeurs. C'eſt au moins une indécence très-coupable, & une occaſion très-prochaine de pêcher; car, comme l'obſerve fort bien le chaſte prélat, le coëffeur voit & contemple de très-près les objets les plus capables de le tenter. Un cabinet de toilette, remarque-t-il encore, eſt ordinairement voiſin de la chambre à coucher. La Dame, en s'y rendant au ſortir du lit, eſt fréquemment dans un déſordre d'habillement dangereux. Ce cabinet, d'ailleurs, eſt très-étroit; l'homme y eſt néceſſairement fort près de la Dame; il y demeure longtems; & quelquefois perſonne n'y eſt admis avant qu'il ſe ſoit retiré.

Cet extrait du mandement me fit juger que j'avois à faire à une prude : nom odieux, prodigué à nos grands-meres, & que j'ai vu peu de femmes avoir le courage de mériter en les imitant. J'allois témoigner ma ſurpriſe, & faire une leçon à cette Dame, en effet trop jeune & trop aimable, pour que je puſſe, de ſang-froid, lui ſouffrir un ridicule, lorſque je la vis changer de couleur, pouſſer un cri, ſe tourmenter ſur ſa chaiſe, & ne retrouver la parole que pour crier qu'on ſe hâtât d'aller chercher ſon accoucheur.

Elle ſe ſervoit de la main d'une femme pour

arranger ſa tête ; mais elle avoit ſenti combien il étoit ignoble d'employer le miniſtere d'une femme dans ces momens délicats où l'on donne la vie à un autre être. Cette diſtinction eſt encore une des découvertes de ce ſiecle. O le bon tems, les bonnes mœurs que les nôtres !



LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

Il y a ſoixante ans que je vis dans le célibat, non ſans regret; mais ce n'eſt pas ma faute ſi je ne me ſuis point marié. Ma fortune, quoique honnête, n'auroit jamais pu ſuffire à toutes les charges d'une famille. Le luxe & les diſſipations de ma femme l'auroient abſorbée; & ma vieilleſſe actuelle ſeroit d'autant plus douloureuſe, que je la traînerois dans une triſte indigence, qui ſeroit le partage de mes enfans après moi.

Si l'on veut diminuer le nombre des célibataires, qu'on réforme les mœurs; & pour y parvenir, qu'on commence par réformer l'éducation du ſexe; qu'on faſſe comme nos bons ayeux, dont la ſimplicité excite nos dédains, & qui étoient infiniment plus ſages que nous. Ils ſongeoient, en élevant leurs filles, à former des meres de famille. Et nous, que nous propoſons-nous de faire des nôtres?

C'eſt ainſi que je réfléchiſſois hier dans mon cabinet, & qu'iſolé dans ma maiſon, entouré de valets qui ne me ſervent & ne me ſoignent qu'autant que je les paye, je regrettois de n'avoir ni femmes, ni enfans qui puſſent prendre ſoin de ma vieilleſſe, me rendre ces petits ſervices, dont mon âge a beſoin, & que la confiance & l'amitié rendent ſi doux. Je fus interrompu par un de mes amis, qui alloit voir ſa fille au couvent, & qui venoit me prier de l'accompagner.

Je n'ai que cet enfant, me dit-il; mon deſſein eſt de lui donner la meilleure éducation poſſible; & pour cela, je l'ai miſe dans le couvent qui a le plus de réputation, & où ſont élevées les filles

des maisons les plus distinguées. Il m'en coûte très-cher, je l'avoue; mais je ne veux rien avoir à me reprocher. Cependant mille écus par an pour l'éducation d'une fille, ne laissent pas de faire une dépense considérable.

Mille écus, m'écriai-je avec étonnement! eh, dites-moi, mon ami, qui épousera, je vous prie, une fille élevée à si grands fraix? Comment un mari pourra-t-il lui faire un sort proportionné à cette éducation? Mille écus! & depuis combien de tems est-elle dans ce séminaire dispendieux? — Il y a maintenant un peu plus de sept ans. — En ce cas, elle a déjà coûté une somme assez raisonnable. Il me semble que le mari que vous lui donnerez, aimeroit mieux la recevoir en supplément de dot, & n'avoir pas une femme élevée d'une maniere aussi coûteuse. — Dans les commencemens, la dépense n'alloit pas si loin; mais depuis qu'il a fallu lui donner de l'argent pour son vin & ses cartes, elle ne va pas à moins de mille écus par an; & quelquefois cette somme ne suffit pas.

Je regardai mon ami avec un nouvel étonnement. Je craignis de l'avoir mal entendu, & je lui fis répéter ce qu'il venoit de dire. Le vin & les cartes! cela est-il possible? Je ne suis plus surpris si nos jeunes demoiselles deviennent ensuite des femmes extravagantes. On commence par leur inspirer de bonne heure le goût de la dissipation.

Mais, ajoutai-je en m'adressant à mon ami, vous plaisantez sûrement; car il est impossible que vous ayez la stupidité d'applaudir à cette espece d'éducation. Pensez-vous réellement qu'il soit nécessaire d'accorder à un enfant de l'âge de Mademoiselle de B..., à une fille de douze ans; car elle n'en a pas davantage, de l'argent pour son vin & son jeu? assurément elle doit avoir peu de goût pour le pre-

mier, & quant aux cartes, il eſt difficile qu'elle en connoiſſe la valeur. Si ce que vous me dites eſt vrai, je ne puis m'empêcher de vous blâmer de votre condeſcendance.

Vraiment, me répondit-il, c'eſt avec beaucoup de peine & de répugnance que j'y ai conſenti; mais j'y ai été forcé. La ſupérieure & toutes ſes religieuſes m'ont dit qu'on donnoit du vin à dîner aux jeunes Demoiſelles qui étoient confiées à leurs ſoins; & que le ſoir, après que les études étoient finies, on leur donnoit des leçons de treſſet & de whiſt. Il étoit difficile de refuſer à ma fille ce qu'on accorde aux autres. Elle pleuroit, d'ailleurs, & me demandoit de la mettre en état de faire comme ſes compagnes. Ma femme trouva auſſi que mes refus auroient un air de parcimonie qui me feroit tort dans le monde; elle obſerva que ma fille, humiliée de n'être pas traitée comme ſes jeunes amies, deviendroit timide, & prendroit le ton de l'infériorité vis-à-vis d'elles. Il convenoit de l'accoutumer à des ſentimens élevés. L'effet du mépris des autres penſionnaires auroit été de l'abrutir. Voilà ce qu'on me répétoit ſans ceſſe; qu'auriez-vous fait à ma place?—

J'aurois retiré ma fille d'une pareille école, où les inſtructions qu'on lui donne, ſont la ſource des deux plus grands maux qui infectent la ſociété, & où l'on croit ces inſtructions néceſſaires. — Mais ſi je l'avois retirée, j'aurois été fort embarraſſé pour la placer ailleurs. Il n'y a point de couvent qui ait autant de réputation, qui ſoit ſi bien monté, & où l'on puiſſe lui apprendre auſſi-bien tout ce qu'une jeune perſonne doit ſavoir.— Et comptez-vous parmi les choſes que doit apprendre une jeune fille le goût du vin & du jeu? quel mal y auroit-il qu'elle n'eut aucune connoiſſance de ces deux ſciences funeſtes?

Il y a long-tems que je regarde les couvens comme les écoles les plus inutiles où les parens puiſſent mettre leurs filles, même en ſuppoſant que les maîtres qu'on leur donne, ſont les meilleurs qu'on puiſſe avoir, & qu'on ne puiſſe les trouver que là. Tout ce que vous venez de dire, en me confirmant dans mon opinion, me les fait regarder encore comme dangereuſes. Dans le nombre des enfans qu'on y raſſemble, il y en a ſans doute qui ont les plus heureuſes diſpoſitions; mais je doute qu'on les cultive. Il y en a davantage qui n'en ont que de mauvaiſes. Croyez-vous que les liaiſons entre des enfans de caracteres de ce genre, ne ſoient pas ſans danger? On ſait combien les jeunes filles ſont diſpoſées à imiter ce qu'elles voient. A coup ſûr les enfans diſſipés n'imitent pas ceux qui ont l'air grave.

Vous êtes bien ſévere, reprit mon ami; & tout autre que moi, s'il vous entendoit, pourroit vous trouver fort extraordinaire. Mais enfin, nous n'avons que ces écoles que vous jugez ſi mauvaiſes; il faut bien nous en contenter telles qu'elles ſont. Que voudriez-vous que nous fiſſions de nos filles? par qui les ferions-nous élever? — Par qui? & n'ont-elles pas des meres? qui pourroit leur apprendre mieux les devoirs qu'elles ont à remplir? Les filles élevées ſous leurs yeux & par elles, deviendroient à coup ſûr de bonnes femmes. — Voilà bien parler en homme qui n'a jamais été marié. Les meres du ſiecle, à un très-petit nombre près, loin de pouvoir gouverner leurs filles, auroient grand beſoin d'être gouvernées elles-mêmes. — Et quelle eſt la cauſe de ce beſoin? C'eſt qu'elles ont été élevées, comme je vois que vous faites élever votre fille. Elles ont toutes paſſé leur enfance dans ces élégans ſéminaires dont vous parlez; elles y ont pris des habitudes dont elles ne peuvent plus ſe défaire. Eſt-il éton-

nant qu'au ſortir de là, les cartes ſoient leur occupation favorite, & qu'elles préférent cet amuſement frivole & funeſte au ſoin de leurs familles ? Combien de parties très - coûteuſes font - elles aux dépens de leurs maris ? combien n'en troublent-elles pas ſouvent le repos par des dépenſes folles, auxquelles ils ne peuvent fournir ſans ſe déranger ? L'attention qu'elles donnent à leur jeu, leur fait abſolument négliger l'aiguille qui ſieroit ſi bien dans leurs mains. Elles abandonnent pour cette diſſipation leurs inſtrumens, leur voix, & pluſieurs autres talens qui faiſoient autrefois leur plus brillante parure.

Le vin & les cartes ! je ne me ſerois jamais imaginé qu'ils euſſent pu devenir des articles indiſpenſables de l'éducation du ſexe. Il faut s'attendre à voir bientôt les gouvernantes, les maîtreſſes de penſion, les couvens, les inſérer dans la liſte des perfections qu'on ſe propoſe de donner aux éleves. Je conſeille aux pieuſes & prudentes Dames qui dirigent le couvent de votre fille, de ne pas oublier de les annoncer. Il faut qu'elles faſſent placer ſur leur porte un grand tableau, où l'on lira en gros caracteres : ICI L'ON APPREND A BOIRE ET A JOUER AUX JEUNES FILLES. Cette enſeigne apprendra aux peres riches, à ceux qui le ſont moins, & à ceux qui n'ont rien, à diſtinguer les maiſons d'éducation de bon ton.

Je parlois encore : mon ami leva les épaules, & ſortit ſans me preſſer davantage de l'accompagner. Je me remis à mon bureau, occupé de ce que j'avois entendu, & perſuadé que la génération naiſſante offrira encore plus de célibataires que celle qui l'a précédée, & qui va finir.

TÊTE A TÊTE CONJUGAL.

DIALOGUE.

(Les interlocuteurs ſont M. & Made. Differ : celle-ci eſt à ſa toilette. La ſcene eſt à Londres ; elle peut être également à Paris & par-tout.)

M. DIFFER, *en entrant.*

Je ſuis enchanté, Madame, de vous trouver ſeule & ſans occupation dans ce moment ; car j'ai à vous parler d'une affaire importante & ſérieuſe.

MME. DIFFER.

Vous avez à me parler, Monſieur! je ſuis ſeule à la vérité : pour ſans occupation, c'eſt autre choſe; je ſuis rarement ſans en avoir, & vous voyez que dans cet inſtant j'en ai une qui n'eſt pas de peu de conſéquence.

M. DIFFER.

Bon, vous êtes à la toilette; vous pouvez la continuer ſans que cela nous empêche de nous entretenir. Il s'agit de Nancy. Vous ſavez qu'on m'a long-tems tourmenté pour conſentir à ſon mariage avec le jeune Wilmot : elle me paroît le deſirer, & je n'ai pu me défendre de laiſſer concevoir quelque eſpérance à ce ſujet : mais avant de donner décidément ma parole, j'étois bien aiſe de vous parler, & de conſulter avec vous ſur cette affaire. Après un

examen attentif & réfléchi, je vois que cela convient ; je ſais que le jeune homme eſt aimable, d'un naturel excellent, &...

MME. DIFFER.

Quelle idée abſurde ! & que ſignifient, je vous prie, ces graces, ce bon naturel que vous venez me vanter ! vous ſavez que Wilmot n'a rien.

M. DIFFER.

Qu'appellez-vous rien ? n'a-t-il pas actuellement 800 liv. ſterlig de rente ? & ne ſavez-vous pas qu'à la mort de ſon oncle, ſa fortune augmentera conſidérablement ?

MME. DIFFER.

Et qu'eſt-ce que c'eſt, s'il vous plaît, que 800 livres ſterling de rente ? Il y a à peine de quoi acheter quelques rôbes à ma fille. Quant à la fortune de l'oncle, qui ſait quand elle viendra, & ſi elle viendra jamais ? Il vit, & il peut vivre encore vingt ans, & à ſa mort ne lui pas laiſſer un ſcheling.

M. DIFFER.

Eh bien ! ſuppoſons que l'oncle mange tout, ou qu'il le déshérite ; il lui reſtera toujours 800 liv. ſterling ; & il me ſemble que c'eſt un revenu ſuffiſant pour une femme qui n'apporte pas grand choſe, & beaucoup au-delà de ce qu'elle eſt en droit d'eſpérer.

MME. DIFFER.

En droit d'eſpérer ! quelle baſſeſſe de penſée & d'expreſſion ! ſachez, M. Differ, qu'une fille, tant qu'elle eſt jeune & jolie, eſt en droit d'eſpérer tout. Elle eſt dans le cas à préſent de chercher un bon

parti, & de le trouver; nous ne devons pas lui en ôter les moyens, en la mariant précipitamment, d'une maniere auſſi ridicule.

M. DIFFER.

Mais je vous ai dit qu'elle aime Wilmot, & quand une femme aime ſon mari, elle le préférera avec 800 liv. ſterlig à un autre qui en aura deux mille.

MME. DIFFER.

Elle aime! de quoi ſe mêle-t-elle d'aimer? L'amour ne convient que quand on a une fortune toute faite : il faut d'abord qu'elle s'occupe de la ſienne. Alors elle ſera la maîtreſſe de choiſir, & de préférer qui lui plaira; mais jusques-là, il ne faut pas qu'elle penſe qu'elle ait un cœur; elle ne doit pas même s'en appercevoir.

M. DIFFER.

Voilà de beaux principes, en vérité. Je ne ſuis pas étonné à préſent ſi les femmes de nos jours tournent ſi mal. Il eſt difficile que les choſes aillent autrement, tant que les filles ſeront élevées & inſtruites de cette maniere.

MME. DIFFER.

Je vous en prie, M. Differ, ne dites pas un mot contre l'éducation de Nancy. Je ſuis ſûre qu'aucune mere n'a pris plus de peine avec ſa fille, que j'en ai pris moi-même avec la mienne. Je me ſuis efforcée de lui donner des idées juſtes, & de lui apprendre à ſe conduire avec prudence; mais j'avoue que j'aurois bien du regret de m'être donnée tant de ſoins pour la voir précipiter & ruiner par un mariage auſſi

auſſi imbécille que celui qu'on vous a propoſé, & auquel vous avez la foibleſſe de vous arrêter.

M. DIFFER.

Vos réflexions ne ſont pas toujours polies, Madame; mais je ne les releverai point. Je ne ſuis pas venu pour diſputer; je ſuis venu pour cauſer & raiſonner paiſiblement avec vous. Il me ſemble qu'une fille qui ſe marie, & qui trouve la fortune de Wilmot, peut vivre décemment & honnêtement, même dans ce ſiecle de luxe & de frivolités, pourvu que ſes goûts ſoient modérés, & qu'elle ſache ſe tenir dans certaines bornes.

MME. DIFFER.

Mais ce que vous appellez des bornes, M. Differ, eſt ce que j'appelle l'indigence & le néant; c'eſt manquer abſolument de ce dont on a beſoin pour vivre; & Nancy ſeroit dans ce cas avec Wilmot. Lorſqu'ils n'auront pas les premieres néceſſités de la vie, dites-moi comment vous voulez qu'ils exiſtent?

M. DIFFER.

Quoi, Madame, 800 livres ſterling de rentes ne ſuffiront pas pour leur procurer les néceſſités de la vie?

MME. DIFFER.

Je crois, Monſieur, que vous trouverez en calculant un peu, que c'eſt une choſe abſolument impoſſible: voyez, ſi vous ne dépenſez pas davantage.

M. DIFFER.

Aſſurément, Madame, il m'en coûte bien davantage; le double de cette ſomme ſuffit à peine à

vos besoins. Mais enfin toutes les femmes ne sont pas d'une égale dépense ; & quand il s'en rencontre une qui aime son mari , elle trouve du plaisir dans sa maison , & n'est pas tentée d'en sortir aussi souvent que celle qui ne l'aime pas. Elle épargne , par conséquent , bien des dépenses superflues , qui deviennent indispensables aux autres. Sa toilette même est moins coûteuse , parce que , vivant plus retirée , & ne songeant à plaire qu'à son mari , elle sait qu'elle est toujours bien à ses yeux.

MME. DIFFER.

Eh bien , si elle ne sort pas , ses amis viendront la voir ; il en coûte bien davantage pour avoir compagnie dans sa maison que pour l'aller chercher au dehors.

M. DIFFER.

Cela est vrai ; mais une bonne femme qui aime la compagnie de son mari , ne desire guere d'en avoir d'autre.

MME. DIFFER.

Cela peut arriver dans les commencemens ; mais vous pouvez m'en croire. Tout cela durera très-peu de tems ; plus ils seront seuls , plutôt ils seront las l'un de l'autre , & pressés de chercher une autre société qui les dérobe à l'ennui.

M. DIFFER.

Cela n'est malheureusement que trop vrai dans la plûpart des mariages de nos jours. Mais les choses n'ont pas toujours été de même. Autrefois les femmes se conduisoient bien différemment de ce qu'elles font aujourd'hui. Le changement qui est arrivé me fait espérer qu'il viendra une autre révo-

lution qui rétablira les choſes en mieux ; car, en vérité, nous ſommes maintenant dans le pire état qui pouvoit exiſter. Que ſavons-nous ſi Nancy n'eſt pas appellée par le ciel à donner le premier exemple de ce changement.

MME. DIFFER.

Je crains, en effet, M. Differ, que ni elle, ni perſonne de votre famille faſſe jamais des progrès vers la politeſſe & l'élégance. Nancy vous reſſemble trop pour qu'elle puiſſe jamais faire une figure raiſonnable dans le monde. Elle eſt bien votre fille ; on ne peut rien attendre d'elle.

M. DIFFER.

Vous me faites le plus grand plaiſir, Madame, de m'aſſurer que Nancy eſt réellement ma fille ; car tout homme ne peut pas certifier poſitivement qu'il eſt le pere de ſes enfans.

MME. DIFFER.

Point de vos abſurdes & ſottes réflexions, Monſieur ; reſpectez, je vous prie, votre femme, & ne la maltraitez pas. La preuve la plus convaincante que vous puiſſiez deſirer que Nancy eſt bien à vous, c'eſt ſon obſtination qui ne lui permet pas d'écouter la raiſon, & qui lui inſpire la folie d'avoir pour mari un homme dont elle aura enſuite celle de vouloir ſe débarraſſer.

M. DIFFER.

Dans ce dernier cas, Madame, elle pourra avoir alors une aſſez forte reſſemblance avec ſa tendre mere. Mais cependant j'aime à croire que toutes les femmes ne ſont pas ſi preſſées de ſe débarraſſer de leurs maris.

MME. DIFFER.

Il y a du moins une méthode certaine qu'ils peuvent employer avec ſuccès pour ôter ce deſir à leurs femmes.

M. DIFFER.

Me feriez-vous l'amitié de m'apprendre quelle eſt cette méthode ? Il me ſemble que toutes les femmes devroient en être inſtruites, & qu'il faudroit la leur enſeigner en ſe mariant.

MME. DIFFER.

Je vous l'apprendrai volontiers, Monſieur. Il faut que la fortune des maris ſoit conſidérable, & qu'elle les mette en état de faire des dépenſes illimitées pour leurs femmes ; qu'ils les laiſſent maîtreſſes de ces dépenſes ; qu'ils ne les contrediſent jamais, & par deſſus tout, qu'ils les tourmentent le moins qu'il ſera poſſible de leur compagnie faſtidieuſe.

M. DIFFER *ſe levant.*

Voilà donc vos ſentimens, Madame, ceux que vous avez cherché à inſpirer à votre fille. Excellente doctrine, en vérité ! on ne doit pas être ſurpris d'entendre parler journellement de ſéparation & de divorces ! En ce cas, je vais me hâter de marier Nancy, pendant que Vilmot la demande. Si vos maximes, Madame, continuent d'être reçues & pratiquées par votre ſexe, bientôt aucun homme raiſonnable ne prendra ſur lui de ſe marier. Bon jour Madame.

(M. Differ ſort avec humeur de l'appartement. Madame Differ leve les épaules & continue froidement ſa toilette.)

FOLIE PEUT-ETRE,

MAIS UTILE LEÇON.

Je ne ſuis point un de ces célibataires vieux & grondeurs, qui cherchent à ſe venger du ſexe qui les fuit, & pour lequel ils ont eu ſouvent trop de penchant, en ſaiſiſſant toutes les occaſions d'en dire le plus de mal qu'ils peuvent. Quand on arrive à la fin du cercle de la vie, il faut laiſſer l'illuſion & les plaiſirs à ceux qui ſont au commencement. La jeuneſſe regarde devant elle. La vieilleſſe ne peut que ſe retourner, & regarder la carriere qu'elle a parcourue; mais il lui eſt impoſſible de rétrograder.

Je n'ai pas toujours fait ces réflexions.

Je ſuis veuf, mais mon âge paſſe un peu ſoixante ans. J'ai encore des yeux capables de diſtinguer les agrémens de la jeuneſſe, & la ſenſibilité n'eſt pas morte au fond de mon cœur. Je ne me crois pas tout-à-fait propre au monde; je ne me crois pas non plus tout-à-fait prêt à le quitter. Il y a des montagnes dont le ſommet eſt blanchi par la neige, pendant que le ſoleil brille, & fait ſentir ſa douce influence dans les vallées. Mon front griſonne; mais mes forces ne ſont pas éteintes. Riche avec cela, j'ai cru valoir un autre homme. Une femme charmante dont j'ai fait la connoiſſance, il y a quelque tems, s'eſt attachée à m'entretenir dans cette opinion. Elle n'a que vingt-deux ans. L'amour, la prudence & la ſincérité regnoient dans tous ſes diſcours : qui n'eut pas penſé comme moi qu'elle les avoit au fond de ſon cœur ? je l'ai cru : le bonheur de l'illuſion a été le mien pendant quelques jours, & je me ſuis vu

aussi heureux que le bon roi David sur le soir de sa vie.

Qu'est-ce que le feu, la vivacité, les graces de la jeunesse, me disoit quelquefois l'aimable enchanteresse qui me séduisoit ? Ce sont les compagnons de l'inconstance. C'est à votre âge, qui est celui de la sagesse, que l'amour, la prudence & la constance s'unissent pour ne plus se quitter. Les plaisirs dont on est si passionné, sont mal goûtés au milieu des ardeurs brûlantes du soleil du midi ; c'est à son couchant qu'ils sont animés par le souffle pur & doux du zéphyr. Dans la jeunesse, l'amour est un tyran ; il ne devient raisonnable qu'avec le tems, qui le rend paisible & modéré. Pour faire un couple heureux, il faut réunir la jeunesse à l'âge mûr, parce que la sagesse & l'expérience de l'un sont nécessaires pour tempérer les saillies & la vivacité pétulante de l'autre. Je me trouve si heureuse actuellement, ajoutoit-elle, qu'il n'y a que la mort qui puisse me séparer de vous. Que mon sexe prenne exemple de moi, & reçoive les leçons de constance & de fidélité que je m'engage à lui donner.

C'est ainsi qu'elle s'exprimoit : mon cœur trop flatté pour n'être pas crédule, ne lui répondoit que par des transports. Je la regardois comme le modele des femmes, comme un ange. Je crus n'avoir rien de mieux à faire que de m'occuper de tous les moyens de lui plaire ; l'amour & la reconnoissance me faisoient un devoir de ne rien négliger.

Je m'empressai de changer mes habillemens gothiques en vêtemens de meilleur goût. Les ouvriers les plus habiles, ceux qui fournissoient la garde-robe de nos jeunes seigneurs les plus élégans, furent chargés de travailler à la réforme de la mienne. Une perruque blonde couvrit mes cheveux qui commençoient à blanchir. En me regardant à mon miroir,

je me reconnoiſſois à peine. Je crus réellement que j'avois ſouſtrait vingt-cinq bonnes années au moins du cours de ma vie paſſée. Je me trouvois jeune : je me conduiſis, en effet, comme un jeune homme. On me vit dans tous les lieux de plaiſirs & de diſſipations, avec ma charmante maîtreſſe ſous le bras; je lui donnai toutes ſortes de fêtes; nous nous couchions avec le jour naiſſant, pour ne nous lever que lorſqu'il étoit fini.

» O ma Galathée! qu'il me ſoit permis de me » ſervir ici des expreſſions qu'Ovide prête à Poly- » pheme! Toi, qui es plus blanche que les feuilles de » troëne, plus fleurie que les prés, plus droite que » l'aulne, plus polie que le verre, plus tendre & plus » vive qu'un chevreau, plus agréable que le ſoleil » pendant l'hiver, que l'ombrage pendant l'été, plus » vermeille que la pomme, plus majeſtueuſe que le » platane élevé, plus fraîche que la glace, plus douce » qu'un raiſin mûr, pourquoi es-tu ſi trompeuſe? » pourquoi la nature en te donnant la forme & la lan- » gue d'un ange, t'a-t-elle donné auſſi le cœur & » la fauſſeté d'une ſyrene « ?

Pour ne pas m'arrêter trop long-tems ſur ces momens enchanteurs, dont il ne me reſte que le ſouvenir, & qui, malgré moi, me donnent les plus vifs regrets, je viendrai à la concluſion.

La goutte impitoyable, cette fille dénaturée du plaiſir, me rendit une viſite. L'accès qui fut très-violent & très-douloureux, me retint chez moi pendant pluſieurs jours. On ſent les conſeils qu'il me donnoit à chaque mouvement aigü qui m'arrachoit des cris : Sois ſage, & je ne te tourmenterai point. Il me forçoit à l'écouter; mais je n'oſois encore prendre une réſolution décidée. Je luttois contre la goutte conſeillere, & peut-être n'auroit-elle pas triomphé, ſi je n'avois reçu la lettre ſuivante de mon aimable

Galathée, qui ne m'étoit venue voir qu'une fois, & qui jugea à propos de s'en épargner déformais la peine en m'écrivant ainfi :

» Mon cher Monfieur, il faut abfolument nous » féparer : vous devez le defirer, & je vous en donne » l'exemple. Je vous quitte pour un très-aimable jeune » homme, avec qui je vais jouir en paix des pré- » fens dont votre folie bienfaifante m'a comblée, & » qui font affez confidérables pour nous mettre à no- » tre aife mon amant & moi tout le refte de notre » vie. Je vous dois un avis en reconnoiffance : l'a- » mour ne s'achete point; l'argent ne peut le faire » naître; il n'en produit que l'apparence. Croyez- » moi : une fille de mon âge peut flatter un vieillard, » mais elle ne peut jamais l'aimer. Il eft auffi diffi- » cile d'exciter une paffion mutuelle entre une jeune » perfonne & une vieille, que de réunir l'été & l'hi- » ver. C'eft le dernier & le meilleur avis que vous » ayez reçu & que vous recevrez jamais de votre » tendre & angelique *Galathée* «.

Cette lettre m'a fait prendre mon parti; la goutte me le confeilloit auffi. J'ai vifité ma caiffe : j'y ai trouvé un vuide confidérable; mais je m'en fuis con- folé. La raifon ne fauroit fe payer trop cher, & je crois avoir recouvré la mienne. Mon exemple peut être utile, & c'eft ce qui m'a fait écrire & publier mon aventure.



DE SWEDENBORG *ET* DE SES ÉCRITS.

S'il y a eu un perſonnage ſingulier dans ce ſiecle, c'eſt le fameux Swedenborg. Ce théologien, à la fois viſionnaire, enthouſiaſte & ſavant, a été un véritable phénomene. Il a prouvé à quel excès l'égarement peut porter, s'il étoit un viſionnaire, & juſqu'où peut aller l'impudence, s'il étoit un impoſteur. Sous ce point de vue il mérite notre curioſité. On peut ajouter à ce motif qu'il a vécu dans ce ſiecle; qu'il a beaucoup voyagé, qu'il étoit inſtruit, & parlà même à portée de profiter du flambeau de la philoſophie qui éclaire les nations qu'il a viſitées, & qui paroît avoir inutilement brillé pour lui.

J'entrerai ici dans quelques détails ſur la vie & les opinions de cet homme extraordinaire, difficile à caractériſer, qui s'eſt montré ſous tant de faces différentes & ſi oppoſées, qui a étonné ſa patrie, & les contrées qu'il a parcourues, par les contraſtes qu'il réuniſſoit. Tantôt c'étoit un grand génie, un philoſophe profond, un ſcrutateur de la nature, doué d'un talent rare pour les recherches, & de l'ardeur néceſſaire pour y réuſſir. Tantôt c'étoit un viſionnaire, un fanatique, capable de digérer les abſurdités les plus étranges, & dévoré de la manie de les faire digérer aux autres.

Pluſieurs perſonnes qui ne pouvoient concevoir la réunion de ces caracteres oppoſés, étoient tentées de ſoupçonner ſa bonne foi. Ce n'étoient aſſurément

pas les moins ſages, quoiqu'elles formaſſent le plus grand nombre, & cela mérite d'être remarqué. Quelques autres étourdies par certains faits dont elles atteſtent l'authenticité, & dont cependant on peut au moins douter, ſuſpendoient leur jugement, & ſe bornoient à dire qu'elles n'y concevoient rien.

Emmanuel Swedenborg, aſſeſſeur du college royal des mines de Suede, naquit à Stockholm le 9 Janvier 1688, & fut le ſecond fils du docteur Swedberg, évêque de Skara, dans la Gothie occidentale. Il reçut une éducation diſtinguée, propre non-ſeulement à lui former l'eſprit, & à développer le génie qu'il avoit reçu de la nature, mais encore à lui inſpirer toutes les vertus & une conſtance inébranlable dans leur pratique. Il ſe diſtingua tellement à tous ces égards, que le roi Charles XII, inſtruit de ſon mérite, lui conféra, ſans qu'il l'eut demandé, le droit d'être promu à une place d'aſſeſſeur ou de profeſſeur, quoiqu'il n'eut encore que vingt-huit ans. Il fut, en effet, revêtu du premier de ces emplois en 1716. Il avoit alors ſoutenu ſa theſe académique à Upſal, & il avoit montré le talent le plus décidé pour la poéſie latine. Il avoit enſuite paſſé quatre ans dans les univerſités les plus célebres d'Angleterre, de Hollande & d'Allemagne, s'appliquant à acquérir des connoiſſances ſolides en philoſophie, dans toutes les parties des mathématiques & de la phyſique, dans l'hiſtoire naturelle, la chymie & l'anatomie. Il joignit à ces études celle de la théologie; ce fut peut-être ſon malheur. Les premieres en firent un ſavant; la derniere altéra ſon jugement, & le plongea dans les viſions qui l'ont rendu ſi célebre.

Swedenborg, à ſon retour dans ſa patrie, forma d'étroites liaiſons avec l'archimede de la Suede, le conſeiller de commerce Polheim, dont le nom ne ſera jamais oublié. Il l'accompagna dans divers voya-

ges, & le ſeconda dans l'exécution de pluſieurs édifices de la conſtruction deſquels il étoit chargé. Ils dirigerent enſemble un grand nombre d'ouvrages qui ont immortaliſé leur mémoire. Swedenborg, en particulier, ſe fit beaucoup d'honneur, lorſqu'en 1718, pour faciliter le ſiege de Friderichshall, il trouva le moyen de faire tranſporter par terre, à travers des montagnes, deux galeres, cinq grandes barques, & une chaloupe ſur des rouleaux, depuis Stroemſtadt juſqu'à Ideſtol, ce qui fait un eſpace de deux milles & demi de Suede.

Swedenborg ne borna pas ſes ſuccès à la méchanique. Dès 1716, il avoit commencé à publier ſon *Dædalus hyperboreus*, dont il donna ſucceſſivement de nouvelles parties, pendant les trois ou quatre années ſuivantes. Il fit paroître auſſi une introduction à l'algebre, un eſſai ſur les monnoies & les meſures, une diſſertation ſur le mouvement de la terre & des planetes, une autre ſur l'élévation de l'eau & ſur la force qu'avoient anciennement le flux & le reflux, & divers autres écrits, qui annonçoient des connoiſſances profondes & variées, avec beaucoup d'application & d'activité.

Avant d'entrer dans les fonctions de ſa charge d'aſſeſſeur, il fit un cours de chymie dans un laboratoire, & s'inſtruiſit à fond de tout ce qui concerne le travail des mines. Pour cet effet, il fit, en 1721, un voyage en Saxe & dans les montagnes du Hartz. Le duc Louis-Rodolphe de Brunswick lui donna des marques particulieres de ſa bienveillance, & le défraya dans ſes états. Pendant le cours même de ce voyage, l'infatigable Swedenborg mit au jour ſept diſſertations ſavantes.

Après une abſence d'un an & demi, il revint dans ſa patrie, & partagea ſes travaux & ſon tems entre le college royal des Mines, l'inſpection

des lieux où elles s'exploitent, & son cabinet, où il s'occupa, jusqu'en 1733, de son ouvrage intitulé : *Opera philosophica & mineralia*, qu'il donna l'année suivante aux libraires de Dresde & de Léipsick, pendant une tournée qu'il fit dans l'empire, pour en visiter les mines, & sur-tout celles de l'Autriche.

Dès l'an 1724, il n'avoit tenu qu'à lui d'avoir la chaire de professeur de mathématiques à Upsal ; mais il remercia le sénat académique de la marque flatteuse d'estime & de confiance qu'il lui donnoit en la lui offrant. En 1729, la société royale des sciences de cette même ville le reçut au nombre de ses membres. Ses ouvrages se répandirent, & furent goûtés par-tout. L'académie impériale de Saint-Pétersbourg le nomma son correspondant en 1736. Les *Acta eruditorum* de Léipsick parlerent souvent de lui avec les plus grands éloges ; & l'académie royale des sciences de Stockholm, peu après sa fondation, ne manqua pas de se l'associer.

C'est ici que se termine la vie savante de Swedenborg. Il s'agit maintenant de le faire connoître sous son second point de vue. Le savant & le visionnaire se touchent de bien près. Cette partie de son histoire n'est pas la plus honorable, mais elle est la plus piquante par sa singularité.

Nous avons vu jusqu'ici l'illustre Suédois marcher, à grands pas, dans la carriere qui illustre les savans, & consacre leurs noms à l'immortalité. Elle ne suffit pas à son ambition ; il voulut s'en frayer une autre dans laquelle il s'attribua des succès singuliers. Après avoir étonné les savans, il voulut étonner les femmelettes & les enfans. Cette derniere entreprise étoit sans doute moins difficile. On ne sera point étonné qu'il ait réussi ; mais il sera toujours bien étrange qu'il l'ait tentée ; & on ne concevra pas aisément qu'avec ses connoissances & son honnêteté, il ait eu

aſſez de foibleſſe pour croire aux rêveries qu'une imagination déréglée lui ſuggéroit, ou aſſez de baſſeſſe & d'hypocriſie pour vouloir faire croire aux autres ce qu'il ne croyoit point. Il avoit trop de lumieres pour être un imbécille, trop de vertus pour être un fourbe ; & cependant il fut infailliblement l'un ou l'autre.

L'époque de l'égarement de l'eſprit de Swedenborg, (car, dans l'un ou l'autre cas, fourbe ou de bonne foi, ce fut un véritable égarement,) nous a été donnée par lui-même. Retiré à Londres en 1769, il écrivoit ainſi à un de ſes amis : » Tout le monde » me rappelle dans ma patrie ; l'eſtime qu'on y a » pour moi, m'y garantit des honneurs & des ri» cheſſes. Mais je ſuis content de ma fortune ; &, » à l'égard du reſte, rien ne peut être comparé au » privilege dont je jouis, depuis que Dieu lui-même » a daigné ſe manifeſter à moi perſonnellement & » dans toute ſa gloire, en 1743. Il a ouvert devant » mes yeux le monde ſpirituel, & il m'a donné le » pouvoir de m'entretenir familiérement avec les » anges & les ames «.

Ce fut, en effet, à peu près vers ce tems qu'il prétendit avoir pénétré dans le monde des eſprits, s'être procuré une communication toujours libre avec ce monde, & un commerce familier & aiſé avec ſes habitans. Il avoit chez lui des appartemens & des fieges deſtinés à recevoir les eſprits qui venoient lui rendre viſite ; il ne négligeoit rien pour qu'ils fuſſent proprement & commodément. On eut dit qu'il régaloit auſſi quelquefois ces hôtes inviſibles à tout autre qu'à lui ; car il faiſoit de tems en tems préparer leurs couverts. Comme je n'ai jamais eu l'avantage d'aſſiſter à des repas d'eſprits, & qu'il n'a laiſſé aucun détail ſur ces feſtins, j'ignore quelle eſpece de mets il pouvoit offrir à ces ſubſtances qu'on ne dé-

finit point, & qui ne ſont rien de ce que nous connoiſſons ici-bas. Mais ſi elles parloient à Swedenborg, elles pouvoient auſſi manger. On le voyoit geſticuler, prendre les attitudes d'un homme qui parle, qui écoute alternativement, & qui ſoutient des converſations fort animées. Ces ſcenes ſe répétoient journellement, & il affirme dans les écrits qu'il publia depuis, que les eſprits lui avoient enſeigné bien des vérités inconnues avant lui, qu'il n'avoit pu apprendre que d'eux, & qu'il rendoit publiques par la voie de l'impreſſion, pour l'inſtruction & l'édification des hommes.

Ces ouvrages ſont très-nombreux; j'en ai eu ſous les yeux huit volumes in-4to, & je ſuis bien loin de les connoître tous. Un théologien Allemand qui en faiſoit grand cas, & qui ſans doute étoit digne d'admirer le théologien Suédois, dont il partageoit le délire, ſans en avoir les connoiſſances, m'aſſura un jour avec le ton & l'accent du regret, qu'il n'en poſſédoit que douze, qu'il m'offrit de me communiquer. Mais ce que j'en avois parcouru me ſuffiſoit. Ils offrent pour la plupart des diſcuſſions théologico-myſtiques, où l'on apprend très-peu de choſe. On peut les juger ſainement ſur leurs titres (*). Ils n'an-

(*) Voici les titres de ceux que j'ai eus entre les mains.

1°. *De novâ Hieroſolymâ & ejus doctrinâ cœleſti; ex auditis è cœlo, quibus præmittitur aliquid de novo cœlo & novâ terrâ.* Londres, 1758.

2° *Sapientia angelica de divino amore & de divinâ ſapientiâ.* Amſterdam, 1763.

3°. *Sapientia angelica de divinâ providentiâ.* Amſterdam, 1764.

4°. *Deliciæ ſapientiæ de amore conjugali, poſt quas ſe-*

noncent qu'une imagination échauffée, dont la fermentation eſt montée au plus haut degré; & ils ne tiennent pas davantage.

On a dit ſouvent que les extraits les plus néceſſaires ſeroient ceux des ouvrages qu'on ne lit point, & qu'on ne ſe ſoucie pas de lire, mais dont il eſt quelquefois curieux d'avoir une idée. Sans prétendre faire ici celui des écrits myſtiques de Swedenborg, j'eſſayerai de donner un échantillon de quelques-uns.

Le dernier a pour objet les habitans des planetes & du firmament. Le théologien Suédois ne s'y propoſe pas moins que de faire connoître leur maniere de penſer, de parler, d'agir; leur forme de gouvernement, leur police, leurs mariages, leurs mœurs & leur domicile. Il a puiſé ces détails dans ſes converſations avec les eſprits de toutes les eſpeces, (car il y en a pluſieurs) en parcourant toutes les planetes de notre ſyſtême ſolaire, & enſuite tous les globes qui nagent dans l'eſpace. Il débite ſes rêveries avec toute la gravité d'un homme qui veille.

---

quuntur voluptates inſaniæ de amore ſcortatorio. Amſterdam 1768.

5°. *Summaria expoſitio doctrinæ novæ eccleſiæ quæ per novam Hieroſolymam in Apocalypſi intelligitur.* Amſterdam, 1769.

6° *De corporis & animæ unione, communicatione & eorum reſpectivis operationibus, theoſophica lucubratio.* Londres, 1769.

7°. *Vera chriſtiana religio, continens univerſam theologiam novæ eccleſiæ, à Domino apud Danielem, Cap. VIII. V. 23, & 24, & in Apocalypſi. Cap. XXII. V. 12, prædictæ.* Amſterdam, 1771.

8°. *De planetarum & firmamenti incolis.* Leyde, 1771.

Rien n'indique qu'il ait voulu ſimplement s'amuſer, ou amuſer ſes lecteurs. Si tel avoit été ſon but, il l'auroit bien mal rempli; car il n'y a rien de plus bizarre & de moins philoſophique que ce qu'il débite.

La ſuppoſition que tous les globes ſont habités, n'eſt ni neuve, ni ridicule; mais celle qui ne les peuple que d'individus de l'eſpece humaine, répugne néceſſairement à l'opinion que nous avons de la variété qui regne dans l'univers & dans les plans de ſon auteur. Un pareil ouvrage ne vaut pas le travail de l'analyſe. Une citation peut donner une idée des récits de Swedenborg. Je m'arrête à celle-ci, tirée de la relation de ſon voyage dans Mercure. On pardonnera les longueurs, les répétitions & la peſanteur de la traduction; ce ſont les défauts de l'original conſervés fidellement.

» J'apperçus une fois des eſprits de notre terre parmi ceux de Mercure. Les premiers demanderent aux derniers en qui ils croyoient? Ils répondirent qu'ils croyoient en Dieu. Mais quand on leur fit de nouvelles queſtions ſur ce Dieu, ils refuſerent de s'expliquer, parce que la coutume des eſprits de cette planete eſt de ne jamais répondre directement aux queſtions. Ils demanderent à leur tour aux eſprits de la terre en qui ils croyoient? Ceux-ci répondirent en Dieu le Seigneur. Mais les eſprits de Mercure qui ont le diſcernement d'une fineſſe étonnante, repliquerent qu'ils remarquoient que ceux de la terre ne croyoient en aucun Dieu, & qu'ils ſe contentoient d'en faire profeſſion de bouche. Parmi les eſprits de notre terre qui ſe trouvoient-là, il y en avoit en effet qui avoient adhéré à la profeſſion de foi de nos égliſes, mais dont la vie n'avoit pas été conforme à la croyance; & quiconque n'a point eu de foi dans cette vie, ne ſauroit en avoir dans l'autre. Auſſi quand les eſprits de

» de Mercure leur parlerent ainſi, ils demeurerent
» muets comme des coupables convaincus.

» Je témoignai, continue le voyageur, que je
» ſouhaitois de ſavoir comment les hommes de Mer-
» cure étoient faits, quelles étoient les propriétés de
» leurs corps, & s'ils reſſembloient aux hommes de
» notre terre. Auſſi-tôt il ſe préſenta devant moi une
» femme parfaitement ſemblable aux nôtres, ſi ce
» n'eſt qu'elle étoit plus petite, mais belle & bien-
» faite. Elle avoit ſur la tête un morceau de toile
» qui n'étoit pas ajuſté avec art, mais qui lui ſeyoit
» bien. Il vint enſuite un homme dont le corps étoit
» plus délié que les nôtres; il avoit un habillement
» d'un bleu foncé, appliqué juſte ſur la peau, ſans
» aucun pli ni rien de flottant. On me dit que c'é-
» toit l'uniforme des habitans de cette planete....
» J'eus enſuite l'occaſion de voir leurs bœufs & leurs
» vaches, qui ne différoient gueres de ceux de la
» terre qu'en ce qu'ils étoient plus petits, & auroient
» pu être pris, à la forme près, pour des cerfs ou
» de grands chiens... Je demandai auſſi aux Mer-
» curiens comment ils voyoient notre ſoleil? Ils me
» dirent qu'il leur paroiſſoit plus grand que d'aucune
» autre terre; mais que la température de leur pla-
» nete ne ſe reſſentoit pas de la proximité de cet aſtre,
» parce que l'extrême chaleur ne venoit pas tant du
» voiſinage du ſoleil que de la hauteur & de l'épaiſ-
» ſeur de l'athmoſphere, à travers laquelle ſes rayons
» paſſoient «.

C'eſt ainſi que Swedenborg parcourt toutes les planetes. On voit par cet échantillon que ſes obſervations ſont fort éloignées de porter ſur un fond philoſophique, propre à leur donner quelque valeur. Quand il s'enfonce de-là dans le firmament, il ne s'y égare pas moins. Les cinq terres qu'il y décrit, ont plutôt l'air de petites maiſons, que d'habitations for-

mées pour l'Être ſouverainement parfait. Ce n'étoit pas la peine de parvenir à une prérogative auſſi diſtinguée que celle de pénétrer dans le monde des eſprits, & d'y contracter les liaiſons les plus familieres, pour n'en rapporter que de pareilles niaiſeries.

Son ouvrage le plus récent après celui-ci, n'eſt pas moins extraordinaire. L'auteur y rend compte de la religion du monde des eſprits, c'eſt-à-dire, de celui qui eſt deſtiné à ſervir de demeure aux ames des habitans de toutes les planetes, auſſi-tôt qu'elles ont quitté leurs corps. Il prétend qu'il y arriva, en 1757, une grande révolution. Cette année fut pour ce monde l'année du grand jugement, & celle de l'établiſſement d'une nouvelle égliſe. Il y tranſporte le ſyſtême des Millénaires. C'eſt-là qu'il faut chercher le nouveau ciel, la nouvelle terre & la ſeconde venue de J. C. dont il eſt queſtion dans l'Ecriture.

Le baron de Swedenborg ſe donne la peine d'expoſer la doctrine de cette nouvelle égliſe. Celle de Suede ne l'a pas trouvée, ſans doute, très-orthodoxe. Il ſuffit d'obſerver ici qu'il ſoutient vivement l'unité de Dieu; & quoiqu'il reconnoiſſe la Trinité, il prétend qu'elle n'exiſtoit point avant la venue du Chriſt, & que ce fut à cette époque que l'Etre-ſuprême s'unit lui-même à l'homme.

Selon lui, la Trinité des perſonnes n'étoit pas la croyance de l'égliſe primitive; elle n'eſt venue que long-tems après pour défigurer l'égliſe chrétienne. Il recommande la charité & les bonnes œuvres, & s'éleve contre ceux qui décident que la foi ſeule ſuffit pour être ſauvé. Ces opinions ſont celles que Swedenborg attribue au monde ſpirituel. Le décalogue qu'on y ſuit eſt le même que le nôtre, à l'exception du ſecond commandement, qui eſt omis; le dernier eſt partagé en deux pour y ſuppléer, & remplir le nombre de dix.

Il faut l'avouer : on trouve cependant dans cet ouvrage des marques de bons ſens, d'application & de connoiſſances. Mais les détails étonnans qui les accompagnent, les converſations de l'auteur avec les anges & les eſprits, tout ce qu'il voit dans le monde inviſible, ne peuvent être l'ouvrage d'une tête bien ſaine. On diroit que ce livre a d'abord été écrit par un homme inſtruit, & qu'un fol eſt venu enſuite y coudre ſes rêveries. Il y a peu de pages qui ne contiennent de ces traits qu'il appelle *memorabilia.*

Il donne une deſcription détaillée de ce monde inviſible qu'il a ſouvent parcouru. C'eſt, comme je l'ai dit, le lieu deſtiné aux eſprits de tous les globes habités : c'eſt l'autre vie, le monde à venir. Il nous dit qu'il y a des plaines, des montagnes, ainſi que dans le nôtre ; qu'on y trouve des fontaines, des rivieres, des forêts, des jardins, des maiſons, des palais, des villes, des livres, des emplois, de l'or, de l'argent, des pierres précieuſes, &c. Mais tout cela eſt produit ſans efforts, & créé dans le moment, ſelon les deſirs des anges & des eſprits qui y font leur ſéjour.

Il étoit tout ſimple que dans cette deſcription, l'auteur crayonnât le tableau des lieux divers où ſont admis, après leur mort, les hommes des différentes parties de notre terre. Il n'y a pas manqué. Chacun peut examiner d'avance quel ſera ſon ſéjour à venir. C'eſt un ſervice qu'il a cru nous rendre ; en effet, lorſque l'on part pour un voyage, il eſt aſſez agréable de connoître la carte du lieu où l'on va, & de pouvoir calculer en même tems les commodités & les avantages qu'on trouvera dans ſon logement en arrivant. Ces logemens ne ſont pas égaux ; & cela eſt naturel. Toutes les maiſons & tous les quartiers d'une ville, puiſqu'il y en a dans cette terre ſpiri-

tuelle, ne ſont pas auſſi beaux les uns que les autres. On a dû être un peu ſcandaliſé dans les pays proteſtans de celui que Swedenborg aſſigne aux premiers réformateurs. L'état du pauvre Calvin en particulier paroîtra fort triſte. Il eſt confiné dans une cave profonde, deſtinée aux prédeſtinaires. Ils y ſont occupés jour & nuit de travaux très-pénibles, & leur unique plaiſir eſt de ſe faire autant de mal qu'ils peuvent les uns aux autres.

Son ouvrage ſur les délices de la ſageſſe & de l'amour conjugal traite de matieres très-délicates. Le théologien qui, pendant ſa vie, fut vertueux juſqu'à l'auſtérité, y parle avec une liberté qui tient de la licence. Les bienſéances n'y ſont point ménagées. Dans les préliminaires, il eſt queſtion des joies du ciel, & des mariages des eſprits. C'eſt à peu de choſes près le paradis des muſulmans, avec cette différence que les croyans reprendront leurs corps pour jouir, & qu'ici les eſprits jouiſſent ſans corps, & ne ſont pas heureux par les mêmes ſens : ils peuvent avoir pluſieurs femmes.

L'auteur part delà pour juſtifier la polygamie dans un grand nombre de cas. Il faut toujours ſe reſſouvenir qu'il ne dit rien qu'il n'ait appris des anges, au milieu deſquels il ſe trouve ſans ceſſe tranſporté; il a ſoin de le rappeller ſouvent à ſes lecteurs qui pourroient l'oublier, parce qu'ils trouvent les converſations des anges bien communes, bien ridicules, lorſqu'elles ne ſont pas d'une ſingularité qui les rend piquantes. Il faut convenir auſſi que la maniere dont on s'exprime dans le ciel, eſt bien ſemblable à celle dont on parle ſur la terre. Les eſprits & les anges ont les mêmes préjugés, & les mêmes ſottiſes que les humains. Ils ſont ſouvent auſſi plats, auſſi bavards, auſſi diffus que la plupart d'entre ces derniers; ils ſont même controverſiſtes.

Ces productions ſont celles du délire. On y remarque bien quelquefois des vues, une ſorte de profondeur, un ſyſtême qu'on cherche à étayer en le liant avec les doctrines humaines; mais il eſt douteux qu'il faſſe des proſélytes, & qu'il ſe forme jamais une ſecte de Swedenborgiens : le tems en eſt paſſé.

Quelque extravagans que ſoient ces écrits, ils ne laiſſent pas d'être curieux ; il font voir du moins juſqu'où peut aller l'enthouſiaſme religieux. C'eſt une folie d'un genre particulier, dont on a vu autrefois bien des exemples, & dont il eût été poſſible d'examiner mieux la nature & les effets pendant que le rêveur exiſtoit. Il eſt facheux que quelque philoſophe n'ait pas été tenté d'étudier cette inconcevable maladie de l'eſprit humain, & n'ait pas eu la curioſité de voir le rêveur, de le ſuivre, de l'entendre & de l'obſerver : on l'auroit pénétré peut-être.

Ce fut pendant les vingt ſept dernieres années de ſa vie que cette étrange folie ſe manifeſta. Juſqu'alors on ne l'avoit vu que ſavant & ſenſé. Un travail habituel, commencé de bonne heure, avoit ſans doute uſé les reſſorts de ſon eſprit. Il en ſentit les effets avec l'âge, & l'affoibliſſement de ſes organes intellectuels amena l'époque où il fut admis à voir ce monde inviſible dont il a parlé avec beaucoup de confiance, cherchant à l'inſpirer à ſes lecteurs, doutant vraiſemblablement d'y réuſſir, puiſqu'il prend ſi fréquemment le ſoin de les avertir que ce ne ſont ni des rêves, ni des viſions qu'il leur préſente, & qu'il étoit toujours bien éveillé lorſqu'il a vu & entendu ce qu'il raconte.

Les voyages fréquens que fit Swedenborg pour procurer l'impreſſion de ſes derniers ouvrages, ne lui permettant pas de vaquer aſſiduement aux fonctions de ſa charge d'aſſeſſeur au college royal des Mines, il s'en démit en 1747, quatre ans après s'être livré

aux viſions dont il s'occupoit. Il dit qu'il la quitta, parce que le Seigneur l'avoit appellé. On lui offrit alors d'autres emplois plus élevés, qu'il refuſa. Il rejetta également l'aſſociation que lui offrit l'académie impériale de S. Péterſbourg, dont il étoit deja le correſpondant, en diſant pour ſe juſtifier, qu'il ne vouloit plus appartenir à aucune, parce que toutes ces ſociétés ne s'occupoient que de choſes terreſtres, & qu'il n'aimoit que la converſation des anges & des eſprits.

Il fut pendant le reſte de ſa vie, un modele de vertu & de modération; il la paſſa dans le célibat, jouiſſant de la ſanté la plus vigoureuſe. Il paya le tribut à Londres, le 24 Décembre 1771, dans la quatre-vingt-cinquieme année de ſon âge.

Il paroît ſuffiſamment décidé par ce que l'on vient d'expoſer, que le baron de Swedenborg a été pendant la moitié de ſa vie, un ſavant laborieux, & durant l'autre, un pieux viſionnaire, à peu près, ſi l'on veut, dans le cas de Newton, qui finit par commenter l'apocalypſe.

Quelques perſonnes cependant ont eu la foibleſſe de ſuſpendre leur jugement. Elles penchent à croire que Swedenborg avoit réellement quelque commerce avec les eſprits. Elles racontent, à cette occaſion, deux faits que l'on n'a pas manqué de répéter, & qui prouvent trop bien leur crédulité pour ne pas diſpenſer de leur répondre. Les lecteurs en jugeront. Ils leur fourniront, en paſſant, l'occaſion de remarquer combien le merveilleux & l'autorité qui l'appuie, ont d'empire ſur les hommes, ſur ceux même qui ſont cenſés avoir des lumieres, & en faire uſage; avec quelle complaiſance ils cedent à des témoignages illuſtres, qui, pour cela, n'en devroient pas avoir plus de poids. On diroit qu'ils regardent l'incrédulité, comme un défaut de reſpect, de bienſéances & d'égards, quoi-

qu'elle ſoit fondée ſur l'impoſſibilité des faits. Ils n'oſent pas raiſonner ſur cette impoſſibilité. On en voit beaucoup préférer de croire ces mêmes faits ſans les concevoir, & ne donner d'autre motif de leur croyance, que les garans auguſtes qu'ils citent, & qui ne ſont aſſurément pas infaillibles.

Le premier de ces faits a un éclat particulier par le rang éminent des perſonnes qui y ſont intéreſſées; il a eu d'illuſtres témoins dont le nom peut en impoſer. On prétend que pluſieurs perſonnes l'entendirent raconter à la reine douairiere de Suede, pendant le voyage & le ſéjour qu'elle fit à la cour de Berlin en 1772. Tout cela eſt fort reſpectable ſans doute, ſi elle a réellement parlé; mais dans ce cas même, on peut, ſans manquer de reſpect, douter encore que le ſavant Suédois fut auſſi familier qu'il le prétendoit avec les eſprits. C'eſt ainſi qu'on raconte l'hiſtoire ou plutôt la mille & unieme rêverie.

Lorſque Swedenborg paroiſſoit à la cour, la reine, à préſent la reine douairiere, le plaiſantoit ſouvent ſur ſes révélations. Un jour elle lui dit que s'il vouloit qu'elle ajoutât foi à ſon commerce avec le monde inviſible, il falloit qu'il lui rapportât quelque anecdote bien ſecrete de ſes liaiſons avec le feu prince de Pruſſe ſon frere. Cette converſation finie, la reine n'y penſa plus. Mais quelques jours après, Swedenborg ſe préſenta chez elle, demanda à lui parler, & lui dit quelques mots à l'oreille, qui, ajoute le conteur, lui firent éprouver un ſaiſiſſement dont tous les aſſiſtans s'apperçurent, & qui fut long-tems à ſe diſſiper. On aſſure qu'il venoit en effet de lui dire une choſe tout-à-fait particuliere, & dont il ſembloit que la reine & le prince défunt pouvoient ſeuls avoir eu connoiſſance.

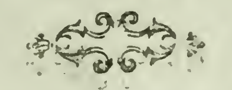
On ne ſait point ce que Swedenborg dit à la reine; & ce récit, quoique circonſtancié, eſt un peu

vague. Je le répete ; je ſuis pénétré du plus profond reſpect pour ſa majeſté ; mais elle me feroit l'honneur de m'aſſurer cette hiſtoire elle-même, que j'oſerois lui demander humblement ſi elle étoit bien éveillée dans ce moment ? ou ſi le prince de Pruſſe & elle-même n'avoient point eu de confidens.

La perſonne que l'on cite, comme objet & garante de l'autre fait, eſt ſans doute fort reſpectable, quoique d'un rang moins élevé. J'obſerverai ſeulement en paſſant, que c'eſt encore une dame.

Madame de Marteville, née d'Ammon, dont l'époux, Envoyé des états-généraux des provinces unies à Stockholm, venoit de mourir, ſe vit demander le payement d'une dette qu'elle ſe ſouvenoit confuſément que ſon mari avoit déjà acquittée. Il étoit difficile d'en trouver la quittance confondue dans un tas de papiers, qu'on n'avoit ni le tems, ni le courage de fouiller, & dans lequel elle étoit, pour ainſi dire, perdue. Madame de Marteville avoit entendu parler de Swedenborg ; elle imagina qu'il pourroit la tirer d'embarras. Le ſavant Suédois conſulté, fit uſage de ſon privilege, & eut une petite conférence avec l'ame de ſon excellence, qui déclara que la dette étoit payée, & qu'elle en avoit mis la quittance dans tel volume de ſa bibliotheque, où on la trouva effectivement.

C'eſt pourtant dans ce ſiecle qu'on répete ces contes !... Mais c'eſt auſſi dans ce ſiecle qu'a vécu le rare Swedenborg.



NE NOUS VANTONS PAS TROP.

Le dix-huitieme ſiecle eſt appellé, par excellence, le ſiecle de la philoſophie & des lumieres. En effet, dans aucun elles n'ont fait autant de progrès; jamais elles n'ont été plus répandues. Mais quoiqu'elles ſoient devenues ſi générales, leur influence n'a pu cependant parvenir à bannir tout-à-fait le délire & la crédulité que nous reprochons trop amérement & trop ſouvent à nos bons aïeux; & ce ſiecle ſi brillant & ſi vanté n'a pas laiſſé de nous fournir beaucoup de ces ſpectacles étranges & diſparates, qui font tantôt la gloire, tantôt la honte de l'eſprit humain. Ce n'eſt pas dans les extrêmités les plus reculées du nord, ni dans les plus méridionales de l'Europe qu'il faut les chercher. Ils n'étonneroient point dans ces contrées pour leſquelles les années s'écoulent inutilement, & qui reſtent toujours dans l'enfance, ſans arriver à l'âge mûr. On ſait que le dix-huitieme ſiecle n'a pas encore commencé pour elles. Celles que ce ſiecle a le plus illuſtrées, & qui ſont ſi vaines de leur avancement, en offrent auſſi des exemples.

On diroit que la crédulité eſt attachée à l'eſpece humaine; elle s'exerce principalement ſur ce qui eſt merveilleux; on peut tenter par-tout, avec ſuccès, la plaiſanterie imaginée à Londres par de jeunes lords. Ils avoient parié qu'ils trouveroient, parmi les habitans riches de cette grande ville, aſſez d'imbécilles pour remplir une des plus vaſtes ſalles de ſpectacles. Ils firent annoncer en conſéquence dans les papiers publics, qu'un homme extraordinaire qui venoit d'arriver, donneroit tel jour, à tel théatre, un

ſpectacle unique. Il devoit imiter ſur ſa canne tous les inſtrumens poſſibles, avec tant de vérité qu'on croiroit les entendre. Il devoit finir par entrer dans une bouteille de quart de pinte, y chanter une petite chanſon, & laiſſer toucher & prendre la bouteille à tous ceux qui le deſireroient. Comme ce ſpectacle étoit rare, & ne devoit être donné qu'une fois, on quintuploit le prix des places. Au jour marqué, la ſalle fut pleine quatre heures avant celle fixée pour l'opération de ces prodiges. Elle arriva, & l'homme merveilleux ne parut point. On attendit encore pendant deux heures. Enfin, le public cria qu'il ſe montrât un inſtant, & qu'il ſe contentât d'entrer dans la bouteille. Le maître du théatre, qui étoit dans le ſecret, avoit eu ſoin de déménager ſes décorations & tout ce qui pouvoit s'emporter. Il n'avoit pas négligé de mettre auſſi en ſûreté la recette du jour, qui le dédommagea de la fureur des ſpectateurs qui briſerent ſon théatre. Dans le tumulte, il y eut beaucoup de montres, de boëtes d'or & d'autres bijoux perdus. Pendant un mois les papiers publics furent remplis d'avis des ducs..., lords...., &c. qui réclamoient des effets précieux : ce qui ne fournit pas peu à rire aux auteurs de la plaiſanterie.

Il y a peu de villes, ſans excepter Paris, où le même eſſai n'eut le même ſuccès ; je ſerois de moitié dans le pari, s'il étoit honnête de parier à coup ſûr. Le goût du merveilleux ſemble être né avec le monde, & ne finira vraiſemblablement qu'avec lui. Les lumieres de la philoſophie peuvent l'affoiblir, mais non le faire diſparoître.

On croyoit autrefois que les aſtres avoient une influence marquée ſur les actions & les deſtins des hommes. La bonne Marguérite de Valois ne douta pas que la comete, qui parût quelques jours avant ſa mort, ne ſe fût montrée exprès pour annoncer

celle de Paul III, ou la ſienne. L'apparition d'une comete, diſoit-elle, marque toujours la diſparition prochaine de quelques grands de la terre; & je ſens bien que celle-ci n'eſt venue dans le ciel que pour moi.

Nous rions de cette terreur ſuperſtitieuſe; cependant nous ne ſommes guere plus ſages. A ces craintes ſur les cometes, n'en a-t-il pas ſuccédé d'autres? & ont elles fait moins de peur dans ce ſiecle à Paris, qu'à la reine de Navarre, & à tous ces pauvres princes qui, parce qu'ils étoient élevés au-deſſus des autres hommes, oubliant qu'ils avoient penſé peut-être moins qu'eux, qu'ils étoient nés, qu'ils avoient veillé, dormi, mangé, digéré & ſouffert comme eux, ne jugeoient pas qu'ils puſſent mourir de même.

On n'oubliera pas la ſenſation que fit, en 1773, le mémoire de M. de Lalande ſur les cometes. Cet ouvrage, ou du moins le bruit qu'il produiſit, peut faire époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, au de-là du milieu du dix-huitieme ſiecle, de ce ſiecle par excellence.

Depuis que les inſtrumens ſucceſſivement inventés & multipliés, nous avoient aidés à perfectionner l'aſtronomie; que cette ſcience mieux connue avoit fait tomber l'aſtrologie judiciaire; que nous nous jugions enfin plus éclairés que nos aïeux, on étoit revenu de toutes leurs idées ſur l'influence des aſtres; on l'étoit ſur-tout des terreurs que les cometes étoient en poſſeſſion d'inſpirer à l'antiquité. On ſe moquoit des pronoſtics ridicules qu'elle tiroit de l'apparition de ces corps. On avoit calculé leurs révolutions qui avoient été trouvées périodiques & régulieres; on avoit en conſéquence appris à prédire leur retour; & on ne croyoit plus qu'elles paruſſent dans le ciel pour annoncer des malheurs à la terre, des guerres, des peſtes, ou la mort de quelques perſonnages

puiſſans ſur ce petit amas de boue qui n'eſt qu'un point dans l'univers. Un mémoire qui n'étoit point encore publié, & que perſonne n'avoit lu, donna une autre impulſion aux eſprits timides; & la crainte des cometes s'établit ſur un nouveau fondement.

Un académicien, un aſtronome diſtingué, après avoir ſuivi les obſervations des ſavans qui l'ont précédé, leurs hypotheſes ſur la poſſibilité des révolutions que les cometes, en ſuivant certaines routes ou en faiſant certains mouvemens, pourroient occaſionner dans notre ſyſtême planétaire, avoit fait un mémoire détaillé ſur ces corps. Il devoit le lire dans l'aſſemblée publique de l'académie royale des ſciences du 21 Avril 1773. Le défaut de tems fit ſupprimer cette lecture. M. de Lalande fit part à ſes amis de quelques-unes de ſes recherches, que ceux-ci répéterent & commenterent à leur façon.

La théorie complette des cometes par l'académicien, le calcul de leurs révolutions, celui de la contingence ou de la poſſibilite de celles qu'elles pouvoient cauſer dans d'autres globes, ou ſubir elles-mêmes, en paſſant de bouche en bouche, & en s'éloignant de leur ſource, renouvellerent les anciennes alarmes, & les porterent plus loin.

Il ne s'agiſſoit plus de craindre des déſaſtres particuliers à quelques hommes, à quelques nations, à quelque partie du monde; mais la deſtruction totale de ce monde.

Ceux qui rougiſſoient de leur peur, au lieu de chercher à la vaincre, s'occupoient en ſecret de recherches propres à l'augmenter. Ils ſe rappelloient l'hypotheſe de Whiſton, ſur la comete de 1680, qu'il prétendoit avoir cauſé le déluge 2926 ans avant l'ere chrétienne, & être la même qui parut du tems de Typhon, & dont Pline fait mention. Perſuadés que l'effroi long-tems général, produit par

l'apparition de ces aſtres ou de ces corps, devoit avoir une cauſe, ils ne manquoient pas de la chercher dans quelque grande révolution qu'ils avoient opérée. Ils en concluoient qu'il étoit tout ſimple que la terreur ſe renouvellât à leur retour, quoiqu'on ne ſût plus quelle étoit l'eſpece de mal qui en avoit été la ſuite.

Ces poltrons prétendant à la ſcience, & devenus plus poltrons par leurs demi-connoiſſances, reliſoient ce qu'a dit M. de Buffon dans ſa *Théorie de la Terre*, qui ſert d'introduction à ſon *Hiſtoire naturelle*, que l'état actuel de notre ſyſtême ſolaire peut être l'effet du mouvement de quelques cometes. Ils revenoient à celle de 1680, qui, ſelon le calcul de Newton, s'approcha aſſez près du ſoleil, pour éprouver une chaleur deux mille fois plus grande que celle d'un fer rouge; & ils ſe rappelloient enſuite l'obſervation de M. de Maupertuis, qui parlant du calcul du géometre Anglois, diſoit que ſi cette comete, à ſon retour, approchoit de la terre, elle la réduiroit en cendres, ou la vitrifieroit.

On ne ſongeoit pas que ces hypotheſes s'accordent toujours difficilement avec les idées reçues. Si les cometes ſont des planetes comme notre terre, comment celle de 1680 réſiſta-t-elle à tant de chaleur? Comment ne fût-elle pas réduite en cendres ou vitrifiée elle-même? La peur, comme l'on voit, ne raiſonne, ni ne réfléchit. Une expérience longue & ſouvent renouvellée confirme cette vérité; & on eſt tenté de croire, qu'à bien des égards, il en eſt de ce ſiecle comme de ceux qui l'ont précédé.

M. de Lalande fut fort étonné de l'effet d'un mémoire qui étoit encore dans ſon porte-feuille, & de toutes les prédictions qu'on lui prêtoit. Pour détromper le public, il ſe crut obligé de publier des *Réflexions ſur les cometes qui peuvent approcher*

de la terre, où il donna une idée nette de la théorie des cometes.

Celles que l'on a obſervées, & dont on a calculé les révolutions, ſont au nombre de ſoixante, parmi leſquelles M. de Lalande en trouve huit dont les nœuds tombent à peu près ſur la circonférence de l'orbite terreſtre. Celles de 1763 & de 1764, n'étoient guere qu'à un degré de leur interſection avec cette orbite.

L'académicien a peut-être eu raiſon de demander à quoi il tenoit qu'une des deux ne paſsât cette orbite ? & on en a eu ſans doute moins de lui répondre par le paſſage de Job, où il eſt dit, en parlant des flots de la mer : *Uſque huc venies, & non procedes ampliùs.*

Des difficultés aſtronomiques ne trouvent pas leurs ſolutions dans les livres ſaints. Il vaut mieux s'arrêter aux réponſes que fait lui-même l'académicien.

Il faut tant de circonſtances concourantes & réunies enſemble, pour qu'une comete ſoit à portée d'opérer tout le mal qui peut réſulter de ſes approches, que c'eſt une contingence fort éloignée & purement hypothétique, qui ne peut entrer dans l'ordre moral des eſpérances & des craintes. La terre, en effet, qui parcourt ſix cent mille lieues par jour, dans ſon orbite, ne peut être au de-là d'une heure, à la diſtance où la comete pourroit être dangereuſe. Le péril ſeroit donc de courte durée, & dès-là diminue beaucoup. Les circonſtances néceſſaires qui peuvent concourir à ces événemens, ſont d'ailleurs ſi difficiles à ſe combiner & à ſe réunir, qu'il faut les reléguer dans la claſſe la plus éloignée des poſſibilités, dans celle où elles ſe trouvent nulles.

Les réflexions ſavantes de M. de Lalande ſont ſans doute très-intéreſſantes ; on les lira long-tems & avec fruit ; mais en même tems elles rappelle-

font pourquoi il les a publiées ; & cette anecdote tiendra un jour ſa place dans l'hiſtoire de l'aſtronomie au dix-huitieme ſiecle.

La poſtérité aura de la peine à concilier les diſparates qu'offre ce même ſiecle. En admirant les excellens écrits qu'il a produits, elle ſera étonnée de ces ſortes de terreurs. Elle ſaura que, dans ce ſiecle éclairé, des hommes d'eſprit ont été la dupe d'un enfant à qui le peuple imbécile attribuoit la faculté de porter une vue hardie & perçante dans les entrailles de la terre (1) ; & que des phyſiciens ont cherché à expliquer ce phénomene.

Elle ſaura qu'il y a eu un payſan Lorrain guériſſant toutes ſortes de maux par ſon ſeul attouchement, & trouvant des perſonnes qui ſe faiſoient toucher (2).

Elle ſaura qu'on a vu auſſi un chanoine fabriquant un char volant, & cherchant des marchands de ſa machine curieuſe à cent mille francs piece (3).

Elle penſera que l'eſprit foible & la robuſte foi

(1) Le petit Paranges, dont la Gazette de France s'empreſſa d'annoncer les merveilles, & qui trouva des dupes parmi les académiciens.

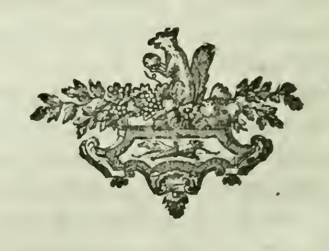
(2) Ce n'eſt point en Lorraine, c'eſt à Paris, en 1772, que le payſan opéroit ſes prodiges, & qu'il fut recherché par des malades du plus haut rang, juſqu'à ce que la police lui défendit de les continuer. Elle connoiſſoit le peuple, qui, ſelon les circonſtances & les tems, ne manque jamais de faire un ſaint ou un ſorcier de tout homme aſſez adroit pour lui en impoſer.

(3) La voiture de M. D... chanoine à Etampes, devoit faire trente lieues par heure avec un bon vent, vingt-quatre par un tems calme, & dix par un vent contraire. Il avoit propoſé d'en faire une pour 100,000 francs. Il

ſont de tous les ſiecles ; elle en trouvera peut-être de nouvelles preuves dans le ſien ; & cela ne l'empêchera pas de ſe moquer de nous, ſes pauvres ancêtres, comme nous nous moquons des nôtres. Ses deſcendans le lui rendront ſans doute ; &, juſqu'à la révolution éloignée ou prochaine qui détruira ce globe, ou qui établira le commencement d'un nouvel ordre de choſes, le ſiecle qui ſuivra s'égayera aux dépens de celui qui l'aura précédé. C'eſt une conſolation que je m'empreſſe de préſenter au mien, & dont il peut profiter.

---

ne ſe préſenta point de curieux ; il offrit d'en faire trente pour 100, 000 écus ; il ne lui falloit que trente ſouſcripteurs, c'eſt-à-dire, trente dupes. Ce nombre n'étoit pas exhorbitant, & ſûrement il étoit aiſé d'en trouver davantage ; mais il falloit que chacune eut 10,000 liv. à ſacrifier ; & cette condition étoit une véritable difficulté. Le chanoine ne trouvant point d'acquéreurs, finit par faire une ſeule voiture pour lui ; il en fit l'eſſai, & ſe caſſa la jambe.



DE

DE LA PEUR PANIQUE.

Les terreurs paniques sont ces frayeurs qui n'ont aucun autre fondement que la foiblesse ou le délire des personnes qui les éprouvent. Elles ont été connues de tout tems. Les anciens croyoient que c'étoit le dieu Pan qui les inspiroit. Aujourd'hui que nous sommes plus éclairés, nous n'en allons pas chercher la cause dans un agent inconnu. Nous ne la trouvons que dans la premiere éducation que l'on donne aux enfans. Les bonnes, pour se débarrasser de leurs cris qui les étourdissent, ne manquent pas de leur faire peur du loup ou de quelque autre bête féroce, qu'on ne voit jamais dans les villes. Quelquefois pour les occuper, elles se plaisent à leur faire des contes bien absurdes, bien merveilleux, bien effrayans; elles les voient avec plaisir manifester leur terreur, en se serrant contre la conteuse, & l'écouter avec une curiosité supérieure encore à leur effroi.

Pour les empêcher de se livrer à leurs jeux bruyans, on s'empresse de leur donner une maladie d'autant plus dangereuse, que l'ébranlement qu'on a causé à leurs organes tendres & delicats, doit se prolonger souvent pendant toute leur vie. Combien d'hommes faits sont encore de grands enfans que les esprits & les sorciers font trembler, & qui ont quelquefois le secret rare & merveilleux de voir les premiers; car ils se montrent de préférence à ceux qui les craignent; ils se gardent bien de se faire voir à celui qui ne les redoute pas.

Ces sortes de terreurs ont souvent d'autres sources aussi chimériques, & d'une absurdité peut-être plus singuliere. Combien de personnes ne voit-on pas palir

& se trouver mal à la vue d'une saliere renversée. J'ai vu un officier général qui avoit servi avec distinction, & qui s'étoit élevé par son mérite, refuser de se mettre à table dans une maison où il étoit le dernier à prendre place, parce qu'il voyoit déjà douze convives. Il savoit que le treizieme devoit indubitablement mourir dans l'année, & il n'étoit pas pressé d'être ce treizieme.

Un poëte tragique de ma connoissance, enthousiaste de Crébillon, qu'il a pris pour modele, & sur lequel il a prétendu renchérir encore, en promenant Melpomene au milieu des tombeaux, en trempant ses mains dans le sang, & dont les ouvrages semblent annoncer une ame forte; passa la nuit qui précéda le jour de la représentation d'une de ses pieces, dans un état de douleur & d'effroi difficile à exprimer. Et quelle en étoit la cause? En se couchant, il avoit apperçu une araignée à côté de son lit. La vue de cet insecte hideux lui fit d'abord un plaisir sensible, parce qu'il étoit persuadé qu'elle lui annonçoit un événement heureux, & il n'en connoissoit point qui le fut davantage que le succès de sa tragédie. Pour se l'assurer, il falloit écraser l'insecte. Il se hâta de tirer sa pantoufle; mais quelque rapide que fut son mouvement, quelque attention qu'il apportât à regarder l'araignée, il la perdit un moment de vue; & elle disparut, effrayée sans doute par celui qui la poursuivoit. Il passa deux heures entieres à la chercher, dans un trouble & dans une consternation qui l'empêcherent de la retrouver. Las de ses recherches, fatigué même, il se jetta sur son lit, en s'écriant avec l'accent du désespoir: Le bonheur étoit là... si près de moi!.... & je l'ai perdu. Son agitation dura toute la nuit; le lendemain il fut tenté de retirer sa piece. Un ami qu'il consulta, se moqua de lui, & l'en empêcha. La tragédie fut jouée & réussit.

Cet événement ne le guérit pas ; & il est toujours convaincu qu'une araignée porte bonheur, lorsqu'on réussit à la tuer après l'avoir vue.

Cette malheureuse disposition de l'âme fait le tourment de la vie des infortunés qui l'éprouvent. Sans cesse elle les occupe de précautions superflues, qui cependant ne la dissipent pas ; & si quelquefois ils parviennent à se débarrasser d'une terreur, elle est bientôt remplacée par une autre. La crainte semble être l'essence & l'aliment de ces esprits timides. J'ai un ami qui en est la triste victime. Quoique sa fortune soit très-médiocre, & par-là propre à le rassurer, les voleurs ont été d'abord l'objet de ses alarmes. Pendant dix ans, il a dirigé toutes les ressources de son imagination à découvrir & à perfectionner la meilleure maniere de fermer une porte, & de barrer une croisée. On l'a vu passer des mois entiers a essayer trois serrures & trois verrouils de nouvelle invention, sans pouvoir se décider à donner la préférence à un seul, & finir par les employer tous. Il étoit enfin parvenu, après des essais répétés, & par des moyens multipliés, ajoutés l'un à l'autre, à fermer sa porte de maniere qu'elle ne pouvoit être forcée. Les différentes pieces qu'il employoit, étoient si nombreuses & si bien entremêlées, qu'il ne parvenoit pas sans peine à les déranger, lui qui savoit le secret. Il étoit heureux & content de sa fortification, lorsque quelqu'un à qui il la montroit & en détailloit les avantages, voyant le tems qu'il lui falloit pour ouvrir sa porte, s'avisa de lui demander comment il se sauveroit si le feu prenoit à son appartement ? Cette idée le fit frémir ; il craignit que le tems qu'il avoit passé à se mettre en sûreté contre les voleurs, n'eut été employé qu'à le faire périr immanquablement dans un incendie. Cette derniere terreur fit évanouir la premiere ; & maintenant pour pouvoir

échapper plus facilement aux flammes, il laiſſe ouverte cette même porte qu'il croyoit ne pouvoir fermer avec trop de ſoin pour ſe garantir des entrepriſes des brigands.

On diroit que la peur eſt le principal ingrédient dont la nature s'eſt ſervie pour former certaines ames; mais ce ſeroit la calomnier. Elle a fait l'homme ſuſceptible de paſſions; c'eſt à lui de les tourner à ſon avantage. Il doit être ferme, & nous le rendons timide. L'enfance eſt le tems le plus précieux de notre exiſtence; car c'eſt l'emploi qu'on en fait qui décide ce que nous ſerons un jour. Nous le perdons ordinairement; & trop ſouvent nous en faiſons un mauvais uſage. Les peres devroient être très-ſéveres ſur le choix des perſonnes auxquelles ils confient le ſoin de leurs enfans; il faudroit chaſſer d'auprès d'eux toutes celles qui peuvent porter ces funeſtes impreſſions dans leurs ames. Ils devroient interdire tous les contes de revenans, d'eſprits follets, de ſorciers, &c, & veiller à ce que cette défenſe fut invariablement obſervée.

L'enfant, au ſortir des mains des femmes pour paſſer dans celles des inſtituteurs, ne gagne ſouvent rien au change. Le choix même des réguliers pour l'inſtruire n'eſt pas ſans inconvénient: on en peut juger par le fait ſuivant. C'eſt un trait bien ſingulier d'ignorance & de bétiſe. Je laiſſerai parler l'écrivain Italien qui me le fournit (1). Je ne fais que le traduire exactement, ſans y rien ajouter, ni retrancher.

» Si à peine ſortis du ſein de nos meres, nous
» ſuçons la corruption avec le lait; ſi, trompées
» par l'ignorance, fille de la ſuperſtition, les per-

(1) *Saggio Sulla publica educazione*, 2 vol. in-8. Londres, 1773.

» sonnes chargées du soin de notre premiere en-
» fance, s'attachent à nous inspirer les plus misé-
» rables opinions, les réguliers qui leur succédent,
» ne tiennent pas une meilleure conduite. Ils frap-
» pent de mille idées révoltantes les organes foi-
» bles de l'intelligence. Les démons occupés sans
» cesse à nous pervertir, des fantômes horribles,
» de fausses idées de piété, sont les premiers objets
» qui, présentés par eux à l'imagination des enfans,
» heurtent avec violence les fibres délicates du cer-
» veau. Les convulsions, les tremblemens, les ter-
» reurs paniques, les larves funestes, les esprits im-
» mondes, les images les plus absurdes & les plus
» lugubres, sont les premieres instructions élémen-
» taires qu'on leur donne, & qui rendent les uns
» stupides, & les autres coupables. Triste effet du
» fanatisme! Des imbéciles ont rêvé: & leurs rêves
» ridicules, transmis à la postérité, & présentés aux
» hommes avec un appareil imposant, servent en-
» suite de fondement à l'éducation!

» Je me rappelle d'avoir souvent entendu parler
» dans mon enfance, à des prêtres que, dans les
» colleges, on nomme préfets, de contrats faits par
» les hommes avec le démon. Je me souviens qu'un
» de mes condisciples, enfant de mon âge, étoit,
» je ne sais pourquoi, fortement soupçonné d'avoir
» fait un pareil pacte. Nous couchions dans la mê-
» me chambre, nos lits étoient à côté l'un de l'au-
» tre. Il arriva qu'une nuit il se leva: j'ignore pour
» quelle raison; mais il me sembla entendre un
» bruit mystérieux. Une sueur causée par l'effroi cou-
» vrit tout mon corps; mes cheveux se dresserent
» sur ma tête. Plein des idées absurdes dont on avoit
» obsédé mon imagination, je me persuadai qu'il
» étoit en conférence avec le monstre infernal. Je

» tremblai toute la nuit, me croyant presque aux
» prises moi-même avec le diable.

» Le lendemain je racontai à quelques religieux
» ce que je croyois s'être passé pendant la nuit. Au
» lieu de se moquer de mon imbécillité & d'essayer de la guérir, on la partagea. L'enfant soupçonné coupable d'un délit aussi atroce, fut appellé
» & examiné. La crainte du châtiment, le délire
» de son imagination qui n'étoit pas moins exaltée
» que la mienne, le firent chanceler dans ses réponses. On regarda son trouble comme une preuve
» certaine de son pacte avec le diable. Il fut fouetté
» cruellement, enfermé pendant plusieurs semaines
» avec les traitemens les plus inhumains, condamné au jeûne, aux mortifications, aux exercices de
» dévotion les plus extraordinaires, prêché, fouetté,
» exorcisé tour-à-tour & tous les jours «.

Cette anecdote est assurément unique. L'auteur Italien convient de bonne foi qu'elle laissa des impressions profondes dans son esprit; qu'il les a conservées pendant son adolescence & au-delà; & qu'il n'est venu à bout de les dissiper qu'avec les plus grands efforts. Ce qui lui est arrivé a dû nécessairement arriver à tous les autres témoins de cet événement, & peut-être ne faut-il pas se flatter que tous soient parvenus à en détruire l'effet comme lui.

L'étonnement & l'effroi qu'inspirent encore à bien des gens les prétendus effets de la magie, les apparitions des esprits, les maléfices, n'ont pas une autre source. Le paysan grossier & superstitieux, & le citadin qui lui ressemble, ne rencontreront pas sans une sorte de terreur, une vieille femme, s'ils la trouvent au milieu de deux chemins qui se croisent. Qu'un berger ennuyé fixe par hasard le ciel en gardant son troupeau, ils se persuaderont qu'il est occupé à considérer les astres; & s'il arrive que ce

ſoit un jour d'été, & qu'il y ait un orage, ils ne douteront pas que ce ne ſoit le berger qui l'ait excité.

Il ſemble, dans bien des endroits, qu'au lieu de ſonger à détruire ces préjugés anciens & ridicules, on ſe plaît à les entretenir. C'eſt l'effet inévitable que produit le ſoin avec lequel les miniſtres de la religion, dans les campagnes, excommunient réguliérement tous les dimanches les ſorciers à leurs prônes. Les gens ſimples, après les avoir entendus, ſont néceſſairement diſpoſés à prêter une aveugle & entiere confiance aux contes que leur font, pendant les longues ſoirées d'hiver, de vieilles grand'meres déſœuvrées. Le plus hardi de l'auditoire, ou celui qui voudra paſſer pour tel, & qui ne ſera pas le moins crédule, renchérira ſur ces récits. Pour faire parade de ſon courage, il ne manquera pas de raconter que la nuit, en revenant des champs, où il ſera demeuré tard, il a vu l'aſſemblée du ſabbat, les orgies des ſorciers, & leurs offrandes au bouc. Tout ce qu'on appercevra enſuite d'extraordinaire, ſera regardé ſur le champ, par des hommes préoccupés, comme l'ouvrage des ſorciers.

Cette diſpoſition des eſprits, ſi générale à la campagne, parce qu'on s'occupe trop de l'y faire naître & de l'y entretenir, fit prendre bien ſinguliérement le change, il y a quelques années, ſur une petite aventure arrivée dans un couvent de religieuſes. Ce fait ſe lie naturellement à mon ſujet.

Une jeune novice, fort aimable, avoit prononcé depuis quelques jours, dans ce couvent, des vœux qui devoient l'y enchaîner pour jamais. Une famille intéreſſée à profiter du bien qui lui ſeroit revenu, ſi elle étoit reſtée dans le monde, les lui avoit arrachés. Quelque tems après, on vit un homme eſcalader un ſoir les murs du monaſtere qui ſe trouve

isolé & solitaire à un quart de lieue du village. Un paysan superstitieux, qui revenoit des champs, seul témoin de cet événement, & ne concevant pas qu'un profane pût entreprendre de violer cet asyle sacré, ne vit dans cet homme qu'un fantôme blanc; & il crut qu'il avoit disparu en s'enfonçant dans le mur, lorsqu'il eut sauté dans le jardin. Il ne manqua pas de raconter chez lui avec un effroi dont il n'étoit pas encore remis, le spectacle qui venoit de le frapper. Le lendemain, tout le village crût fermement que le diable ou du moins un revenant s'étoit emparé du jardin des religieuses. Les bonnes filles en furent bientôt persuadées elles-mêmes; & aucune, depuis ce moment, n'osa s'y montrer aux approches de la nuit.

Le prétendu revenant, instruit de l'opinion des villageois, eut soin de la fortifier par un appareil qui pût en imposer. Les plus courageux qui se hasarderent à passer à la vûe de l'enclos pendant la nuit, apperçûrent des choses extraordinaires; & bientôt personne n'osa plus en approcher. Les religieuses de leur côté commencerent à abandonner leur jardin.

La nouvelle professe fut la seule qui continua de s'y promener; & son courage, pendant quelques semaines, fit l'admiration & l'envie de ses compagnes. Quelques-unes enhardies par son exemple, entreprirent un soir d'y entrer; mais elles n'y vinrent qu'en troupe; elles chantoient & faisoient du bruit pour se rassurer. Elles virent en effet, mais de loin, le spectre qui escaladoit le mur pour sortir de l'enclos. La jeune none, qui les avoit précédées dans le jardin, où elle étoit restée long-tems seule avant leur arrivée, accourût aussi-tôt de leur côté, en poussant des cris, & se trouva mal dans leurs bras.

Cet événement dégoûta ces bonnes & crédules filles de leur curiosité. Le jardin fut interdit, & la

porte en fut murée jusqu'à nouvel ordre. Le village vit encore le revenant pendant quelques nuits ; mais cette porte condamnée le chassa. Il jugea prudemment qu'elle ne se r'ouvriroit pas tant qu'il causeroit de l'effroi. Il ne reparut plus. On s'enhardit après quelques mois ; le jardin fut ouvert & exorcisé ; le revenant avoit disparu pour toujours.

Cependant la jeune religieuse qui s'étoit trouvée mal, comme je l'ai dit, étoit malade depuis son accident. Elle attribuoit sa maladie, ainsi que toute la communauté, à la frayeur qu'elle avoit eue lors de l'apparition dont la plupart de ses compagnes avoient été témoins. Elle pleuroit souvent, cherchoit la solitude, & ne reparoissoit jamais auprès de ses sœurs, sans avoir les yeux rouges & enflés, tels qu'ils sont après la précaution qu'on prend de le frotter pour faire disparoître les traces des larmes qui les ont remplis.

Un beau jour son mal augmenta, & lui fit pousser des cris qui attirerent toutes les religieuses épouvantées de ses grimaces, de ses plaintes & du mal qu'elle éprouvoit. Ne sachant que faire pour la soulager, ne connoissant rien à cette maladie étrange & neuve pour ces filles pieuses, elles appellerent à leur secours des femmes du village qui faisoient alors la lessive du couvent. Celles-ci en examinant la malade se mirent à sourire, & prierent la supérieure de faire venir une sage-femme, & chercher une nourrice, parce qu'on alloit en avoir besoin. En effet, la jeune religieuse accoucha un instant après d'un gros garçon, au scandale de toute la communauté.

Les propos, les plaintes, les menaces, les reproches éclaterent bientôt dans l'assemblée, & se mêlerent aux cris de la mere & de l'enfant. Une vieille religieuse aussi sensible, sans doute, à l'hon-

neur du couvent, affligée sur-tout de l'éclat & des suites que pouvoit avoir cet événement, mais plus adroite peut-être, ou plus superstitieuse encore que les autres, trouva le moyen de faire cesser ce bruit, en mettant cet accident sur le compte du diable ou du revenant qui certainement y avoit quelque part. Elle compta qu'il s'étoit écoulé neuf mois depuis l'évanouissement de la sœur; & les bonnes femmes effrayées furent persuadées que le diable, toujours méchant, toujours prêt à jouer quelque tour à ces saintes filles, étoit venu exprès & par malice, faire un enfant à l'une d'elles.

Cette disposition à la crédulité & à la crainte est si générale, qu'on pourroit la croire naturelle à l'homme; elle semble naître avec lui; & la sotte éducation qu'on lui donne, ne sert qu'à la développer & à la renforcer. Il seroit sans doute facile de la détruire. Pendant le reste de sa vie, l'homme n'en seroit peut-être pas plus heureux; mais il auroit bien des inquiétudes, & par-là, bien des maux de moins. Il éviteroit aussi les pieges que la fripponnerie tend à la foiblesse, lorsqu'elle en est exempte, & qu'elle la soupçonne. J'aime les faits. J'en ai un repertoire assez étendu, & je rapporterai encore celui-ci.

En 1771, la peste s'étoit déclarée parmi les Turcs; ils la porterent avec eux dans les contrées où ils faisoient la guerre aux Russes, & communiquerent à leurs ennemis ce mal contagieux. On eut lieu de craindre que ceux-ci n'en étendissent les ravages dans leur patrie. En conséquence de cette alarme, toutes les maladies qui éclaterent dans plusieurs endroits, furent d'abord prises pour celle qu'on redoutoit. Il s'en déclara une parmi les ouvriers de la fabrique impériale de Moscou, dont quelques-uns furent emportés. Le bruit général, qui est toujours rapide, & qui fait son effet avant que l'expérience & le tems

aient pu raſſurer, l'annonça d'abord comme une épidémie dangereuſe. Les habitans effrayés imaginerent que la peſte, qui avoit enlevé tant de monde en Turquie, en Pologne, & dans quelques autres parties voiſines du théatre de la guerre, étoit venue juſqu'à Moſcou. Pluſieurs perſonnes, ſans attendre de meilleures informations, prenoient déjà la fuite. Une dame fort riche ſe diſpoſoit auſſi à ſe retirer dans une terre qu'elle avoit à trente ou quarante werſtes de Moſcou. Elle faiſoit ſes paquets. Un inconnu de bonne mine, & ſimplement vêtu, ſe préſente à elle, ſans ſe faire annoncer, ſous le prétexte de lui montrer quelques bagatelles à vendre. La dame, entourée d'une troupe nombreuſe de domeſtiques, le reçoit ſans crainte, & fait peu d'attention au prétendu marchand, qui la tire bientôt de cette indifférence, en lui parlant de la peſte. C'eſt donc véritablement la peſte, lui dit-elle? Il n'en faut pas douter, répondit le marchand. Ciel! hâtons-nous de fuir, s'écria la dame... mais en êtes-vous bien ſûr? Il n'y a pas un quart-d'heure, reprit l'autre, que je me ſuis trouvé dans une maiſon où j'ai vu mourir cinq perſonnes dans des convulſions horribles.

Un inſtant après, cet homme chancele, ſes yeux ſe tournent, ſon viſage pâlit, ſes bras & ſes jambes ſe roidiſſent; il tombe ſans connoiſſance aux pieds de la dame, qui cede à ſa terreur, & prend la fuite avec tous ſes domeſtiques. Les voiſins effrayés, inſtruits de ce départ précipité, & de ce qui le cauſe, ne manquent pas de s'éloigner à leur tour. Tout le quartier eſt bientôt déſert, parce que tout le monde veut fuir la contagion.

La police informée de ce tumulte & de ce déſordre, envoie des hommes avec de longues perches armées de crocs, pour retirer le cadavre. Ces hommes ne ſe trouvent pas ſur le champ; cela en-

traîne des longueurs ; ils viennent enfin ; ils cherchent le cadavre ; ils vifitent inutilement toute la maifon.

Le prétendu mort ne s'étoit pas vu plutôt feul, qu'il s'étoit relevé pour faire un paquet, & fe charger des bijoux, de l'argent & de tous les effets précieux de la dame. Il avoit franchi enfuite la riviere fur la glace, & avoit gagné tant d'avance fur ceux qui fe mirent enfin à fa pourfuite, qu'ils ne purent le joindre.



DU SUICIDE.

Le ſuicide n'a jamais été ſi commun, & l'on peut ajouter ſi général que depuis quelques années; cette maladie, car c'en eſt une, s'eſt répandue dans preſque toute l'Europe, où elle a fait plus de ravages qu'on ne le croit, parce que la politique a eu ſoin de cacher, autant qu'il a été poſſible, le nombre des victimes.

Les théologiens, les moraliſtes, les gouvernemens réunis pour condamner ces actes de démence, ne les ont pas anéantis. Les préceptes de la religion, les droits de la ſociabilité, les loix les plus ſéveres, ſont les moyens qu'ils ont reſpectivement employés. Les faits en ont prouvé l'inſuffiſance.

L'homme qui veut quitter la vie, jetté dans le monde ſans ſon conſentement, commence par ſe perſuader qu'il eſt le maître d'en ſortir quand il lui plaît. Si l'exiſtence eſt une faveur, il ne l'a point demandée; & tout bienfait ceſſe d'en être un dès qu'il devient onéreux. Il ſe regarde, en conſéquence, comme étranger à la ſociété, & ne ſe croit plus lié envers elle, lorſqu'elle lui eſt à charge. La flétriſſure que les loix impriment ſur ſa mémoire, ne ſauroit l'affecter. On a vu qu'elle n'arrêtoit jamais le malheureux réſolu d'attenter à ſes jours. Lorſqu'il renonce à la vie, & qu'il quitte ſans regrets ſa famille & ſes amis, ſera-t-il touché de l'opprobre dont il va les couvrir. Il a déjà rompu tous les nœuds qui pouvoient l'attacher à ſes ſemblables. Celui qui le menace lui-même l'affectera-t-il davantage? Il ſait qu'il n'aura lieu que quand il ne pourra plus le ſentir. Il vaudroit peut-être mieux

étouffer ces événemens qui affligent l'humanité, & ne pas leur donner de la publicité par des procédures qui ne remédient ni au passé ni à l'avenir, & qui ne tombent que sur les vivans.

Dans plusieurs endroits, les dépositaires des loix ferment les yeux, parce que le châtiment infligé à un corps privé de sentiment est inutile, & punit seulement une famille innocente du délire d'un coupable. Ils ne sévissent gueres que lorsqu'ils y sont forcés par un éclat extraordinaire.

En Angleterre, cet éclat même n'éveille pas toujours la sévérité de la loi, qui ordonne la confiscation des biens d'un suicide, dont le bourreau flétrit préalablement le cadavre en lui perçant le cœur. Cette exécution doit précéder : le jugement qui la prescrit, ne porte la confiscation des biens qu'après qu'elle aura été faite. Mais pour commencer ces procédures, & déshonorer un cadavre, il faut l'avoir en sa possession ; & la famille a soin de le dérober à toutes les recherches, quand le mort laisse une fortune assez considérable pour tenter le fisc. Très-souvent cependant les Jurés chargés d'examiner les enquêtes faites sur le défunt, & de prononcer ensuite, le déclarent insensé ; alors on l'enterre : on ne punit pas un acte de folie. Le sang-froid & la réflexion que le suicide a mis quelquefois dans l'exécution du dessein funeste qu'il a pris, n'empêchent pas les Jurés de juger qu'il avoit perdu l'esprit. On en voit journellement des exemples.

En 1772, un homme riche, vivant dans une douce aisance, appella un matin tous les marchands auxquels il devoit, & les paya. Il satisfit également plusieurs ouvriers qu'il employoit, & leur donna une gratification. Il écrivit ensuite son testament qui étoit conçu ainsi :

» La Métrie parle quelque part d'une coutume an-

» cienne, observée à Marseille, en faveur des hom-
» mes las de la vie. Ils alloient se présenter devant
» le magistrat, lui exposoient les motifs qu'ils avoient
» de desirer la mort, & lui demandoient la per-
» mission de se débarrasser de leur existence. Ils
» l'obtenoient toujours lorsqu'ils avoient soixante ans.
» J'ai passé cet âge. Je crains les infirmités attachées
» à la vieillesse; je ne les ai point encore éprou-
» vées; mais je sens qu'elles approchent: elles me
» rendroient à charge à moi-même & à ceux qui
» me serviroient. J'ai rempli mon rôle; je suis nul
» dans la société. Mon neveu qui est jeune, doit
» m'y remplacer. Mais pour y paroître avec avanta-
» ge, il a besoin de ma fortune: comme elle doit
» lui appartenir quand je ne serai plus, j'aime au-
» tant la lui remettre aujourd'hui que plus tard «.

Après avoir écrit ces mots, il se pendit dans sa chambre; & les Jurés assemblés à cette occasion, après avoir lu ce testament, prononcerent qu'il avoit le cerveau dérangé.

Ces exemples de sang-froid se trouvent quelquefois, mais plus rarement hors de l'Angleterre. Un officier d'artillerie au service de Dannemarck, en donna un la même année. Avant de se casser la tête, il écrivit le billet suivant à ses camarades:

» Je vais entreprendre un long voyage qui m'em-
» pêche de vous payer ce que je vous dois; car je
» suis pressé. On ne manquera pas de parler très-
» diversement du parti que je prends. Mes créan-
» ciers m'accuseront d'avoir voulu leur faire ban-
» queroute. Nos ministres & leurs dévots adhérens
» s'empresseront de me dévouer à toutes les furies
» infernales. D'autres diront que j'ai perdu l'esprit,
» & que le désespoir seul a pu me faire agir ainsi.
» Je sais mieux que personne ce qui en est. Je ne
» trouve pas mon compte à vivre, & je crois de-

» voir me mettre à l'aise. Je meurs sans foiblesse.
» Votre tour viendra : je souhaite à ceux qui m'au-
» ront raillé qu'ils quittent la vie avec autant de fer-
» meté que moi. Adieu. Je suis votre ami jusqu'à
» la mort, & au de-là, s'il est possible «.

Le grand remede dont le suicide a besoin, est entre les mains du gouvernement. C'est à lui de l'employer. Il consiste à veiller sur les mœurs, à arrêter les excès du luxe, à mettre fin aux désastres publics qui augmentent & aggravent des désastres particuliers, à rendre enfin les hommes heureux. Alors ils ne se dégoûteront pas de la vie ; ils l'aimeront ; ils attendront le tems où la nature y mettra un terme elle-même, & ils ne le verront pas arriver sans regrets. On ne s'en dégoûte guere que quand elle est infortunée. C'est la misere, ce sont les peines du corps, les tourmens de l'esprit qui font la plupart des suicides. Qu'on parcoure les listes funebres de ceux qui ont attenté à leurs jours, on verra que le plus grand nombre étoit malheureux. On sait que la fortune ne garantit pas toujours de l'être. Les richesses immenses que le lord Clive avoit rapportées de l'Inde, ne l'en ont pas préservé. C'est dans le moment où toute l'Angleterre l'envioit, au milieu de l'abondance & des plaisirs, qu'il s'est donné la mort. Sa famille a gardé le silence le plus profond sur ce funeste événement que personne n'a ignoré, & qui a excité les recherches de la loi, par l'avantage qui en auroit résulté pour le fisc avide de son héritage ; mais le cadavre soustrait par ses soins, & enterré secretement, a échappé à toutes les perquisitions.

Je le répete, ceux qui se déterminent à quitter la vie, ne connoissent pas le bonheur. Quelques exemples contraires de suicides commis de sang-froid & sans motifs bien apparens, ne prouvent rien contre cette observation ; & ce n'est qu'en Angleterre qu'on

qu'on en voit plus frequemment de ces derniers ; encore eſt-il incertain ſi ceux qui les donnent ne ſont pas affligés de maux moraux, ſouvent plus pénibles à ſupporter que les maux phyſiques. Par-tout ailleurs il eſt démontré que le dégoût de la vie eſt venu à la ſuite de quelque forte paſſion, ou de quelque chagrin violent.

On vit en moins de trois ſemaines, à Francfort-ſur-le-Mein, trois filles ſe noyer en 1773, parce qu'elles avoient été trahies par leurs amans. C'étoient des victimes de l'amour, ce principe de vie qui en devient ſi ſouvent un de mort. Quelques hommes ſe ſont auſſi punis de l'infidélité de leurs maîtreſſes qui, ſans doute, n'ont pas pris une grande part à leur perte. D'autres, après avoir dérangé leur fortune par le jeu, ou par quelques diſſipations, ont cherché dans le tombeau un aſyle contre leurs créanciers, & peut-être auſſi contre leurs regrets. Quelques-uns ont été conduits par l'avarice à prendre le même parti ; car, pour certains hommes, manquer l'occaſion de faire un gain, c'eſt faire une perte réelle.

Tout le monde a ſu l'aventure de cet Iſraëlite, qui, ayant renoncé à la loi de ſes peres, n'avoit quitté ni les mœurs, ni l'avidité qu'on reproche à ſa nation, & dont, en effet, elle a offert aſſez de preuves. Il avoit amaſſé une fortune qu'on évaluoit à un million. D'autres en auroient été ſatisfaits, & auroient cherché ſans doute à en jouir paiſiblement. L'Hébreu baptiſé, tourmenté du deſir de l'augmenter encore, crut en trouver les moyens dans une grande entrepriſe, dont il ſollicita & obtint le privilege. On voulut le lui faire payer, comme cela paroiſſoit juſte dans un ſiecle de finances où tout ſe vendoit, honneurs, dignités, crédit, juſqu'à ce qu'on nommoit improprement graces & bienfaits. Un miniſtre financier & grand calculateur, en propor-

tionna le prix aux gains immenſes qui devoient revenir à l'ex-Iſraëlite. Cette avance alloit au de-là de ſa fortune. Mais perſuadé qu'on n'exigeoit pas trop, & plein de confiance en ſon crédit, il n'héſita point; & promit tout. Bientôt il ſe vit hors d'état de remplir ſes engagemens. Le terme qu'il avoit demandé expira. Le regret de ne pouvoir payer, de ſe voir contraint de renoncer à une affaire dont il avoit déjà calculé & évalué le produit, que ſon imagination contemploit d'avance dans ſes coffres, l'affecta à un tel point, qu'incapable de ſe contenter de ce qu"il avoit, & ne ſongeant qu'à ce qu'il appelloit ſa perte, il ſe caſſa la tête d'un coup de piſtolet.

Cette maladie funeſte que le reſte de l'Europe croit généralement avoir été importée d'Angleterre, y fait plus de mal peut-être que dans cette isle même. Froide, tranquille, & quelquefois réfléchie dans la Grande-Bretagne, elle a des ſymptomes, ſi je puis m'exprimer ainſi, un caractere différent ailleurs où elle ſemble prendre une teinte de celui de chaque nation qu'elle attaque. Ses effets n'y paroiſſent moindres que par les précautions qu'on y prend pour les dérober à la connoiſſance du public, & par les voies mêmes que l'on choiſit dans quelques endroits pour ſe donner la mort.

Dans le nord & une partie de l'Allemagne, par exemple, le ſuicide proprement dit, eſt aſſez rare; mais il eſt très-fréquent ſous une autre forme qui paroîtra bien barbare & bien ſinguliere. On n'a pas toujours le triſte courage de ſe tuer ſoi-même; on s'empreſſe de commettre un crime qui mérite la mort. On aſſaſſine des vieillards ſans défenſe; on égorge des enfans au berceau. On cherche à recevoir, de la main d'un bourreau, le coup fatal qu'on n'oſe ſe porter. Les auteurs de ces crimes ſont las

de la vie, & ne connoissent que ces voies affreuses pour en sortir.

On se rappelle la disette presque générale qui se fit sentir à la fin de 1771, & au commencement de 1772. Elle porta dans plusieurs endroits les désordres, l'horreur & le crime. On vit une multitude d'infortunés chercher, dans une mort volontaire, un remede contre la faim, & contre l'opprobre qui accompagne l'indigence. On en vit plusieurs n'ayant pas la cruelle fermeté d'attenter eux-mêmes à leurs jours, s'exposer de propos délibéré à la juste rigueur des loix, & s'abandonner au crime dans la vue d'être livrés au supplice. Cette ardeur insensée & barbare de mourir fit commettre les atrocités les plus révoltantes, & prouva avec une énergie horrible, l'excès où la misere étoit montée.

C'est sur-tout à Augsbourg que cette frénésie féroce se signala avec plus de fureur. Une jeune fille familiere dans la maison d'un fabricant, qui souvent lui donnoit de l'ouvrage, & qui depuis quelque tems ne pouvoit plus l'occuper, s'y rendit un jour à son ordinaire. Elle prit l'enfant unique de ce fabricant, qu'elle avoit accoutumé à jouer avec elle, le conduisit dans le jardin; & là, tirant un rasoir de sa poche, elle lui coupa la tête de sang-froid, & vint l'apporter au pere, en le conjurant de se hâter de la faire pendre.

Dans la même ville, un orfevre âgé d'environ 60 ans, se trouvant dans le dernier besoin, manquant de pain depuis trois jours, hors d'état de s'en procurer, ainsi que le plus grand nombre de ses concitoyens, ordonna à son fils d'en aller mendier. Le jeune homme étoit âgé de vingt ans; il obéit, ou parut obéir, & revint quelques heures après sans rapporter aucun aliment: soit que la honte l'eut empêché de solliciter la charité publique, soit qu'en effe

il n'eut trouvé aucune perſonne aſſez compatiſſante pour venir à ſon ſecours. Son pere le preſſa de retourner; il refuſa ſous différens prétextes. Le vieillard ſortit lui-même, & rentrant un inſtant après avec un piſtolet, il dit avec beaucoup de tranquillité à ſon fils de ſouffler dans le canon, pour voir s'il n'étoit point chargé. Le jeune homme y porta la bouche ſans défiance; & le pere lâcha la détente; & lui brûla la cervelle. Le lendemain ce vieillard dénaturé alla révéler lui-même ſon crime à la juſtice, en diſant : » J'ai délivré mon fils des miſeres » de la vie; & je viens vous le déclarer, pour que » vous m'en délivriez vous-même à mon tour «.

Si l'on raſſembloit les malheureux qui ſe donnent la mort, & ceux qui la donnent à d'autres pour la recevoir, on trouveroit, dans bien des pays au bout de l'année, des liſtes auſſi pleines que celles qui viennent d'Angleterre. Un des buts des hommes qui prennent ce dernier parti, eſt de faire le paſſage de la vie à la mort, réconciliés avec Dieu; car cette maladie étrange & féroce n'exclut pas toujours toute religion dans ceux qu'elle attaque. Je l'ai déjà obſervé : ſon caractere & ſes ſymptomes varient ſelon les perſonnes & les lieux. Si elle eſt ſombre, noire & ſouvent raiſonnée chez l'Anglois, elle eſt dans bien d'autres endroits une folie que la ſuperſtition accompagne, & aigrit au lieu de guérir.

On a vu un de ces inſenſés ſe mettre au lit, en aſſurant qu'il étoit malade, & qu'il ne ſe releveroit pas. Il envoya chercher à ſa paroiſſe les ſecours ſpirituels qu'il reçut avec une décence & une piété qui édifierent le prêtre qui les lui adminiſtra, & les aſſiſtans qui en furent les témoins. Dès que la cérémonie fut finie, il déclara qu'il ſe ſentoit fatigué, & qu'il avoit beſoin de repos. Tout le monde ſortit; il profita de cet inſtant pour ſe caſſer la tête d'un coup

de pistolet. On accourut au bruit : il n'étoit plus. On trouva ce billet sur sa table.

» Je dois mourir ; la mort peut me surprendre
» au milieu d'une partie de plaisir, & dans un mo-
» ment où je ne serois pas en état de paroître de-
» vant mon Dieu. Il n'y a pas de moyen plus effi-
» cace pour n'être pas surpris & assurer mon salut
» que celui que je choisis. Priez Dieu pour moi «.

Cette folie paroîtra bien extraordinaire ; mais il y a peu de suicides qui n'offrent des traces de démence d'un genre plus ou moins étrange. J'en ai rapporté plusieurs d'atroces, quelques-uns dignes de compassion. J'en citerai encore un qui n'est que plaisant. Le fait se passa à Rome en 1773 ; mais ce ne fut pas un Italien, ce fut un Anglois qui en fut le héros.

On venoit, dans cette grande capitale du monde chrétien, de faire l'exécution de deux malfaiteurs. L'un avoit subi le supplice de la massole, & l'autre celui de la corde. Un Anglois, qui avoit quitté sa patrie pour aller chercher dans un climat plus doux un remede contre la maladie qui est si commune chez lui, avoit assisté à cette exécution. On sait que ces sortes de spectacles sont assez courus dans son pays. Lorsqu'elle fut finie, il alla chez l'exécuteur de la haute-justice. Il commença par lui faire compliment sur la maniere dont il avoit rempli ses fonctions. Ce compliment fut long & proportionné à l'admiration que son adresse avoit inspirée à l'Anglois spectateur. Il finit par lui dire qu'il avoit été si satisfait, qu'il étoit venu exprès se mettre entre ses mains pour le prier d'exercer sur lui ses talens ; & il le pressa instamment de se dépêcher de le pendre.

Le bourreau n'étoit pas accoutumé à ces sortes de visites, & sur-tout à de pareilles demandes. Il répondit cependant avec une honnêteté qu'on n'eut

peut-être pas attendue d'un homme de ſon métier; & lui dit qu'il étoit très-diſpoſé à lui rendre le ſervice qu'il deſiroit; mais que comme il n'exerçoit pas ſon art uniquement pour ſon plaiſir, il ne pouvoit l'obliger ſans en avoir auparavant obtenu la permiſſion de la juſtice. L'Anglois repliqua ſur le champ que, puiſqu'il avoit de la bonne volonté, & que lui-même vouloit être pendu, il n'étoit pas néceſſaire de demander d'autres permiſſions qui entraîneroient des longueurs; qu'il étoit preſſé; & que tout devoit être dit, puiſque le pendeur & le pendu étoient d'accord.

Le bourreau inſiſtant toujours ſur l'impoſſibilité où il étoit de prendre cette exécution ſur ſon compte, l'Anglois tira une bourſe & un piſtolet de ſa poche, en lui ſignifiant de choiſir, ou de périr dans le moment, ou de gagner, en le pendant, la ſomme qu'il avoit apportée pour le payer de ſa peine. L'embarras de l'exécuteur augmenta. Il prit enfin le parti de paroître diſpoſé à ſatisfaire l'Anglois. Il voulut commencer par le lier. Le patient voulut être libre. En vain l'autre lui repréſenta que c'étoit ainſi qu'il en agiſſoit toujours, & que ſa dextérité dépendoit de toutes les précautions qu'il avoit coutume de prendre; il ne perſuada point ſon homme, qui lui jura qu'il ne feroit aucun mouvement, & qu'il pourroit opérer comme s'il étoit lié.

Le bourreau fit les préparatifs néceſſaires, mais avec une lenteur qui impatienta l'Anglois, qui lui crioit à chaque inſtant de ſe hâter. Il lui répondit qu'il avoit beſoin de quelques inſtrumens de ſon métier qui étoient dans une chambre voiſine; il ſortit pour les aller chercher; mais en ſortant il ferma la porte ſur ſon patient, & courut au corps-de-garde voiſin appeller du ſecours. Une troupe de sbirres accourut; elle eut beaucoup de peine à déſarmer l'étran-

ger furieux d'être trompé dans ſon attente ; on le ſaiſit enfin, & on le conduiſit hors de la ville ; il auroit fallu le mettre aux petites-maiſons.

Le zele des moraliſtes éveillé par la fréquence de ces excès, a produit une multitude d'écrits contre cette manie qu'on ne guérira point par des traités. Le malade, car je le répete, le malheureux pour qui la vie eſt un fardeau, peut être regardé comme tel, ne lit guere lorſqu'il ſonge à s'en débarraſſer. Les diſſertations les mieux faites, les raiſonnemens les plus ſages ne produiſent pas grand effet. On ne les écoute point quand on eſt dans le délire. Celui qui a la fievre, n'attend pas de ſon médecin un beau traité ſur la nature & la cauſe de ſon mal ; il ne l'a appellé que pour le calmer.

Cette réflexion étoit ſous mes yeux lorſque j'ai parlé du ſuicide. J'ai raconté des faits, & j'ai peu diſſerté. L'anecdote ſuivante peut être miſe à la ſuite de tous les ouvrages ſur ce ſujet ; elle donne une juſte idée de leur effet général.

Un Anglois de mauvaiſe humeur, après la lecture d'un traité de ce genre, ſe rencontra avec l'auteur, qui étoit ſon ami, & qui lui avoit envoyé ſon ouvrage. Où allez-vous, lui demanda celui-ci ? — Laiſſez-moi. — Mais encore, répondez ; où courez-vous avec tant de précipitation ? — A la Tamiſe. — Et qu'y allez-vous faire ? — M'y précipiter. — Juſte ciel ! cette fureur aveugle que condamnent également la révélation, le bon ſens & la raiſon, peut vous égarer à ce point ! Retournez chez vous, je vous prie ; prenez mon livre, & liſez .... — Je ne l'ai que trop lu. C'eſt l'ennui qu'il m'a cauſé, qui m'a donné un redoublement de *ſpleen*, & l'envie de mourir.

Moraliſtes, abandonnez les préceptes ; ne preſcrivez rien, ne raiſonnez pas même avec le mal-

heureux qui veut se tuer. Plaignez-le, pleurez avec lui; ranimez le sentiment mort dans son cœur: attendrissez-le; montrez-lui des ressources; facilitez-lui en la recherche & la découverte.

Et vous princes & grands de la terre, vous qui jouissez des richesses, faites-lui part des secours dont il a besoin; montrez-lui qu'il a eu tort de désespérer. Voilà le remede urgent, celui que le mal demande. Rois, c'est à vous de le prévenir, de l'empêcher de paroître. Je ne cesserai de le répéter: il n'y a qu'un seul moyen, vous le connoissez; il est entre vos mains; employez-le: remplissez dans toute son étendue le premier de vos devoirs. Réprimez le luxe; rétablissez les mœurs par votre exemple & par de bonnes loix: rendez enfin vos peuples heureux.



DES RÉVOLUTIONS

DES SCIENCES ET DES ARTS.

Sous ce titre un peu vague, je préſenterai quelques réflexions qui pourront paroître ſingulieres ; mais peu importe, ſi elles ſont vraies, & ſi elles amuſent. Ce ſont deux mérites vraiment intéreſſans ; je tâcherai de les réunir : je puis au moins répondre du premier.

Les découvertes & les connoiſſances du ſiecle dernier font l'ornement & la diſtinction de celui-ci. Nous ne pouvons faire un pas ſans voir autour de nous les productions les plus ſublimes des ſciences & des arts. Mais ces richeſſes dont nous faiſons notre profit, ſemblent avoir tourné toutes les têtes. Fiers d'être nés dans ces jours heureux, nous ſerions au déſeſpoir que notre exiſtence les eut précédés. Nous aurions raiſon ſans doute de nous affliger de l'avoir reçue dans les tems d'ignorance & de barbarie. Mais je voudrois que nous fuſſions jouir de nos avantages, ſans inſulter nos ancêtres, parce qu'ils en étoient privés. La vanité n'eſt pas toujours juſte ; la philoſophie dont nous nous vantons, ne l'exclut pas. La mienne, ſans envier ni déprimer nos honnêtes & groſſiers aïeux, examine les circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvoient ; & ſi, après cela, elle ne les en eſtime pas davantage, elle apprend du moins à ne les mépriſer, ni à les outrager.

Les guerres preſque perpétuelles qui ravagerent ſi long-tems l'Europe, lorſque ſes habitans ne ſavoient que ſe battre, ne laiſſoient pas à nos peres le loiſir néceſſaire pour étudier. Il n'y avoit guere que le

clergé qui eut ce loiſir, & on ne le vit pas s'occuper généralement du ſoin de s'inſtruire. Par-tout on manquoit de reſſources & de ſecours. Il eſt au moins difficile d'apprendre à lire & à écrire, même dans ſa langue maternelle, lorſque l'on n'a ni livres, ni papier, ni maîtres. Ces ſecours indiſpenſables étoient très-rares. Les grands princes, les riches prélats étoient ſeuls en état de ſe les procurer. Un roi de Northumberland donna une terre conſidérable pour un ſeul volume, & l'hiſtoire du moyen âge fourmille d'exemples de ce genre.

De ſimples particuliers ne pouvoient donc acquérir des livres : il étoit auſſi difficile d'en trouver que d'en acheter. Le parchemin étoit également ſi cher, que peu de perſonnes pouvoient apprendre à écrire. On ſait que, pour vendre un bien ou une maiſon, le vendeur ne faiſoit que délivrer devant des témoins un morceau de terre ou une pierre à l'acquéreur. Il n'y avoit point d'autres actes, point d'autres contrats. Une preuve de la rareté du parchemin, c'eſt que la plupart des manuſcrits du moyen âge ſont écrits ſur du papier qui avoit déjà ſervi à d'autres ouvrages qu'on avoit effacés. Muratori qui a fait cette obſervation, en a donné une multitude d'exemples ; & le fragment du 91e. livre de Tite-Live, découvert en 1772, par M. Brunn, en a fourni un nouveau (1).

Les bons maîtres n'étoient pas plus communs que le parchemin. On étoit ſouvent obligé de faire venir de loin & des pays étrangers le précepteur dont on avoit beſoin.

On ne doit plus être ſurpris que le ſavoir fut im-

---

(1) On s'étoit ſervi du papier de ce fragment pour copier les livres de *Tobie*, de *Job* & *d'Eſther*.

parfait, lorſqu'il étoit en ſi peu de mains. Le temple des ſciences n'étoit qu'un bâtiment groſſier & ſans apparence, n'ayant rien de propre à attirer, & entouré de précipices & de ronces qui effrayoient & empêchoient d'en approcher. On ſait qu'Alfred le grand, lorſqu'il forma le deſſein de rendre le ſavoir plus commun en Angleterre, ne crût pas qu'il fut poſſible d'en faire part au peuple. Il ſe borna à faire un réglement qui preſcrivoit aux grands & aux riches d'envoyer leurs enfans à l'école. Il eſt probable que cette loi fut regardée comme une loi très-dure; qu'on ne s'y ſoumit qu'avec répugnance, & qu'on ne l'obſerva pas long-tems.

Tel étoit l'état de l'Europe; il étoit abſolument le même par-tout. Nous qui blâmons l'ignorance de nos peres, nous n'aurions ſans doute pas mieux valu, ſi nous euſſions été à leur place. Il faudroit s'y mettre avant de les condamner.

J'ai fait voir que nous devrions être plus juſtes; ſeroit-il difficile de montrer que nous devrions auſſi être moins vains de notre ſavoir & de nos connoiſſances?

Je crains fort que nous ne reſſemblions un peu à ces enfans de parvenus, qui perdent la tête en comptant leur héritage & leurs richeſſes. Ils n'auroient jamais ſu les acquérir eux-mêmes; ils ne ſavent pas mieux les augmenter ni même les conſerver; & rarement on a vu la fortune extraordinaire & ſubite d'un financier paſſer à ſa troiſieme génération.

Qui ſait combien durera encore ce ſiecle de lumieres? on a vu les ſciences & les arts ne paroître que par intervalles ſur la terre, naître, pour ainſi dire, fleurir, s'élever rapidement juſqu'à un certain degré, tomber enſuite, & s'anéantir. L'hiſtoire compte déjà pluſieurs de ces révolutions; nous en

ſommes à la quatrieme connue; & ſi l'on y regarde de près, nous touchons peut-être à la fin.

On ne manquera pas de dire ici que je ſuis un homme chagrin, un miſantrope, un détracteur des talens. Je les aime, je les reſpecte; je fais un cas infini de ceux qui brillent autour de moi. Je lis avec plaiſir leurs productions; elles m'élevent, elles m'inſtruiſent; je ſerois très-fâché qu'elles n'exiſtaſſent pas. Après cette profeſſion de foi, il doit m'être permis d'avouer que je n'ai pas le bonheur de les trouver égales à celles du même genre qui les ont précédées. Nos poëtes tragiques ne me font oublier ni Corneille, ni Racine. Après les avoir lus, quelques-uns même avec tranſport, je reviens à leurs modeles avec un empreſſement toujours nouveau. Les enthouſiaſtes même de ce ſiecle, malgré leur admiration, avouent que Moliere & La Fontaine n'ont point eu de ſucceſſeurs. Quant à nos littérateurs......, nous n'en avons aucun. Il y a maintenant beaucoup de goût & peu de ſavoir. En général, on néglige trop de s'inſtruire. Nos jeunes gens croient en ſavoir aſſez quand ils tournent joliment un vers, & qu'ils cadencent quelques phraſes d'une maniere agréable. Ils ne marchent pas, ils ſe traînent ſur les traces de nos maîtres; & s'ils répetent volontiers d'après le poëte qui a dit en parlant de nos ancêtres:

> Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux;
> A la poſtérité ne laiſſons rien à dire.

Ils ne font que prouver une vérité qui me coûte, & que je dirai cependant: cette maxime eſt belle, exprimée en beaux vers; mais la pratique n'en eſt pas aiſée.

Il ſemble que les lettres ont leurs bornes qu'elles ne peuvent paſſer. Lorſqu'elles ſont arrivées au terme de leurs progrès, elles rétrogradent & déclinent.

Mon intention n'eſt pas de diſſerter. Un coup-d'œil ſur l'hiſtoire des ſciences & des arts avant nous, nous conduira ſûrement à ce qu'ils ſont de nos jours, & nous montrera peut-être les ſignes auxquels on peut reconnoître l'epoque à laquelle je crains que nous ne touchions.

Lors de la renaiſſance des lettres, on ſongea moins à faire des livres qu'à commenter les anciens. Ceux-ci étoient trop peu connus ou trop mal-entendus pour qu'on entreprît d'en faire de nouveaux. Il ſeroit abſurde à un homme qui a un champ en frîche, dont la culture exige tous ſes ſoins, de vouloir acquérir celui de ſon voiſin. La critique & l'érudition étoient les études dominantes ; & l'homme qui n'eut eu qu'un génie inventif, n'auroit trouvé aucun encouragement, & ſeroit reſté dans l'obſcurité.

Ce ne fut que lorſque les anciens écrivains furent ſuffiſamment expliqués & connus, que les ſavans penſerent à les imiter, & que l'on vit naître cette foule d'orateurs, de poëtes & d'hiſtoriens qui écrivirent dans la langue de leurs modeles en Grec ou en Latin à la fin du 14e. ſiecle, & pendant le 15e.

Cette paſſion excluſive pour l'antiquité dura long-tems. Enfin, quelqu'un commença à ſentir que les ouvrages dans leſquels on peindroit la nature, ſeroient plus reſſemblans à ceux des anciens, que la plupart de ceux qui avoient été faits juſques-là à l'imitation de ces derniers. Dès cet inſtant, les langues modernes furent cultivées ; & nos poëtes & nos orateurs étonnerent leurs contemporains charmés de les entendre. Leurs ſuffrages, parce qu'ils étoient plus multipliés, plus rapprochés d'eux, les flatterent davantage que ceux des ſavans pour qui ſeuls ils avoient écrit juſqu'alors. Le deſir de les mériter fit faire de plus grands efforts ; les langues s'a-

doucirent, s'enrichirent, se perfectionnerent; & les sciences & les lettres, ci-devant étrangeres, se naturaliserent parmi nous.

A mesure que les écrivains devinrent plus nombreux, les lecteurs devinrent plus indolens. Leur paresse fit naître le desir d'arriver aux connoissances par un chemin moins pénible. Les traités superficiels, les dictionnaires, les anas se multiplierent; & avec ce secours, on apprit tout, & l'on n'apprit rien.

Il n'y a point de sciences, il n'y a point d'art qui offrent des instructions ou des plaisirs plus commodes & moins fatiguans que la sculpture & la peinture. On n'a besoin que de ses yeux; leurs productions sont en même tems un spectacle agréable & une décoration. Il ne faut que de l'argent pour se les procurer.

La passion générale pour ces arts semble annoncer ordinairement le déclin des sciences & des lettres. Les plus belles statues, les plus belles peintures de l'antiquité ne le précéderent que de très-peu. Les statues d'Antonin, de Marc-Aurele, &c, sont les meilleures productions du ciseau romain; & elles furent faites immédiatement avant le tems où le savoir fut détruit par les commentateurs, les critiques & les invasions des Barbares.

Ce qui arriva à Rome, arrivera probablement chez nous; le tems n'en est peut être pas éloigné. On commence à préférer les artistes aux savans, qui devroient au moins marcher de front; & depuis le grand seigneur ou l'homme riche qui a une galerie, jusqu'au pauvre particulier qui n'a que des gravures, on paroît insensible à tout autre mérite qu'à celui du pinceau ou du burin. Quelques gens de lettres qui l'ont senti, se sont empressés de recourir à ce dernier pour orner leurs ouvrages; & le

luxe typographique dans aucun tems & dans aucun pays, n'a été poussé si loin qu'à présent & chez nous. Aussi les grands & les petits, ceux qui lisent & ceux qui ne lisent pas, n'achetent plus un livre parce qu'il est de tel écrivain, mais parce qu'il a été décoré par tel ou tel graveur.

Il seroit facile de s'appesantir sur ces détails, mais j'en ai dit assez pour ceux qui voudront m'entendre. Je finirai par une observation qu'ils amenent naturellement. Les grands artistes qui ont autrefois illustré l'Italie, seroient bien heureux s'ils pouvoient renaître aujourd'hui. Quelle ne seroit pas la fortune de ces peintres fameux qui, de leur tems, ne voyageoient qu'en mendiant d'une ville à l'autre! La plupart vécurent & moururent pauvres, malgré la célébrité dont ils jouissent. De nos jours, les récompenses sont prodiguées; mais elles ne produisent pas des talens. Ces grands maîtres naissoient & s'élevoient sans encouragement, & souvent au milieu de la misere & des dégoûts faits pour étouffer le génie. Ils ressembloient en quelque sorte à ces plantes médicinales, qui sont à peine remarquées dans le lieu où elles croissent.

Les tableaux de Caravaggio l'ont placé au rang des premiers peintres. On y voit un pinceau fier & hardi qu'il avoit su rendre quelquefois suave, une imagination vive, une imitation fidelle de la nature. Sa fortune fut cependant l'inverse de sa réputation. Trop fier pour flatter les grands qui le faisoient travailler moins par amour pour l'art, que par vanité, il ne plut à aucun, & dédaigna leur protection. On le vit errer de ville en ville dans la plus extrême indigence, & peindre véritablement & dans la force du terme, pour avoir du pain. Ayant un jour insulté un homme de qualité qui n'avoit pas eu pour lui les égards qu'il croyoit mériter, il fut obligé de

quitter Rome, & de chercher un asyle ailleurs. Il partit à pied, sa seule maniere de voyager, sans argent, sans ressource, sans ami qui put ou qui voulut l'assister.

Après avoir marché aussi long-tems que ses forces le lui permirent, exténué de fatigue & de faim, il entra dans un cabaret obscur qui se trouva sur sa route. Le maître qui pénétra aisément la misere de son nouvel hôte, refusa de lui donner aucun rafraîchissement, à moins d'être payé d'avance. Caravaggio, qui n'avoit pas le sol, pressé par le besoin, prit l'enseigne du cabaret, & la repeignit pour son dîner. Il poursuivit ensuite sa route, laissant l'aubergiste assez mécontent de la maniere dont il venoit de s'acquitter, & regrettant un foible repas sur lequel il se croyoit en perte. Quelques personnes de distinction arriverent bientôt dans le même lieu. Frappées de la beauté de la nouvelle enseigne, elles demanderent à l'acheter, & en proposerent un prix qui étonna, & confondit le cabaretier. Son avarice lui suggéra le dessein de se procurer autant d'enseignes qu'il le pourroit de la main du même peintre; & spéculant déjà sur l'argent qu'il en tireroit en les revendant, il se mit à courir sur les traces de Caravaggio; il les suivit constamment pendant deux jours; le troisieme finissoit, lorsqu'il découvrit l'infortuné étendu sur le chemin, mort de faim, de fatigue & de désespoir.



RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS

QUE JE VOUDROIS AVOIR FAITES A VINGT ANS.

On l'a dit, & il n'eſt pas inutile de le répéter, le goût des lettres exclut ſouvent tous les autres. La jeuneſſe, cet âge heureux des illuſions, tranſportée de la lecture d'un ouvrage qui l'a intéreſſée ou inſtruite, (car, elle n'eſt pas difficile, & elle préfere le premier effet au ſecond), ſe paſſionne pour l'écrivain qui lui a plu. L'imagination s'allume : bientôt s'éveillent le deſir & l'eſpoir d'inſpirer, à ſon tour, l'admiration qu'on éprouve. On ne ſonge plus qu'à ſatisfaire cette ambition louable ſans doute, mais fréquemment dangereuſe. Dès cet inſtant, on devient incapable de toute autre occupation : on néglige celles qui ſeroient utiles; on afflige des parens qu'on n'écoute pas; on entre dans une carriere où l'on ne voit que des fleurs, & où trop ordinairement on ne trouve que des épines; on la ſuit ſans ſe rebuter; on languit dans l'obſcurité, & quelquefois dans l'infortune & l'indigence qu'on eût évitées en prenant un état : on meurt enfin après avoir obtenu un peu de cette fumée qui dédommage rarement de ce qu'on a ſouffert, & qui laiſſe preſque toujours le regret de lui avoir ſacrifié ſa fortune & ſouvent ſon repos.

C'eſt ainſi que dans une allée écartée d'un jardin public je parlois un jour au jeune Florange qui, malgré les vœux & les repréſentations de ſa famille, refuſoit tous les états qu'on lui propoſoit, & vouloit n'être qu'homme de lettres, & n'être peut-être rien.

Ces réflexions, qui, dans ma bouche, sembloient devoir être de quelque poids, ne faisoient que glisser sur cette ame exaltée. Je parlois à sa raison ; il n'avoit que de l'imagination & des sens. Je me préparois à les frapper d'une maniere plus directe, lorsque j'apperçus un de mes anciens camarades de college, avec lequel j'avois été étroitement lié jusqu'à la fin de nos études, & dont le caprice de la fortune m'avoit séparé depuis ce tems.

C'est assurément Dalmont, m'écriai-je en interrompant ma conversation avec Florange ; mais, hélas ! comme il est changé ! comment reconnoître dans ce visage pâle & maigre, dans ces yeux éteints, cet ami dont le regard vif, l'embonpoint, & les couleurs annonçoient à la fois le bonheur & la santé ! Qui peut l'avoir réduit à cet état déplorable ? Ah, trop souvent l'intempérance précipite, avant le tems, dans les infirmités de la vieillesse.

Pendant que je raisonnois ainsi, il passoit son chemin, sans prendre garde à moi. Mon amitié, & il faut l'avouer, ma curiosité étoient vivement intéressées. Je courus à lui. Il ne m'eut pas plutôt reconnu & remarqué ma surprise, qu'il s'empressa de s'asseoir entre mon jeune compagnon & moi, & de me raconter ainsi son histoire :

Vous savez, me dit-il, que la réputation littéraire fut ma premiere & ma seule passion. Flatté par mes amis, encouragé par mes maîtres, je me persuadai que j'étois fait pour marcher dans la carriere de la gloire, & ce fut avec l'ardeur de l'enthousiasme que je dévouai tous les instans de ma vie à l'étude des sciences. Les amusemens des jeunes gens de mon âge n'avoient aucun attrait pour moi. Un livre étoit mon unique plaisir, le compagnon constant sans lequel on ne me trouvoit jamais, & que je ne quittois que lorsque mon esprit

étoit occupé de la compoſition. Le tems que mes camarades donnoient au jeu, à la promenade, je le paſſois à viſiter les dépôts du ſavoir des anciens, les bibliotheques publiques & les particulieres qu'on s'empreſſoit de m'ouvrir. Je ſentois la futilité de la logique ſcholaſtique, mais deſirant de ſavoir de tout, & de me mettre en état de figurer dans les exercices publics, je ne dédaignai pas de l'étudier. Le même motif me porta à m'engager dans les recherches vagues & ſeches de la métaphyſique. Je leur ſacrifiai mes deux premieres années de philoſophie, avec très-peu d'avantage & nul plaiſir. Je n'en aurois jamais ſoutenu le dégoût & l'ennui, ſi je n'avois eu ſoin de me délaſſer avec les poëtes. Mes auteurs favoris, Homere, Virgile & Horace, auxquels je joignois les meilleurs écrivains de ma nation, me procuroient la ſeule récréation que je fuſſe capable de goûter. On me diſtingua, & je fus content. L'éloge eſt la véritable récompenſe des travaux du ſavant.

Avec un caractere comme le mien, voué à l'application, à la décence, à la ſobriété, je n'eus point de répugnance à embraſſer l'état eccléſiaſtique. A peine fus-je dans les ordres, que j'obtins une cure à la campagne. Je me hâtai de m'y rendre avec une collection de livres que je n'aurois pas troqués contre une mitre. Le plan que je m'etois tracé, étoit d'augmenter mes connoiſſances, & de remplir mes devoirs. Aucun emploi n'étoit plus propre à en favoriſer l'exécution. Mes ouailles parurent d'abord empreſſées de me contrarier, en m'invitant à partager leurs amuſemens. Je m'y prêtai dans l'eſpoir d'en trouver quelqu'une propre à participer aux miens; mais je ne tardai pas à être détrompé. Il n'y avoit perſonne dans mon village, & même dans le château, qui ſoupçonnât la dignité ou l'utilité du ſavoir. Un curé, d'après l'idée que s'en formoient mes paroiſſiens,

devoit être ce qu'ils appelloient un bon vivant en habit long & en rabat, dont les fonctions étoient de passer la semaine sans rien faire, & de prêcher le dimanche contre l'oisiveté. Le peu d'agrémens que m'offroit leur commerce, me confirma dans mon goût pour la retraite; & quand ils virent que rien ne pouvoit m'en détourner, ils me permirent de vivre comme il me plairoit. Ils se contenterent de me regarder comme un bonhomme, inutile à la société, mais incapable de lui nuire.

Dans ma solitude, je fis un cours complet d'histoire ecclésiastique. J'acquis une connoissance suffisante des langues orientales pour pouvoir lire la *Polyglotte*. J'écrivis un grand nombre de dissertations & de traités de morale & de théologie. Je recueillis, je discutai plusieurs variantes de la Bible. Mes études m'attachoient tellement que je ne quittois mon cabinet que lorsque les devoirs de mon ministere m'en arrachoient: j'y retournois avec empressement dès que j'étois libre, & je reprenois sur la nuit les heures que j'avois perdues dans le jour. Le soleil du printems m'invitoit en vain à sortir. Je trouvois fastidieux & insipides la promenade & tous les plaisirs champêtres.

Il est certain que mon principal motif étoit l'amour du savoir. J'avouerai cependant qu'il m'échappoit quelquefois des vœux pour que mon mérite, tel qu'il étoit, perçât jusqu'à mes supérieurs. Il y a un tems dans la vie où la réputation seule ne paroît pas une récompense suffisante d'un grand travail. Elle flatte bien l'amour naturel que tout homme a de se distinguer; mais elle ne fournit aucun secours pour le tems du besoin & des infirmités.

Mon évêque, qui étoit plus attaché à la cour qu'à son troupeau, entendit enfin parler de moi dans quelques-unes de ses apparitions momentanées. Il

voulut me voir, il applaudit à mon application, me goûta, & m'employa dans trois ou quatre occaſions où il avoit des mandemens à publier & des diſcours d'apparat à prononcer. Je puis dire que mon zele & mes efforts ne lui firent pas peu d'honneur; il me promit de s'occuper de ma fortune, & dans un de ſes voyages, il ſongea en effet à moi. Il m'indiqua à un fameux libraire de la capitale comme l'homme le plus propre à ſe charger de faire l'*Index* d'un ouvrage très-volumineux. Je conſentis à m'en occuper pour plaire à mon protecteur, & je le terminai en moins de deux ans.

Un *Index* ne procure jamais beaucoup de réputation à ſon auteur. L'exactitude & le ſoin qu'il exige, & qui en font tout le mérite, ſemblent annoncer un degré de flegme & de peſanteur dont le génie eſt rarement capable; je ne ſuis donc pas étonné que ce travail laborieux & pénible ne m'ait rien produit que la perte de mes yeux.

Depuis cette époque, je ſuis reſté dans ma cure, oublié de mon évêque, ſans aucune perſpective d'avancement, juſqu'à ce que l'affoibliſſement de ma vue & d'autres infirmités, ſuites d'un travail obſtiné, m'ont obligé de la quitter. Je ne ſuis pas d'un caractere chagrin, & en me plaignant de ma condition, je n'en fais pas un crime à ceux qui m'ont négligé. J'ai cherché à me pouſſer par les moyens qui m'ont paru les plus convenables; je n'ai jamais rien demandé: je n'ai donc pas le droit de me plaindre de n'avoir rien obtenu. Si je raconte volontiers mes peines, c'eſt pour avertir mes ſemblables des effets douloureux d'un trop grand attachement à des objets ſans doute eſtimables, mais qui ne doivent pas être excluſifs. Je ne puis blâmer le goût des lettres; je les aime encore; je regrette de ne pouvoir plus les cultiver: mais j'oſe rappeller à la

classe utile & respectable de l'humanité qui s'en occupe, qu'elle a un corps qui demande un peu d'attention, & que la plus vive satisfaction qu'on ait pu retirer de l'étude, ne dédommage pas de la misere, de la perte de la vue, de la goutte, de la gravelle & des maux inséparables d'une longue application. L'excès en tout est nuisible. Si j'avois été assez sage pour monter à cheval, & faire de l'exercice dans les intervalles du travail, pour chercher une compagnie gaie à la fin d'un jour passé dans l'occupation, j'aurois pu prolonger mes jouissances savantes jusqu'à un âge très-avancé.

J'ai assez de philosophie pour supporter avec patience une condition qu'il m'est impossible de changer. Mais elle ne m'empêche pas de songer, quoique sans envie, à un de mes anciens camarades d'un tour d'esprit tout différent du mien, & qui est bien plus heureux que moi. Je me moquois de lui au college, quand je le voyois renoncer à écouter une leçon utile pour faire une promenade, & dépenser pour louer un cheval, un écu que j'aurois employé à l'achat d'un livre. Il ne devoit pas sans doute négliger l'instruction pour le plaisir. Cependant si l'on nous considere l'un & l'autre aujourd'hui, peut-être ne paroîtra-t-il plus si blâmable. Il a maintenant soixante huit ans; il est de dix années plus âgé que moi; il a conservé toute la vigueur & toute l'agilité d'un jeune homme. La santé la plus robuste étale ses couleurs sur son visage; ses jambes fortes & légeres ne lui refusent jamais le service; son estomac digére parfaitement, & il n'a pas besoin de lunettes pour prendre la gazette & son breviaire, les seules choses qu'il soit dans l'usage de lire....

Mon vieil ami en étoit-là de son récit, lorsqu'un homme qui lui avoit donné rendez-vous dans ce lieu, l'aborda, & nous sépara pour le conduire chez un sei-

gneur, qui, touché de l'infortune & des maux du ſavant, vouloit bien lui procurer un aſyle. Je ne pus m'empêcher de ſoupirer en le voyant ſe traîner lentement à l'aide de ſon bâton. Le jeune Florange qui n'avoit pas été moins attentif que moi à cette relation, parut partager mon attendriſſement. Je ne jugeai pas néceſſaire alors de reprendre avec lui la converſation que Dalmont avoit interrompue. Je me promettois bien de ſaiſir la premiere occaſion. Je n'en ai pas eu beſoin. Il a comblé les vœux de ſa famille; il a pris un état; il s'y diſtingue. La fortune lui ſourit; une compagne aimable fait ſon bonheur: deux jolis enfans l'augmentent encore. Il eſt bon citoyen, bon mari, bon pere, excellent avocat, & il le doit à l'hiſtoire de Dalmont peut-être plus qu'à mes conſeils.



DE LA CAMPAGNE
ET DES JARDINS.

Tout le monde aſpire au bonheur ; chacun ſe le peint à ſa maniere. Les uns le cherchent dans le tumulte des villes & des affaires ; les autres dans la ſolitude & le calme des campagnes. C'eſt ſur-tout dans les dernieres qu'il exiſte avec toute ſa pureté & toute ſon innocence. C'eſt là que le trouve l'homme dégoûté du bruit & de la diſſipation, qui, après avoir vécu long-tems pour les autres ſans être heureux, veut enfin vivre un peu pour ſoi-même, & jouir d'un repos après lequel il a ſoupiré long-tems.

Dans les contrées riches & civiliſées, il y a toujours des hommes nés avec une fortune ſuffiſante pour n'avoir pas beſoin de s'engager dans un état pénible, & qui n'en prennent un que pour s'occuper. Il y en a d'autres qui ont aſſez de raiſon pour ſe retirer des affaires, lorſqu'ils ont acquis l'indépendance & la liberté de ſe livrer à la jouiſſance de la vie, ſuivant le plan de félicité qu'ils ſe ſont fait à eux-mêmes ; mais quelque parti qu'ils prennent, en quelque lieu qu'ils s'établiſſent, l'indolence & l'oiſiveté ne procurent jamais le plaiſir. Le dégoût & l'ennui l'accompagnent. L'ame en repos & qu'aucun ſoin n'agite, a beſoin de ſe faire une occupation, & la recherche du plaiſir en devient, en effet, une ſérieuſe pour l'homme oiſif. Quel que ſoit ce plaiſir, ſa nature & ſon eſſence, qu'il ſoit condamnable ou permis, il ſera toujours l'objet des pourſuites de ceux qui auront la liberté du choix. L'emploi du moraliſte eſt alors non-ſeulement de rappeller l'homme à ſon devoir, mais encore de lui offrir des objets qui puiſſent plaire ſans enerver l'ame,

& satisfaire les desirs, sans corrompre les principes.

Les scenes champêtres de toute espece ont toujours fait les délices de l'ame honnête & sensible; l'imagination se repose avec complaisance sur leur tableau. L'éclat des fleurs, le murmure des ruisseaux qui les arrosent, la verdure des prairies, les bondissemens des troupeaux qui s'y nourrissent, le chant des oiseaux, sont faits pour exciter les sensations les plus agréables; mais le malheur de la plupart des hommes engagés dans la carriere de la vie, est qu'ils sont emportés avec trop de rapidité pour être capables de plaisirs tranquilles. Celui qui est accoutumé à être secoué fortement par les passions, est insensible à tout ce qui ne donne que des émotions douces. L'habitation la plus obscure de la rue la plus étroite & la plus sale de la métropole, où l'on peut gagner de l'argent, a plus de charmes pour lui que la jouissance du spectacle de la nature. Sa main bienfaisante a vainement pour lui multiplié & varié ses ouvrages. Elle a décoré les fleurs que le printems fait naître de toute la perfection extérieure. La terre entiere est son jardin embelli de sites & de beautés qui se renouvellent, & se succédent. Quelle agréable vicissitude l'arbre seul ne subit-il pas ? La verdure douce & fraîche de ses feuilles au printems, leur épaisseur & l'ombrage qu'elles fournissent dans l'été, le coloris de ses fruits dans l'automne, sa nudité même dans l'hiver présentent de beautés constantes, quoique de genres différens, à une imagination sensible & pittoresque. Mais il faut savoir en jouir. Il faut perpétuer l'intérêt de ce spectacle que l'habitude peut affoiblir. Les émotions répétées s'émoussent enfin sur le cœur. L'action est nécessaire à l'homme, & il a besoin d'occupation pour mieux sentir le plaisir du repos. L'apôtre de la volupté, Epicure en a fixé le séjour dans un jardin. Le fruit qu'on a planté semble en effet

plus ſavoureux ; la fleur qu'on a fait éclorre paroît avoir un éclat plus vif à nos yeux & un parfum plus doux.

Les contrées ſeptentrionales de l'Europe ne ſont pas les mieux adaptées aux délices naturelles des ſcenes champêtres. C'eſt là cependant qu'on paroît connoître & goûter mieux la nature : on y aime du moins à la peindre, mais on ne le fait pas toujours avec une vérité locale. Les printems que leurs poëtes célébrent avec toute la chaleur de l'enthouſiaſme, ſont communément refroidis par des vents glacés qui ſoufflent continuellement. Auſſi la plupart ſemblent-ils avoir tiré leurs idées & leurs images des printems décrits par les poëtes de la Grece & de l'Italie, qui puiſoient les leurs dans la nature : un beau jour en Avril eſt un jour que l'on remarque, & dont on ſe félicite dans le Nord ; & tandis que le laburnum & le lylas commencent à fleurir, leur poſſeſſeur tranſi eſt contraint de chercher de la chaleur auprès de ſon foyer. Peut-être la température de ces climats a-t-elle ſes beautés particulieres, inconnues aux contrées les plus chaudes. Il faut bien que quelque choſe les dédommage. Les arbres plus vigoureux s'élevent à une plus grande hauteur, & les immenſes forêts de la Germanie offrent un ſpectacle ſauvage en effet, mais majeſtueux, qui invite au recueillement. J'ajouterai que la rareté des beaux jours de printems, comme celle de tous les autres agrémens de la vie, augmente le prix de la jouiſſance ; & cette raiſon ſuffit pour prouver que l'habitant du Nord, malgré ſes plaintes contre ſon athmoſphere, goûte le plaiſir de la campagne, & celui que procurent les jardins dans toute leur perfection. *Un beau jour*, diſoit Temple, *eſt un plaiſir véritablement ſenſuel.* Il n'en ſeroit plus un, ſi tous ſe reſſembloient.

Pluſieurs hommes regardent comme au deſſous d'eux une attention pratique à la culture du jardin. Je conviens que les manieres agricoles & paſtorales,

celles que Théocrite & Virgile les ont décrites, ont un peu dégénéré de nos jours. Les emplois des bergers & des laboureurs ſont fatiguans & mercenaires; on les abandonne aux payſans. Il n'eſt ſans doute pas déraiſonnable d'aſſigner le travail qui fatigue, ſans amuſer, à celui qui trouve une ſatisfaction qui lui ſuffit dans le calcul & la perſpective de ſes gages. Mais les opérations de planter, de tranſplanter, de greffer, ſont des expériences curieuſes de la philoſophie naturelle, & ceux qui ſe rappellent le plaiſir que leur a procuré leur ſuccès, peuvent atteſter combien elles ſont agréables.

Parmi les occupations les plus convenables à la vieilleſſe, car il en faut à tous les âges, Cicéron compte la culture d'un jardin. Elle n'exige pas un grand exercice de l'ame & du corps. La ſatisfaction qu'elle procure eſt de l'eſpece de celles qui plaiſent ſans agitation. Sa bienfaiſante influence eſt une raiſon de plus de s'y attacher dans un âge où les infirmités nous entourent, & ne nous permettent ni de longs, ni de pénibles travaux.

On s'eſt moqué du goût du fleuriſte, comme d'un goût minutieux, & ſûrement on a tort. La nature n'a pas produit la tulipe, le lys, la roſe & le chevrefeuille pour que l'être vain & fier qui aſpire à une raiſon ſupérieure, les néglige, ou les dédaigne. L'omiſſion d'un ſeul devoir de la ſociété pour la culture d'un œillet ſeroit ſans doute criminelle; mais paſſer au milieu des fleurs que la nature a fait naître ſous nos pas, ſans les obſerver, ſeroit une marque d'ingratitude ou de ſtupidité. Un cœur corrompu ne trouve de l'amuſement que dans la communication avec l'action du monde où tout réveille & offre des facilités à ſatisfaire des paſſions ſouvent malignes. Un goût décidé pour tout ce que nous preſente de beau le monde animal & végétal, annonce des penchants honnêtes & des diſpoſitions aimables.

Les philoſophes les plus ſéveres de l'antiquité trouvoient un charme à s'entretenir dans des campagnes cultivées. Les leçons qu'ils donnoient à leurs éleves, ſembloient prendre un nouveau degré de ſublimité du lieu même qui leur ſervoit de Lycée; c'étoit le temple de la nature.

Dans preſque toutes les deſcriptions qu'on a faites du ſéjour de la béatitude, c'eſt toujours un jardin qu'on a peint. Le mot même de paradis exprime cette idée. Les champs Eliſées, cette région douce & paiſible de la poéſie, n'étoient autre choſe que des jardins ornés de tout ce que l'imagination a pu concevoir de plus beau pour les rendre délicieux. Les paſſages les plus intéreſſans de Milton ſont ceux où il nous repréſente nos premiers parens occupés à cultiver leur heureux ſéjour. L'image de la vie champêtre a de tout tems flatté le poëte qui s'eſt plû à l'embellir, & les hommes en général qui y ont applaudi avec tranſport.

Parmi ceux qui ont fait leur étude des jardins & qui ſe ſont occupés à en planter, il y en a beaucoup qui, à l'exemple de l'Anglois Shenſtone, malgré leur goût & leur paſſion, n'ont pas ſu y trouver leur bonheur. Les ſcenes enchantereſſes qu'il créa à Leaſowes, ne lui faiſoient plus aucun plaiſir, lorſqu'il y étoit ſeul & ſans ſpectateurs. La vérité eſt qu'il fit de l'embelliſſement de ſon terrein l'unique occupation de ſa vie; elle ne devoit en être que l'amuſement. Les dépenſes dans leſquelles il s'engagea dérangerent ſa fortune, & le plongerent dans une multitude d'embarras & de dettes qui excluent la jouiſſance tranquille. A la ruine près, qui n'eſt pas ſi générale, c'eſt aſſez le ſort de tous nos faiſeurs de jardins modernes. Ils ne les tracent que pour les autres, & non pour eux-mêmes. En y travaillant, ils jouiſſent de l'idée que l'on dira : *Cela eſt beau.* On le dit en effet d'abord, on ſe tait enſuite, & ils ſe laſſent lorſqu'ils ne l'entendent plus.

DE L'HISTOIRE DU TEMS.

Le tems préſent eſt l'arche du Seigneur.

VOLTAIRE.

Rien n'intéreſſe peut-être plus que l'hiſtoire du tems où l'on vit. C'eſt celle que l'on recherche avec le plus d'avidité ; mais c'eſt auſſi celle ſur laquelle on a preſque toujours les mémoires les moins exacts. Cet empreſſement général a donné naiſſance aux gazettes, qu'on peut regarder comme des annales courantes. Négligées & rejettées avec indifférence pendant les tems de calme ; elles ſont ſûres de trouver beaucoup de lecteurs auſſi-tôt qu'il s'éleve des orages. Comme elles recueillent les évenemens à meſure qu'ils ſe paſſent, elles feroient des dépôts bien importants & bien précieux, ſi l'on pouvoit ne pas s'en défier ; ſi les récits en étoient toujours ſans réticences ou ſans partialité ; ſi elles ne les copioient pas fréquemment comme les leur envoient ceux qui ont intérêt de les publier ; ſi elles étoient enfin l'hiſtoire véritable des faits, au lieu d'être ſimplement le tableau de ces mêmes faits, tels qu'on les enviſage dans certaines contrées, & tels que dans ces mêmes contrées on veut qu'ils ſoient préſentés à l'Europe. Il eſt bien rare que les gouvernemens n'abuſent pas le public, lorſqu'ils veulent paroître lui apprendre quelque choſe. Si le gazettier ſe trompe ſouvent, plus ſouvent encore il ſait qu'il trompe, & trop fréquemment il lui eſt ordonné de le faire. Celui qui ſe vante le plus de la li-

berté qu'on lui laiſſe, ne me démentira point, s'il eſt de bonne foi.

La plupart des adminiſtrateurs des nations cherchent toujours à s'envelopper des ombres les plus épaiſſes : c'eſt dans les ténebres qu'ils ſemblent aimer à agir; les plus impénétrables ſe jugent les plus habiles. Il eſt vrai que le myſtere eſt ſouvent néceſſaire au ſuccès de pluſieurs opérations; mais l'excès y nuit quelquefois; & on a vu les précautions même priſes pour mieux cacher un projet, en faire manquer l'exécution. On en a vu des milliers d'exemples; ils ſe répéteront en vain; ils n'empêcheront pas quelques miniſtres de reſter attachés à ce ſyſtême étroit, merveilleux dans les petites choſes, mais déplacé dans les grandes. *Juſques au bon jour, ils diront tout à l'oreille*, & ils ſe croiront de grands politiques.

Il eſt tout ſimple que cette conduite myſtérieuſe éveille la curioſité impatiente de connoître ce qui ſe paſſe autour de nous. Il ne l'eſt pas moins que des fourbes, quelquefois adroits & toujours avides, cherchent à profiter de cette diſpoſition, & à lui tendre des pieges. La crédulité publique ſe laiſſe facilement ſéduire, lorſqu'elle entend annoncer faſtueuſement qu'on va lui ouvrir les cabinets des ſouverains; mais on ne lui tient jamais ce qu'on lui promet; & ſous un titre piquant, tout ce qu'on lui préſente ſous le manteau, ſe réduit à des romans & à des ſatyres.

Une hiſtoire ſecrete de l'Europe ſeroit ſans doute très-intéreſſante & très-juſtement recherchée, ſi elle pouvoit être écrite avec liberté, & publiée dans un pays libre, par un homme bien inſtruit, qui, ayant été à portée de conſidérer de près les événemens & leurs cauſes, ne craignît point de les développer. Il y auroit encore pluſieurs autres conditions peut-être abſolument néceſſaires pour faire d'un pareil ou-

vrage tout ce qu'il devroit être. Mais comment pourroient-elles être réunies ? Il faudroit ſuppoſer un homme placé ſur le plus grand théatre, acteur lui-même dans les événemens qui étonnent le reſte des hommes, qui n'en ſont que les ſpectateurs, & qui voient changer ſucceſſivement la ſcene, ſans appercevoir les cordes, les poulies, les leviers & les machiniſtes qui les mettent en jeu. Si cet homme capable d'un pareil ouvrage, l'entreprenoit en effet, il eſt douteux qu'il le publiât. Il eſt vraiſemblable que ſes mémoires piquants ne ſortiroient point de ſon cabinet, & qu'il ne les communiqueroit qu'avec circonſpection, à ſes amis même les plus intimes.

Toutes les publications de ce genre, quelque clandeſtinement qu'on les débite, quelque bien même qu'elles ſoient faites, doivent donc toujours laiſſer des doutes ſur leur authenticité. L'eſprit ou l'art de l'auteur, & ſur-tout la malignité dont il les aura remplies, peuvent bien leur donner quelque vogue. Mais elles ne prennent réellement qu'auprès des lecteurs peu inſtruits, & qui, par cette raiſon, aimant à fronder les gouvernemens, liſent avec ſatisfaction les injures adreſſées aux gens en place, les critiques ameres de leurs opérations, & jouiſſent, pour ainſi dire, de la hardieſſe & de la licence d'un anonyme, qui oſe expoſer ce qu'ils n'oſent que penſer. Ces mécontents ignorants & frondeurs, reſſemblent à cet abbé célebre, bien connu par ſes mœurs ſi oppoſées à ſon état, & auxquelles il dut cependant une très-grande élévation dont elles devoient l'exclure ; qui, perdant dans une académie de jeu, n'oſant jurer hautement par égard pour ſon rabat, que cependant il ne reſpectoit guere, crioit à un officier qui profitoit de la liberté que lui donnoit ſon uniforme : *Courage, Monſieur ; encore, s'il vous plaît ! je ſuis de moitié avec vous.*

Ces prétendues hiſtoires qui ne ſont que des ſa-

tyres, ne peuvent plaire qu'à cette ſorte de lecteurs ; & elles ne ſauroient jouir long-tems de cet avantage. Elles finiſſent promptement par tomber dans le mépris auquel elles n'échappent que par l'oubli. Ce doit être le ſort de tous les efforts de l'ignorance & de la médiocrité qui croient pouvoir ſuppléer à l'exactitude par la méchanceté. La vérité n'a pas beſoin de ces reſſources honteuſes : ſi elle eſt expoſée avec fidélité, elle eſt toujours aſſez piquante.

Quelle hiſtoire, par exemple, peut offrir plus d'intérêt & de variété que celle de nos jours ? Le monde entier n'a peut-être jamais préſenté un ſpectacle plus impoſant que celui que nous donne l'Europe depuis le milieu du 18e. ſiecle. Les révolutions les plus étonnantes & les plus ſingulieres ſe ſont ſuccédées rapidement, & la philoſophie n'a pas moins eu de part à quelques-unes que la politique. Celle-ci qui, autrefois, leur donnoit toujours l'impulſion, a reçu elle-même celle de la premiere qu'elle paroît redouter, & qu'elle affecte de mépriſer au moment même où elle céde à ſon influence.

Le Portugal déſolé par un fléau qui renverſa ſa capitale, & ne laiſſa après lui qu'une longue miſere, des ruines & des morts, a vu ou cru voir les attentats des ſiecles de barbarie ſe renouveller contre ſon ſouverain ; mais de cet attentat même eſt ſortie une étincelle de lumiere qui a levé un coin du voile de la ſuperſtition, qui eſt retombé enſuite, après avoir renverſé les jéſuites qui ne ſe ſont plus relevés. Un miniſtre hardi, fier & ſévere, né avec de grandes qualités & de mauvaiſes, des vertus & des vices, réuniſſant les talens & la tyrannie de Richelieu, avoit été auſſi néceſſaire au Portugal que celui-ci le fut à la France. Il parut vouloir éclairer ſa patrie, & il y eut réuſſi, ſi trop jaloux de ſon autorité, il n'eut employé des moyens cruels pour la conſerver. A l'inquiſition

ſition ſacrée qu'il affoiblit, parce qu'il la craignoit, il ſubſtitua une inquiſition politique auſſi rigoureuſe, qui livra une multitude de victimes à ſon ambition. Moins heureux que le cardinal, il a ſurvécu à ſon roi; ſa diſgrace en a ſuivi de près la mort; & comme les haines ne raiſonnent pas, celles qu'il avoit allumées contre lui, non contentes de le perdre & de le punir du mal qu'il avoit fait, ont détruit en même tems le bien qu'il avoit opéré.

Les ſpectacles ſanglants que l'Orient a vu tant de fois ſur les rives du Boſphore, ſe ſont renouvellés dans le Nord, ſur les bords glacés de la Newa. La Ruſſie qui, depuis Pierre le Grand, ſemble n'avoir voulu ſe ſoumettre qu'à des femmes, a vu paroître & diſparoître les ſouverains qui l'ont remplacé. Les uns & les autres portés ſur le trône par une révolution, en ſont deſcendus par une ſeconde. Eliſabeth ſeule eſt morte ſans ſe déſaiſir du ſceptre. Les actions les plus brillantes, des monumens nombreux de magnificence & de bienfaiſance, des victoires & la plus haute conſidération au dehors, une adminiſtration ſage au dedans, ſignalent le regne de Catherine II. Cet empire nul dans le ſyſtême politique à la fin du ſiecle dernier, à peine compté au commencement de celui-ci, devenu tout-à-coup une puiſſance, lui doit l'augmentation de ſon influence & de ſon crédit. Les ſciences & les arts accourus à ſa voix s'empreſſent autour de ſon trône; & pendant qu'ils s'occupent à l'embellir, la philoſophie le couronne de ſes rayons, & ſes lumieres tendent à gagner de proche en proche les extrêmités les plus reculées du Nord.

C'eſt cette partie de l'Europe qui a été le principal théatre des révolutions qui nous ont étonnés. Leur indication rapide ſuffit pour faire connoître combien elles ſeront intéreſſantes à ſaiſir dans leurs principes & dans leurs effets.

On a vu les Danois opprimés par la foule de leurs petits tyrans, aſpirant après le calme, & ne croyant le trouver qu'à l'ombre du trône, s'empreſſer d'en accroître l'autorité, dans l'eſpérance de rendre plus ſolide la protection qu'ils en attendoient.

On a vu la Suede, laſſe de l'anarchie ſénatoriale, applaudir à ſon roi, lorſque d'un bras vigoureux il a entrepris de retenir le pouvoir qu'on alloit lui arracher, & le lui confirmer, après l'aſſurance qu'elle en a reçu qu'il ne s'en ſervira que pour ſon bonheur.

La Pologne, plus malheureuſe, languit encore dans les embarras & les déſordres du gouvernement féodal. Les troubles qui l'ont agitée ſi long-tems, ſont enfin appaiſés. Mais le calme dont elle jouit, eſt celui de l'impuiſſance; & la révolution qui le lui procure, l'a affoiblie, ſans rendre peut-être ſa conſtitution meilleure.

L'œil obſervateur ne s'arrête pas avec moins d'intérêt ſur l'Allemagne: ce théatre éternel de guerres dont la ſource intariſſable exiſte dans ſon régime actuel. Cette conſtitution ſinguliere, qui offre un aſſemblage de ſouverains indépendans les uns des autres, ne voyant que leur égal dans le chef qu'ils choiſiſſent, & auquel ils n'accordent que des honneurs & peu d'autorité, ſemble n'avoir plus la même conſiſtance qu'autrefois, & devoir être changée tôt ou tard. Les peuples doivent peut-être le deſirer. Cette révolution feroit du moins ceſſer l'oppreſſion où les retiennent ces petits tyrans qui s'intitulent leurs maîtres par la grace de Dieu, & qui les foulent en vertu de ce droit pour payer leurs plaiſirs, leur luxe & leurs fantaiſies. Les circonſtances qui, ſucceſſivement paroiſſent la rapprocher & l'éloigner, peuvent changer tout-à-coup, lorſque les puiſſances voiſines, intéreſſées au maintien de l'état actuel de ce pays, pour tenir l'équilibre entre les principaux ſouverains, verront jour à des arrangemens qui, en les aggrandiſſant elles-mêmes, les em-

pêcheront de craindre ailleurs une augmentation de pouvoir.

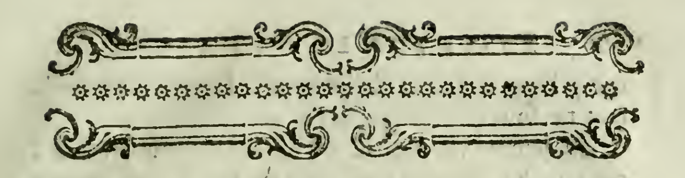
Pendant que tout nous montre en Europe les souverains occupés à étendre leurs possessions, & à accroître leur autorité, la liberté réfugiée dans les forêts de l'Amérique, y a trouvé des hommes qui se sont réunis sous ses étendards, & le nouveau monde a brisé les nœuds qui l'unissoient à l'ancien. Les souverains attentifs à ses efforts, qu'ils ne pouvoient voir avec indifférence, ont entrepris de les soutenir. Ils ont senti, sans doute, le danger de l'exemple que l'Amérique donnoit à l'Europe; mais ils ont vu leur intérêt à affoiblir l'Angleterre, qui depuis trop long-tems abusoit de sa force. Ce besoin du moment a soumis leur politique à l'influence de la philosophie; & surs des troupes dont ils disposent, pour arrêter les élans de cette généreuse fille du ciel, ils ont cru pouvoir la protéger au loin sans conséquence. Mais ce qu'on ne paroît pas avoir prévu, c'est que peut-être on ouvre à l'humanité la perspective la plus intéressante. La révolution qu'on favorise, assure à la liberté un asyle qu'elle conservera, & où pourront se refugier à l'avenir les hommes fiers & sensibles, qui voudront rentrer dans leurs droits, en allant jouir en Amérique de ses douces influences. Qui sait si la politique n'aura point à regretter l'erreur où l'entraîne un besoin passager? Si, en affoiblissant l'Angleterre, elle n'affoiblira point l'Europe? & si le nouveau monde n'en prendra pas un jour la place & l'importance dans l'univers?

Ce tableau ne sauroit être plus grand, plus imposant, ni plus varié. Mais le témoin des événemens a rarement osé les peindre. Il en a vu de trop près les auteurs pour ne pas craindre l'abus de leur crédit ou de leur pouvoir. C'est lorsqu'ils ne sont plus que l'on se hasarde à parler d'eux, lorsqu'on les connoît

moins, que leur conduite ceſſe preſque d'être intéreſſante à ſaiſir, & que le jugement qu'on en portera, inutile pour eux, le ſera encore pour leurs ſucceſſeurs; car ceux-ci permettent toujours de blâmer leurs dévanciers, pourvu qu'on les ménage eux-mêmes.

Il faut du courage à l'écrivain qui anticipe ſur les tems, ſe tranſporte dans l'avenir, & ſe place à la diſtance néceſſaire pour expoſer les faits tels qu'ils ſont, examiner les hommes & les juger, ſans écouter les ménagemens qu'impoſent toujours des intérêts récens & la crainte de la puiſſance, pour prendre enfin la place de la poſtérité, & ſe charger de lui préſenter intacte la vérité qui s'affoiblit, & ſe défigure avec le tems. L'exactitude eſt ſon premier devoir; ce mérite ſupplée à tous les autres: elle eſt aſſez ſévère pour rendre ſes narrations piquantes; & elle peut même flatter la malignité, ſans qu'il ſoit néceſſaire de calomnier les adminiſtrateurs publics. On l'a dit, & rien n'eſt plus vrai: l'hiſtoire des hommes en eſt fréquemment la ſatyre. Mais je veux qu'elle ſoit décente, juſte, ſans humeur, & écrite avec gravité. En condamnant des opérations faites ſans plans, par des hommes allant au jour le jour, exécutées ſans préparations & d'après de petits moyens, on doit moins avoir pour objet d'en humilier les auteurs, que d'en faire une leçon pour ceux qui leur ſuccédent, quand même on ſeroit ſûr qu'ils n'en profiteront pas.





ESSAI

SUR

LE FEU SACRÉ

ET

SUR LES VESTALES.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

L'hiſtoire des Veſtales tient à celle du Feu Sacré ; les auteurs qui ont écrit ſur cet ordre particulier de prêtreſſes, ont trop négligé l'objet eſſentiel de leur culte. Mon deſſein eſt de raſſembler ici les traits principaux qui ont rapport à cette eſpece de religion & à ſes miniſtres ; pour le remplir, il faut néceſſairement remonter bien haut. Le culte du Feu eſt un des plus anciens que l'on connoiſſe ; ce fut dans la Chaldée qu'il prit naiſſance ; il y étoit établi dès avant Abraham. Pour faire connoître ſon origine, il eſt à propos de dire un mot de celle de l'idolâ-

trie ; l'une conduira facilement à l'autre : & ces détails ne sont point étrangers à mon sujet.

En jettant un coup-d'œil sur l'histoire universelle, on voit les superstitions, les erreurs & les crimes se montrer dans l'enfance du monde ; l'absurde polythéisme aveugloit déjà les humains. Comment l'idolatrie commença-t-elle si tôt, & fit-elle des progrès si rapides ? Les hommes à peine existans, témoins des merveilles qui se reproduisoient sans cesse sur la terre nouvellement sortie du néant, avoient abandonné le vrai Dieu. Le déluge avoit puni l'impiété ; elle ne devoit plus exister que dans le souvenir, on ne pouvoit gueres y songer sans horreur & sans effroi. Comment les enfans de Noé, échappés à ce fléau terrible, ne profiterent-ils point de cette leçon ? Comment n'empêcherent-ils pas leurs descendans de se livrer aux excès qui avoient allumé le courroux vengeur de la divinité ? Comment y tomberent-ils eux-mêmes ? Ces questions se présentent naturellement à celui qui parcourt l'histoire des hommes ; plusieurs écrivains ont essayé de les résoudre ; mais leurs efforts n'ont abouti qu'à des systêmes ; je m'arrêterai un instant sur le plus fameux ; il remonte, selon l'usage, à la création.

L'homme venoit de désobéir à son Dieu ; le châtiment avoit suivi le crime ; il gémissoit sous le poids de l'infortune ; & le souvenir de l'état dont il étoit déchu, ajoutoit encore à ses regrets. L'Être-suprême, infini dans ses bontés lors même qu'il punit, adoucit la rigueur de son sort, en lui promettant un médiateur. Cette promesse fut conservée d'âge en âge par la tradition ; elle fut encore confirmée aux enfans de Noé. Cham & Chanaam furent privés de l'espoir d'être les ancêtres de ce réparateur du genre-humain. Quelques savans jugeant qu'ils devoient avoir été affectés de cette exclusion, ont imaginé

que, pour anéantir cette idée humiliante, ils chercherent à détourner le ſens de cette promeſſe, & à multiplier le nombre des médiateurs entre l'homme & la divinité. Ils voyoient les patriarches viſités par des anges qui leur apportoient des ordres & des inſtructions de la part de Dieu même; ils appercevoient, en différens endroits, des autels élevés en mémoire de ces apparitions; ils en conſtruiſirent de ſemblables; ils les multiplierent, & s'appliquerent à l'emporter par la quantité.

Cette explication pourra ſatisfaire quelques lecteurs; mais elle ne paroîtra certainement pas plus ingénieuſe que ſolide au plus grand nombre. Si les deſcendans du troiſieme fils de Noë ont avidement adopté ces chimeres, pourquoi ceux des deux autres les ont-ils auſſi reçues? Ne devoient-ils pas avoir conſervé la tradition dans toute ſa pureté? Ceux qui comptent les tems ſelon le texte Hébreu, ont peine à concevoir comment ils ont pu l'oublier en 400 ans, ou environ, juſqu'à Abraham; les 600 ans qu'ajoute à ce nombre le Pentateuque Samaritain, & les 800 des Septantes ne levent pas cette difficulté. Tout ce qu'on peut dire ſur ce ſujet ſe réduit à des conjectures; il en eſt de même des commencemens de tout; plus les tems ſont reculés, plus nos lumieres ſont bornées; on eſt obligé d'imaginer, & ce chemin conduit rarement à la vérité. Il faut ſe contenter des vraiſemblances; c'eſt dans la marche de l'eſprit humain qu'il faut les chercher. Il s'agit d'erreurs & de ſuperſtitions; les myſteres révélés ne nous les font point connoître: conſidérons donc un inſtant l'homme abandonné à lui-même, jetté çà & là ſur ce globe, occupé des ſoins de ſa ſubſiſtance, & ne portant ſes regards que ſur les objets qui l'environnent.

Tant que le genre-humain fut peu nombreux,

les chefs de famille furent les seuls sacrificateurs. Lorsqu'il eut multiplié, ses besoins & ses travaux augmenterent ; il négligea le culte & les soins qu'il exige. Souvent plusieurs maisons se réunirent pour prier ensemble ; un seul pontife suffisoit pour toutes ; quelques vieillards ne se soucierent pas d'en remplir les fonctions ; on les laissa à celui chez qui l'on se rassembloit. Ainsi les peres se dépouillerent insensiblement du droit de présenter à la divinité leurs vœux & ceux de leurs enfans. Celui qui s'étoit d'abord chargé des sacrifices, transmit cet emploi à ses descendans ; la nation s'accoutuma, par degrés, à le voir entre les mains de quelques-uns. C'est peut-être de cette maniere que s'établit le sacerdoce, qui, dans la suite, prit une forme plus réguliere.

Les autels bâtis par les ancêtres de la petite peuplade, subsistoient encore ; la tradition ne manquoit pas de rappeller quelques merveilles opérées dans les lieux où ils étoient érigés, & les rendoit, en conséquence, un objet de vénération. On sacrifioit sur ces autels plutôt que sur les nouveaux ; la superstition imagina que la divinité les habitoit de préférence. Les sacrificateurs ne pouvoient pas toujours être des sages ; ils voyoient combien l'ignorance augmentoit leur crédit ; il y en eut sans doute d'ambitieux, qui songerent à entretenir l'un par l'autre. On supposa des prodiges ; on multiplia les erreurs. Les miracles, dont on avoit conservé le souvenir, fournissoient des modeles à imiter, ouvroient un champ vaste à l'imagination, & disposoient sans doute les esprits à la crédulité. Toutes les notions vraies furent bientôt étouffées. La nature présente mille phénomenes capables d'effrayer ceux qui n'en connoissent pas les loix. Les hommes qui veulent tromper, ne sont pas ordinairement les plus crédules ; ils obser-

vent avec attention, & tirent parti de leurs découvertes.

C'eſt la crainte qui fait les impreſſions les plus profondes ſur les eſprits. On s'accoutume aiſément aux bienfaits : on en jouit ſans ſonger à la main dont ils viennent. La terreur une fois ſentie, ſe renouvelle facilement. Des fourbes adroits ſavent employer ce reſſort ; on annonce les vengeances de l'Etre-ſuprême. La grêle détruit une moiſſon ; le tonnerre gronde & frappe un malheureux : c'eſt l'Eternel irrité qui châtie des coupables. Le peuple épouvanté adore en tremblant, multiplie les ſacrifices, & ſonge à déſarmer ſon courroux. Bientôt il veut voir ſon Dieu : on en fait l'image ; la crainte conduit le pinceau, & l'arme de la foudre.

Dès que l'image de la divinité fut placée ſur l'autel, les hommages ne s'adreſſerent plus qu'à elle ; on en tira mille copies, qui furent toutes adorées, & qui devinrent des dieux dans la ſuite. On peut ajouter que l'unité de l'Etre-ſuprême fut inconteſtablement la premiere vérité révélée aux hommes ; quand ils raiſonnerent ſur ſes attributs, ils en trouverent une infinité ; ils le révérerent ſous chacun. On adora, ſous différens noms, ſa toute-puiſſance, ſa juſtice, ſa bienfaiſance, &c. Quelques ſiecles s'écoulerent, & firent oublier l'eſprit de l'inſtitution du culte ; on confondit les attributs avec l'Etre même ; il ne fut plus à la fois tout-puiſſant, ſage, juſte ; on crut que l'Etre tout-puiſſant n'étoit pas l'Etre ſage, & que l'Etre juſte n'étoit aucun de ces deux. On méconnut la divinité ; on la décompoſa, pour ainſi dire, afin de multiplier les protecteurs dont l'homme avoit beſoin : & la foibleſſe, fille de l'ignorance, ne put ſe raſſurer qu'à l'abri de la foule des dieux qu'elle ſe créa. C'eſt peut-être ſous ce point de vue qu'il faut enviſager l'établiſſement du polythéïſme. On trouve

dans les écrivains payens des détails qui favorisent cette opinion (1).

L'écriture associe par-tout l'idolâtrie avec la magie; elle donne la même époque à leur origine. Il n'est pas question d'examiner en quoi consiste cette science absurde, & ce qu'il faut penser de ce qu'on en raconte. Quelques connoissances physiques la firent naître; l'ignorance admira, & la crédulité lui enfanta des prodiges. C'est par la divination qu'il me semble qu'elle a dû commencer; ceci posé, son origine ne sera pas difficile à découvrir.

Les sacrificateurs, comme je l'ai observé, ne négligeoient rien pour augmenter la considération dont ils jouissoient. Quoiqu'ils se livrassent à une ambition coupable, ils ne laissoient pas d'être utiles aux hom-

---

(1) Janus avoit plusieurs noms relatifs aux divers emplois que les anciens avoient voulu lui donner :

Præsideo foribus cœli cum mitibus horis;
It, redit officio Jupiter ipse meo.
Inde vocor Janus : cui cum cereale sacerdos
Imponit libum, mixtaque farra sali;
Nomina ridebis : modo namque Patulcius idem,
Et modo sacrifico Clusius ore vocor.
Scilicet alterno voluit rudis illa vetustas
Nomine diversas significare vices.

OVID. Fast. Lib. I. vers. 125. & seq.

Il en fut sans doute de même de l'Etre-suprême au commencement des siecles; n'est-il pas vraisemblable que l'ignorance ait fait ensuite des dieux de chacun de ses noms?

mes ; & cela ferviroit à les excufer, fi l'impofture pouvoit jamais l'être. Ce font eux qui inventerent la médecine. Le hafard, une étude plus attentive de la nature, leur firent connoître différens remedes ; ils s'appliquerent à l'art de guérir. Les humains affligés par des maladies, recouroient à leurs dieux pour en obtenir du foulagement ; ils s'adreffoient toujours à leurs prêtres, qui avoient eu foin de fe placer de bonne heure entre eux & la divinité ; ceux-ci leur donnoient des confeils ; ils ne manquoient pas d'attribuer leurs fuccès à tel facrifice, fait dans telle occafion, & fur tel autel. Cette précaution adroite leur laiffoit la liberté de rejetter l'impuiffance de l'art fur le courroux du ciel, ou fur les difpofitions du malade, qui n'étoient pas affez pures pour obtenir un miracle.

En égorgeant les victimes, en les ouvrant, les facrificateurs en examinoient les parties intérieures, & par la ftructure de leurs corps, apprenoient à connoître le méchanifme de celui des hommes ; c'eft ce qui donna vraifemblablement les premieres notions de l'anatomie. Ils fentirent l'importance de ces obfervations, & s'attacherent à les multiplier. Un fuperftitieux, dont l'imagination étoit vive, réfléchiffant fur l'attention du facrificateur dans ces occafions, put penfer qu'il cherchoit à pénétrer un fecret dans les entrailles de la victime, qu'il y découvroit fi les dieux accepteroient ou non le facrifice, & fi l'objet pour lequel il étoit offert, leur étoit agréable. Cette fuppofition n'eft pas fans vraifemblance. Cet homme ayant eu une pareille idée, fe hâta d'en faire part au prêtre, foit pour s'éclaircir, foit pour fe faire honneur de fa pénétration. On conçoit aifément que ce dernier faifit cette idée, & fe garda bien de le détromper d'une opinion qui ne pouvoit

qu'ajouter au reſpect & à la vénération qu'on lui portoit.

La divination une fois trouvée, il fut facile d'aller plus loin; & d'erreurs en erreurs, on ne dut pas tarder d'arriver à la magie.



CHAPITRE II.

De l'origine du Culte du Feu Sacré.

On vient de voir comment l'idolâtrie s'eſt introduite ; il ſe peut qu'elle ſe ſoit établie d'une autre maniere. On eſt libre d'adopter l'opinion que l'on voudra ſur cet article ; elles doivent être toutes regardées comme fort indifférentes ; la plupart ne ſont que des rêveries, quelquefois ingénieuſes, & je n'exige pas plus de confiance pour celles que je préſente.

Le culte du Feu a-t-il eu la même origine ? On s'eſt plu généralement à le confondre dans la foule des ſuperſtitions qui ont rempli le monde ; il eſt permis de penſer qu'on a eu tort, & il ne ſera peut-être pas difficile de le démontrer.

Dès l'antiquité la plus reculée, le Feu a été un objet de reſpect pour les hommes ; comment cette idée de vénération eſt-elle entrée dans les eſprits ?

Le Feu ſervoit à toutes les cérémonies religieuſes ; point de ſacrifices où il n'eût une place ; il conſumoit les holocauſtes de nos premiers parens ; il deſcendoit quelquefois du ciel pour les embrâſer ſur l'autel ; Dieu même ne s'offrit jamais à leurs regards que revêtu d'un corps lumineux : que de titres pour rendre cet élément reſpectable ! Les hommes, témoins de ces apparitions brillantes, convaincus de la ſpiritualité de leur créateur, n'oſerent en faire l'image, parce qu'ils ne concevoient pas quelle forme ils pourroient lui donner ; ils chercherent, dans les objets les plus pompeux de l'univers, ce qu'ils penſerent devoir le repréſenter mieux à leur imagination.

Le ſoleil rempliſſant la terre & les cieux de ſes rayons, échauffant la nature & la fécondant, mûriſſant les fruits, fut bientôt regardé comme le ſymbole éclatant de cette divinité bienfaiſante; la lune & les étoiles, qui jettoient leurs feux pendant l'obſcurité de la nuit, leur ſemblerent deſtinés à embellir ſa demeure & ſon trône. On ſe tourna devant ces aſtres toutes les fois qu'on voulut adorer l'Être-ſuprême; l'éclat & la majeſte de ces objets élevoient l'ame, & la diſpoſoient à admirer la magnificence de leur auteur.

Tel fut ſans doute le premier culte, le plus ſimple & le plus à la portée de l'intelligence bornée des humains. Bientôt les corps céleſtes, acceſſibles à nos ſeuls regards, leur parurent trop éloignés; ils chercherent autour d'eux ce qui avoit le plus de reſſemblance avec le ſoleil; ils n'apperçurent que le Feu; ils l'allumerent de toutes parts; il devint le ſigne viſible d'un être inviſible, qui fut révéré ſous cet emblême. On l'entretint avec ſoin; on le regardoit avec reſpect; on ſavoit que la divinité s'étoit montrée quelquefois dans cet appareil; on croyoit l'y voir encore. Quand, par haſard, il ceſſoit de brûler, la flamme, qui échauffoit l'imagination, ne ſubſiſtant plus, il ſembloit que Dieu s'en étoit retiré; on ſe hâtoit de la ranimer; le zele enſuite s'empreſſa de la nourrir. Cette opinion fit bientot ſonger à conſerver un feu perpétuel, qui devint ſacré, lorſque le tems eut apporté quelques ombres ſur le motif de cet uſage.

Voilà ce que l'on peut dire de plus raiſonnable ſur l'origine de ce culte. Ce n'eſt pas qu'il ne fût facile d'imaginer de nouvelles conjectures. Peu de ſiecles ont été auſſi fertiles en ſyſtêmes que celui-ci, & peu ont été moins crédules ſur ces ſyſtêmes. Je pourrois en répéter quelques-uns, y ajouter, en retrancher, les déguiſer ſous une forme nouvelle, les faire cadrer

avec l'opinion que je voudrois embraſſer. Je pourrois, pour expliquer l'établiſſement du culte du Feu, prendre, ſuivant la coutume, les hommes à l'origine du monde, les fabriquer à ma fantaiſie, les peindre dans ce prétendu état naturel qui n'exiſta jamais, ſuppoſer que les premieres ſociétés, ſans arts, ſans connoiſſance, ſans induſtrie, n'avoient aucune idée du Feu; le haſard le leur montra. La foudre en tombant embrâſa quelques arbres; des vents violens, agitant une forêt, preſſant fortement les branches les unes contre les autres, parvinrent à l'enflammer. Ce phénomene terrible attira l'attention des hommes groſſiers & nouveaux; l'incendie & ſes ſuites, les dangers auxquels ils ſe virent expoſés par l'ignorance où ils étoient de ſes effets, les jetterent dans la conſternation & dans l'effroi. L'expérience les rendit prudens; ils s'accoutumerent à ce ſpectacle, apprirent l'utilité qu'on pouvoit tirer de cet élément. Le haſard, qui le leur avoit procuré, les en priva; ils ignoroient la maniere de le renouveller; ils attendirent avec empreſſement quelque accident qui le leur rendît: le tems l'amena. Inſtruits par le paſſé, ils ſongerent aux moyens de le conſerver; ils dreſſerent un bûcher qu'ils embrâſerent avec le ſecours que la fortune leur avoit fourni; ils apporterent toute leur attention à ne le pas laiſſer éteindre. Le beſoin, fondé ſur le défaut d'induſtrie, donna donc l'origine au Feu perpétuel; la ſuperſtition conſacra cet uſage, qui devint enfin religieux.

Cette idée, qui n'eſt pas neuve, pourroit faire fortune auprès de quelques eſprits; malheureuſement elle eſt contredite par l'hiſtoire ancienne, ſacrée & profane; ce n'eſt pas cependant qu'une pareille contradiction inquiéte beaucoup aujourd'hui; la plupart des faiſeurs de ſyſtêmes ne s'en embarraſſent gueres; mais, comme je l'ai déjà remarqué, les nouvelles

conjectures ont peu de crédit ; il n'eſt plus permis de ſe livrer à ſon imagination : c'eſt à celles des autres qu'il faut recourir, c'eſt-à-dire, à celle des écrivains qui ont vécu avant nous. On ne prétend point pour cela qu'ils aient vu plus clair dans les ténebres de l'antiquité ; mais leurs opinions ſont accréditées depuis long-tems, & quelques ſiecles donnent un grand poids à une opinion. On ſait cependant que trois mille ans de plus ou de moins n'empêchent pas une abſurdité d'être une abſurdité. Le vrai eſt que le culte du Feu, ſelon les monumens les plus anciens, a commencé dans la Chaldée ; que dans cette contrée, qui a été le berceau des hommes, on n'a pas ignoré l'uſage de cet élément ; & que ſi l'on n'en a point trouvé chez quelques Sauvages de l'Amérique, cela ne fait rien à l'Aſie, d'où ſont parties les premieres peuplades pour ſe répandre partout, & où les premiers arts ont pris naiſſance ; je reviens au Feu Sacré.

On a vu ce culte extrêmement pur dans ſon origine ; il le devoit être. Les opinions des payens ſur le Feu, après pluſieurs ſiecles de ſuperſtitions, contiennent encore des reſtes de cette pureté primitive ; il ne faut que jetter les yeux ſur leurs écrits. Selon Varron, le Feu étoit l'ame de la nature. Plutarque ajoute quelque choſe de plus précis. *Le Feu*, dit-il, *eſt l'image la plus brillante du pouvoir immortel, dont la main arrange & conſerve l'univers ; il eſt le principe de tout, l'ame du monde.*

On regardoit tellement le Feu comme l'image de la vie, qu'on plaçoit des flambeaux éteints ſur les tombeaux ; on en mettoit d'allumés entre les mains des nouveaux époux ; on en donnoit de ſemblables à l'Hymen & à l'Amour. La fable de Promethée étoit fondée ſur cette opinion : il déroba le Feu du ciel pour animer l'homme. Les anciens regardoient

doient donc cet élément comme la vie, l'ame du monde.

Si dans les tems les plus éloignés de ce culte, lorſque la ſuperſtition & l'erreur avoient fait perdre aux humains toutes les connoiſſances les plus ſaines de la divinité qu'ils déshonoroient dans leurs fables, ils conſerverent cependant ces idées ſur le Feu : n'eſt-il pas naturel de penſer qu'elles étoient nées dans les premiers âges, où les hommes devoient être plus ſimples, plus pénétrés des merveilles de l'Etre qu'ils adoroient, & qu'elles ont ſurnagé en partie ſur le vaſte océan des erreurs qui couvrirent enſuite la face de la terre ?



CHAPITRE III.

Du culte du Feu chez les Chaldéens & les Perses.

Les Babyloniens sont le premier peuple qui ait existé sur la terre après le déluge ; les monumens profanes, conciliés avec les sacrés, laissent peu de doutes à cet égard. On a voulu, je ne sais trop pourquoi, les faire précéder par les Assyriens, en faisant un seul homme de Nimbroth & d'Assur, quoique l'écriture les distingue ; on a aussi quelquefois donné l'honneur de la primauté aux Egyptiens, parce qu'il nous reste plus de fables sur leur compte que sur tous les autres. Ce n'est pas ici la place de ces discussions ; il faut s'en tenir à l'opinion des historiens les plus exacts, & supposer vrai le plus vraisemblable.

Nimbroth fut le fondateur de la Babylonie ; la Chaldée en formoit une division ; ses habitans s'appliquant à l'étude, multipliant leurs connoissances, devinrent les savans & les prêtres de ce royaume ; ce fut parmi eux que le culte du Feu commença.

Une mauvaise physique, de vains raisonnemens sur ce qu'il falloit adorer, corrompirent ce culte si pur dans son origine, & sûrement digne de l'Etre auquel il étoit rendu, puisqu'il n'avoit pas encore ordonné celui qu'il exigeoit. On regarda bientôt le Feu comme le principe de tout, parce qu'il anime & dévore tout. Le soleil, la lune, les étoiles, l'armée entiere des cieux, cesserent d'être les simples images de la divinité, & reçurent directement les vœux, les hommages & les sacrifices. La premiere époque de l'établissement du Sabéisme n'est pas connue ; il

paroît ſeulement qu'elle précéda la naiſſance d'Abraham. Quelques ſavans, le docteur Hyde ſur-tout, croient que ce patriarche entreprit de ramener ſes contemporains à la pureté du culte primitif; ſes ſoins, ſelon eux, s'étendirent principalement aux Perſes. J'ignore la raiſon de cette préférence, puiſqu'ils n'étoient pas ſes compatriotes comme les Chaldéens, & que la religion fut infiniment moins altérée chez eux qu'à Babylone.

Ces peuples, connus dans l'ancien Teſtament ſous le nom d'Elamites, datent auſſi d'une antiquité très-reculée; ils embraſſerent le culte des Chaldéens; ils en reçurent auſſi le Sabéïſme, mais ſes ſuperſtitions y firent peu de progrès. S'ils ajouterent quelques cérémonies abſurdes à leur religion; ils en conſerverent le fond, l'eſſentiel, le dogme de l'unité de Dieu; ils conçurent toujours cet Etre, comme inviſible, infini, tout-puiſſant, increé; ils ne permirent point qu'on en traçât des images; ils n'employerent jamais les métaux, ni la pierre pour repréſenter le Dieu qu'ils révéroient; ils ne lui bâtirent aucun temple; ils ne ſouffrirent point que le maître de l'univers fût enfermé dans une enceinte étroite; ils le croyoient préſent par-tout, & l'invoquoient par-tout; ils n'imaginoient pas qu'il y eût des lieux privilégiés, d'où il les entendoit mieux. Ce ne fut qu'après pluſieurs ſiecles qu'ils ſacrifierent ſur des montagnes; la foibleſſe cherchoit à ſe rapprocher de la divinité, & la ſuperſtitieuſe ignorance croyoit y parvenir en quittant la plaine. Ils eurent auſſi des pyrées, où ils nourriſſoient le Feu ſacré; mais ces pyrées n'étoient pas tout-à-fait des temples; on n'y appercevoit ni ornemens, ni magnificence; c'étoit une enceinte de murs, ſimple, ſans faſte & ſans toîts; au milieu s'élevoit un autel ſur lequel on voyoit le braſier ſacré. On n'y renfermoit pas la divinité; on y plaçoit le ſymbole de ſa

pureté ; on ne pouvoit le conserver que dans des endroits spécialement destinés à cet usage ; il falloit qu'il fût à la portée de ceux dont le zele vouloit l'entretenir. Ces pyrées ne furent établis que dans la suite, & par Zoroastre.

Vers le déclin de l'ancien empire des Perses, quelques-uns de leurs rois introduisirent le culte de Vénus ; mais ce culte fut condamné par les mages ; ils persisterent à croire l'existence d'un Dieu unique, éternel, & transmirent ce dogme à leur postérité. Les Parsis le respectent encore aujourd'hui ; les persécutions des mahométans n'ont pu les détourner de la religion qu'ils tiennent de leurs ancêtres ; elle n'est point idolâtre ; si elle l'avoit été autrefois, comment ne le seroit-elle plus aujourd'hui ? Ce n'est gueres l'effet de l'erreur de s'épurer avec le tems ; on voit, au contraire, la vérité s'obscurcir de siecle en siecle, & se changer en erreur.

Le docteur Hyde, qui a fait de grandes recherches sur la religion des anciens Perses, l'a suffisamment lavée du reproche d'idolâtrie ; il a poussé l'attention jusqu'à s'informer exactement des sentimens actuels des Parsis à l'égard du soleil & du Feu ; les prêtres, auprès desquels on chercha ces éclaircissemens, répondirent : » Nous n'adorons ni le Soleil, » ni les astres ; nous ne leur rendons aucun hon- » neur particulier ; si nous nous tournons vers eux » en priant, c'est que nous ne connoissons rien qui » ait plus d'éclat «.

On ne sait pas précisément en quel tems ce culte fut établi dans la Perse, ou le pays d'Elam ; les historiens Persans assurent que Kéyomaras, leur premier roi, l'introduisit dans ses états. Ce Kéyomaras paroît à bien des savans être le même que Déjocès. Quoi qu'il en soit, ce culte devoit être bien ancien, puisque l'opinion générale des Perses étoit qu'il avoit commencé avec leur monarchie.

J'ai déjà dit que quelques écrivains regardent Abraham comme le reſtaurateur de cette religion ; les Perſes vont plus loin ; ils lui en attribuent l'établiſſement. Les Sabéens ont auſſi voulu voir en lui l'auteur de leurs ſuperſtitions ; les uns & les autres ont appellé leur foi *Kish-Abraham*. Ils prétendent qu'ils tiennent de lui leurs livres ſacrés. Les Parſis croient eux-mêmes qu'il demeura dans la ville de Balch. Il ſe peut que quelques-uns des dogmes de leur croyance aient été conformes à celle de ce patriarche ; mais il n'eſt pas certain qu'il ſoit allé dans leur pays ; ſa réputation s'y ſera répandue, & on aura ſongé à le faire regarder comme le fondateur de ces cérémonies religieuſes pour les rendre plus reſpectables.

Les Grecs ont repréſenté le Perſes comme des idolâtres groſſiers, qui ne connoiſſoient pas d'autres dieux que le Soleil & le Feu ; mais ceux-ci ſe juſtifient de cette imputation. On peut les croire mieux inſtruits de leurs propres antiquités que ne l'étoient les Grecs. Un voyageur ne connoît jamais ſi bien les coutumes d'une contrée, que les habitans même qui y ſont ſoumis. Des objets le frappent ; il exerce ſon imagination pour en découvrir les cauſes ; rarement il en demande l'explication ; ſi quelquefois il daigne prendre cette peine, il ne fait pas grand cas de ce qu'on lui apprend, lorſque cela n'eſt pas conforme à ſa maniere de voir & de penſer. Ce fut ſur-tout le défaut des voyageurs Grecs ; de-là viennent leurs jugemens précipités, les fables dont ils ont ſemé leurs écrits. Des hommes, qui adoroient des dieux corporels, qui n'avoient aucune idée de la ſpiritualité, pouvoient-ils la trouver nulle part ? La haute opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, le mépris général qu'ils faiſoient de toutes les autres nations, ne leur permettoient pas de penſer qu'il exiſtât des coutumes ſages au-delà des bornes de la Grece ; s'ils en

apperccvoient, ils détournoient les yeux ; ils aimoient mieux remplir leurs écrits de ce qu'ils inventoient que de ce qu'ils voyoient ; auſſi nous ont-ils donné beaucoup de romans pour l'hiſtoire

Ils appelloient les Perſes *cultores elementorum*. En examinant la conduite des Parſis modernes, & leurs uſages, qu'ils ont évidemment reçus de leurs ayeux, on voit que cette accuſation n'eſt point fondée. Ils regardent les élémens comme la ſemence de tous les êtres ; ils s'attachent, en conſéquence, à les préſerver de ſouillures. Leur attention a principalement pour objet le Feu & l'Eau ; dans le premier ils révérent la divinité ; l'autre ſert à leurs purifications. Rien de plus ancien que cette pratique ; la pureté du corps eſt l'emblême de celle de l'ame. Les maladies qu'engendroit la mal-propreté, firent ſentir de bonne heure aux peuples qui vivoient dans des climats chauds, la néceſſité des ablutions fréquentes ; un principe de religion ſe mêla dans la ſuite à cette inſtitution politique ; elle devint plus ſacrée ; les mages ne pouvoient approcher des pyrées ſans cette préparation.

Les monumens qui reſtent des anciens Perſes, offrent ſouvent des ſtatues de princes proſternés devant le Soleil & le Feu ; on en a conclu qu'ils les adoroient ; mais n'eſt-il pas naturel, lorſqu'on veut peindre un homme occupé à quelques exercices de piété, de le mettre dans la ſituation où il eſt ordinairement, lorſqu'il prie ? On objecte encore les repréſentations du ſoleil, des planetes, &c. qu'on trouvoit autrefois dans ce pays, & dont on voit encore des reſtes. Ces figures purent, il eſt vrai, devenir dans la ſuite les objets d'un culte idolâtre parmi les peuples de l'Orient ; mais eſt-il déraiſonnable de penſer que les mages ne regardoient ces repréſentations que comme des images ſymbôliques du vrai ſyſtême de l'univers ? On ſait qu'ils étoient aſ-

tronomes ainſi que les Chaldéens. Cette explication naturelle ſe préſentoit au premier coup-d'œil ; c'eſt peut-être pour cette raiſon qu'on en a cherché d'autres ; le moins vraiſemblable eſt ordinairement plus merveilleux ; & il y a toujours des gens faits pour le préférer.

Les Perſes ont quelquefois varié dans leurs idées ſur le Soleil ; les uns le regardoient comme le trône de Dieu, d'autres comme le paradis, le plus grand nombre comme l'emblême de la divinité ; aucun n'imagina que *Mithra* fût un dieu. Leurs prieres, adreſſées à cet aſtre, commençoient & finiſſoient par les louanges de l'être qu'il repréſentoit. Lorſque les mages ſe diſpoſoient à ſe rendre au pyrée, ils ſe purifioient ; ils ſe revêtoient enſuite d'habits blancs, mettoient une mitre ſur leurs têtes, & un voile d'un tiſſu délié devant leur bouche, afin que leur haleine même ne ſouillât point le Feu ſacré. Ils s'approchoient de l'autel d'un air religieux, liſoient pluſieurs prieres, & à la fin de la cérémonie, jettoient dans le braſier une branche de quelque arbre ſacré. Le peuple, pendant ce tems, s'humilioit devant ſon auteur, le remercioit, & lui demandoit les graces dont il avoit beſoin. Dès que le ſervice étoit fini, chacun ſe retiroit en ſilence ; on ne voyoit ni tumulte, ni déſordre. Avant que l'aſſemblée ſe ſéparât, le mage ne manquoit pas de l'avertir que ce n'étoit pas à la flamme qu'elle appercevoit, qu'elle venoit de rendre ſes hommages, mais à l'Etre inviſible, à qui ſeul ils étoient dûs. Dans les ſacrifices, on avoit ſoin d'écarter du braſier ſacré tous les corps étrangers ; le roi, les principaux ſatrapes ſe faiſoient un devoir de contribuer à ſon entretien ; dans certains jours de l'année, ils y jettoient eux-mêmes des huiles précieuſes, des aromates, & ces cérémonies s'appelloient *Epulæ Ignis*.

Ce peuple célébroit autrefois, comme les Parsis le font aujourd'hui, six fêtes dans l'année, en mémoire des six saisons qu'ils prétendent que Dieu employa à la création du monde. Cette opinion cosmogonique se rapproche de celle des Chaldéens, & ne differe de la nôtre que par le tems. A la fin de chaque fête, ils jeûnent pendant cinq jours, parce que Dieu, selon eux, se reposa autant de tems à la fin de chaque saison.

Parmi les coutumes qu'ils observent encore, en voici quelques-unes qui sont très-anciennes. Lorsqu'un enfant vient de naître, il est porté dans le pyrée. Le mage, auquel on le présente, lui donne un nom que les parens ont ordinairement choisi; il verse ensuite de l'eau dans une écorce d'arbre, lui en fait boire quelques gouttes, en suppliant le ciel de le purifier des souillures que lui ont communiqué son pere & sa mere. Cette espece de baptême intérieur est expressément recommandée.

A l'age de sept ans, l'enfant est élevé par les mages, qui lui apprennent sa religion; lorsqu'ils le trouvent suffisamment instruit, ils lui permettent de prier pour la premiere fois devant le Feu sacré; il n'y est point admis sans quelques cérémonies, sans doute mystérieuses, qui lui en montrent l'importance. Dans cette initiation, les mages lui donnent un peu d'eau à boire, & lui font mâcher une feuille de laurier.

L'opinion des Perses sur la vie à venir, sur la miséricorde, & sur la bonté divine, étoit très-saine & très-sage. Dès qu'un d'eux touchoit à ses derniers instans, on appelloit un mage; il se penchoit vers l'oreille du moribond, & prononçoit à voix basse, mais avec ferveur, cette priere touchante qui mérite d'être rapportée : » Etre éternel & tout-puissant, créa-
» teur & conservateur! Tu nous as commandé de

» ne point t'offenſer : & cet homme t'a offenſé. Tu
» as voulu qu'il fût bon : & il a fait du mal. Tu as
» exigé qu'il t'honorât du culte qui t'eſt dû : & il a
» négligé ton culte. Maintenant, ô Dieu, dont la
» clémence egale le pouvoir, pardonne-lui ſes offen-
» ſes, ſes fautes, ſes négligences, & daigne le re-
» cevoir dans ton ſein «.

Tel étoit le culte des anciens Perſes, avant que le tems & l'erreur l'euſſent altéré; tel il fut, après qu'il eut été rétabli par Zoroaſtre. On ne peut gueres, en parlant du Feu ſacré, ſe diſpenſer de faire mention de cet homme célebre : je préſenterai quelques traits de ſa morale & de ſa vie.



CHAPITRE IV.

De Zoroastre ou Zerdust.

Il y a peu d'hommes dont on ait eu des opinions plus singulieres que de Zoroastre ou Zerdust ; on en a fait alternativement un prophete, un philosophe, un imposteur. On a fondé ces différentes idées sur ce qu'on rapporte de lui. On n'a pas assez examiné les motifs de ceux qui ont donné l'histoire de sa vie. Ses sectateurs étoient des enthousiastes, & conséquemment ils ont débité mille fables sur son compte. Les autres, attachés à une religion différente, se sont laissé emporter par leur zele, & n'ont pas cru qu'un homme, qui ne pensoit point comme eux, pût ne pas être un scélérat. Peu ont parlé de lui avec impartialité. Ce n'est donc pas dans ses biographes qu'il faut chercher à le connoître ; il faut le voir dans sa morale : elle est consignée dans ses écrits.

Avant d'examiner ce que l'on doit penser de lui, il est bon de dire un mot du tems où il vécut.

On a beaucoup varié sur ce sujet ; les Grecs, sans s'en appercevoir, ont multiplié Zoroastre, & ne se sont point donné la peine de nous apprendre quand il a existé. Leurs commentateurs, persuadés que cet homme étoit le fondateur du magisme, ont essayé de découvrir le siecle & le pays où il naquit, à travers les nuages & les mensonges dont leurs guides avoient enveloppé son origine. Comme ils convenoient que le culte du Feu étoit ancien dans la Chaldée, & qu'il avoit précédé Abraham, ils reculerent la naissance de Zoroastre ; cela étoit assez facile, puis-

que les Grecs sembloient en indiquer plusieurs ; on pouvoit en détacher un, pour le porter à l'époque dont on avoit besoin.

Dans la suite, on s'avisa de jetter les yeux sur les écrivains orientaux qu'on avoit négligés. On trouva qu'ils parloient d'une maniere précise du tems où parut cet homme fameux, qu'ils appelloient Zerdust. On n'osa pas donner un démenti à des Persans sur un point aussi important de leur histoire, qu'ils devoient raisonnablement connoître aussi bien que les Grecs ; mais on ne voulut point abandonner pour cela le premier Zoroastre ; on aima mieux en faire un second ; les Grecs, dans cette occasion, furent d'un merveilleux secours. On créa donc deux Zoroastres, l'un auteur du magisme, Assyrien & contemporain de Ninus : l'autre restaurateur de ce culte, & Persan, contemporain de Darius, fils d'Histaspe. Il ne leur auroit pas été difficile d'en faire un troisieme & un quatrieme ; leurs garants, les Grecs, y avoient pourvu. C'est, sans doute, ce nombre qui a donné lieu à ces opinions ridicules, qui ont fait chercher Zoroastre dans Abraham & dans Moyse.

Il paroît clair que ces deux Zoroastres ne forment qu'un seul homme, & que c'est aux Perses qu'il faut recourir pour en savoir l'histoire. Le livre de Zerdust existe encore ; il ne s'y annonce point comme le fondateur, mais comme le restaurateur de la religion. Cela est conforme avec ce qu'en disent les auteurs orientaux, & c'est un titre pour s'en rapporter à eux de préférence.

Ils le font paroître sous le regne de Gushtasp, qui est le même que le Darius dont je viens de parler. Ils prétendent qu'il naquit Juif, ou que du moins il passa sa premiere jeunesse dans la Judée, au service d'un prophete.

On s'attend bien que cette partie de sa vie a oc-

casionné des recherches curieuses ; on a voulu découvrir quel étoit ce prophete ; on l'a trouvé successivement dans Elie, dans Esdras, dans quelques-uns des disciples de Jérémie ; Prideaux rejette Elie & Esdras ; l'un parce qu'il est trop ancien ; l'autre parce qu'il est trop moderne, & s'arrête à Daniel ; le docteur Hyde préfere Esdras. Les mahométans racontent une petite anecdote qui, si elle étoit vraie, pourroit déterminer ce que l'on doit croire au milieu de cette diversité d'opinions. Ils disent que Zerdust fit une friponnerie au prophete qu'il servoit ; que celui-ci pria Dieu de le frapper de la lepre, & que cette priere fut exaucée. Dans ce cas, Zerdust pourroit bien avoir été le serviteur d'Elisée.

De graves auteurs ont adopté cette conjecture ; mais l'autorité sur laquelle elle est fondée, n'est sans doute pas irrécusable. Les musulmans haïssent les adorateurs du Feu ; ils peuvent avoir voulu faire mépriser le législateur de ces derniers, en mettant sur son compte une friponnerie qui ne seroit pas trop séante dans une homme de son caractere. Le mal que dit un ennemi ne doit point être cru sans examen ; cet examen est impossible ici ; il vaut mieux ne s'attacher à aucun sentiment, que d'en adopter un dont le fondement est soupçonné de calomnie ; d'ailleurs qu'importe ? Ces recherches sont de pure curiosité ; malheur à qui y attacheroit une plus grande importance.

On ne sait ni quand, ni comment Zerdust quitta la Judée ; il vint en Perse, & s'établit dans la province d'Aderbayagjan, où demeuroient les prêtres du Feu ; ce fut là qu'il se donna pour prophete. Khondemir, historien Persan, dit que Zerdust ayant appris, par ses connoissances astrologiques, qu'il alloit paroître un grand prophete, & ne le voyant point arriver, s'appliqua cette prédiction ; pour la remplir,

il se retira dans une caverne, où le diable lui apparut, revêtu d'un corps lumineux, & dans plusieurs conférences qu'il eut avec lui, l'instruisit de ce qu'il devoit annoncer.

Tout ce passage de Khondemir est vraisemblable, à l'exception de la prédiction & de l'apparition du diable; mais un bon musulman ne pouvoit guere parler autrement d'un législateur, dont le culte est proscrit par sa loi. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce passage a servi à plusieurs savans, pour prouver que Zerdust fut un imposteur, quoiqu'ils ne croient pas qu'il ait été visité par le diable. Ils disent sérieusement que tous les fourbes célebres n'ont pas manqué d'agir de cette maniere, & de chercher, comme lui, la retraite; ils rappellent la caverne de Mahomet, où il supposoit avoir des conversations familieres avec l'ange Gabriel. Cet argument, loin de prouver pour eux, établiroit fortement le contraire. Ils n'observent pas qu'on a vu des philosophes s'éloigner du monde pour méditer avec plus de loisir & de tranquillité; on pourroit leur citer Epictete & quelques autres, qui avoient des *cellules* retirées; ils oublient le voyage de Moyse dans la Chaldée, où il garda pendant si long-tems les troupeaux de son beau pere; ils ne songent point que ce fut dans un désert que Dieu lui apparut au milieu d'un buisson ardent; ils ne se rappellent plus son séjour sur la montagne, où l'Eternel lui donna la loi, & où il demeura quarante jours, seul & en conférence avec la Divinité. Je pourrois ajouter que les prophetes aimoient & cherchoient la solitude; je pourrois les faire souvenir aussi que Jesus se prépara à sa mission par un séjour, & par un jeûne de quarante jours dans le désert (1).

---

(1) La retraite de Zerdust ne prouve donc rien contre lui; si Mahomet employa ce manege, quelle consé-

Le tems que Zerduſt paſſa dans ſa caverne, n'eſt point déterminé; on ſait ſeulement qu'à ſon retour, il remit à Gushtaſp, douze volumes, qui contenoient chacun cent peaux de velin. Ce nombre paroît exhorbitant au premier coup-d'œil; mais ſi l'on conſidere que les caracteres des anciens Perſes tenoient beaucoup d'eſpace, & que Zerduſt écrivit les principes de ſa croyance, ceux de la plupart des ſciences, & ſa propre hiſtoire, il n'aura rien de fort extraordinaire.

C'eſt dans cet ouvrage qu'on peut voir ſi l'accuſation d'impoſture eſt fondée. Qu'enſeigne Zerduſt? La réalité, l'unité d'un être exiſtant par lui-même, auteur de la lumiere & des ténebres, & de la nature entiere, admirable dans tous ſes ouvrages, auſſi grand dans la création de l'inſecte imperceptible à nos ſens, que dans celle de l'univers. L'homme doit l'adorer d'eſprit & de cœur, & ſans ſonger à en faire l'image, élever ſes regards juſqu'à la plus brillante des créatures connues, chercher le ſymbole de la Divinité, où elle a mis la plus éclatante empreinte de ſa grandeur, mériter ſes faveurs par la tempérance, la juſtice, la bienfaiſance & la piété, juſqu'à ce qu'il lui plût de l'éclairer davantage par le moyen du grand prophete qu'elle devoit envoyer un jour.

---

quence en peut-on tirer? Je n'apperçois que celle-ci. Il étoit inſtruit des prodiges dont Dieu s'étoit ſervi pour garantir les nouvelles lumieres & les nouvelles loix qu'il daigna donner aux hommes; il ne pouvoit montrer de ſemblables preuves de ſa miſſion; pour s'aſſurer la confiance & la vénération des peuples, il tâcha d'imiter, en quelque façon, la marche myſtérieuſe qu'avoient ſuivie les interpretes ſacrés des volontés divines; & ſa conduite, à cet égard, rend témoignage à la vérité des miracles opérés par le ciel en faveur de notre religion.

Ces derniers mots annoncent aſſez clairement la venue du *Meſſie* ; & c'eſt ce qui a donné lieu à quelques-uns de regarder Zerduſt comme un prophete ; il en faudroit ſans doute moins pour lui mériter le nom de philoſophe ; on ne peut le lui refuſer ſans injuſtice.

Il eſt difficile, en examinant ces dogmes, de les croire l'ouvrage de l'impoſture. Les orientaux rapportent de cet homme une infinité de traits, qui ne marquent pas un ambitieux ; car il devoit l'être, s'il étoit un fourbe. Il vivoit dans la plus grande frugalité, vêtu d'habillemens groſſiers, fuyant le tumulte, paroiſſant rarement à la cour du roi, & ne le flattant jamais, lorſqu'il y étoit appellé. Les mages ne l'auroient point ſecondé ; ils connoiſſoient la vertu, ils la reſpectoient ; ſans cela, ſe ſeroient-ils ſoumis aux loix que leur impoſa Zerduſt ? Il corrigea le culte, & ne toucha aux mœurs que pour en rendre la pureté durable.

On comptoit trois degrés hiérarchiques dans l'ordre des mages. Le premier étoit compoſé des prêtres ordinaires, ſoumis à des inſpecteurs, qui formoient le ſecond, & qui ſe trouvoient eux-mêmes ſubordonnés à l'archi-mage, qui étoit le chef de la religion. Parmi les préceptes que leur avoit donné Zerduſt, on remarquoit ceux-ci.

Ils ne devoient rien deſirer de ce qui appartenoit à autrui : envier ce que l'on n'a point, c'eſt paroître mécontent de l'ordre établi par la Providence. Miniſtres d'un Dieu de vérité, ils ne pouvoient ouvrir leur bouche au menſonge. Satisfait de ſon emploi, chaque mage étoit obligé d'y fixer tous ſes ſoins, ſans s'occuper du temporel, de ſe contenter du néceſſaire, & de n'avoir pas de ſuperflu ; l'étude du livre de la loi lui étoit eſſentiellement preſcrite, afin qu'il fut en état d'inſtruire les autres. La pureté lui étoit re-

commandée; le pardon des injures n'étoit pas le moindre de ses devoirs; le dieu, dont il étoit le ministre, n'étoit-il pas offensé journellement, & ne versoit-il pas sans cesse ses bienfaits sur les hommes?

L'archi-mage étoit soumis lui-même à ces préceptes; on n'y reconnoît pas le ton d'un fourbe. Zerdust vouloit rendre les mages plus respectables; pour y parvenir, il leur faisoit un devoir de toutes les vertus.

Selon l'usage de l'orient, il habilla quelques-uns de ses dogmes en paraboles, il établit ainsi cette doctrine consolante & nécessaire à la foiblesse humaine, qu'il n'est jamais trop tard de se repentir & d'obtenir grace. » Un homme étoit arrêté dans la » Géhenne; son corps y étoit plongé tout entier; » son pied droit seul étoit dehors. Pendant qu'il vi- » voit, il étoit souverain; jamais il ne s'étoit servi » de sa puissance pour faire une bonne action; uni- » quement occupé de ses plaisirs, du fond de son » palais où il se livroit aux voluptés, il gouvernoit » ses peuples avec un sceptre de fer. Un jour qu'il » étoit à la chasse, il vit une brebis prise par le pied » dans un hallier; la faim la pressoit; elle ne pou- » voit atteindre à l'herbe qui étoit devant elle. Tou- » ché de compassion pour la premiere fois, il des- » cendit de son cheval, & la dégagea. C'est en ré- » compense de cette action que son pied n'est pas » dans la Gehenne. Hommes, ajoute alors Zerdust, » travaillez à faire le plus de bien qu'il vous sera pos- » sible, l'œil de l'Etre éternel est ouvert sur vous; il » voit tout, & il n'est rien dont il ne tienne compte «.

Le livre qui contient cette doctrine & ces préceptes, s'appelle *Zund* ou *Zunda-Vesta*, qui signifie *allume feu*. Il est écrit dans les anciens caracteres Persans; le docteur Thomas Hyde avoit offert de le publier avec la traduction latine à côté; mais cette

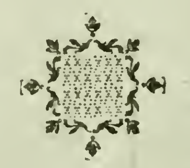
cette entreprise exigeoit des frais immenses; il demanda vainement des secours; personne ne l'aida, & cette idée expira avec lui.

Prideaux fait de grands éloges de ce livre; son témoignage ne peut pas être suspect, puisqu'il est un de ceux qui qualifient Zerdust d'imposteur. Il dit que tout ce qu'il contient est conforme à la vertu la plus pure & la plus austere, à l'exception de l'article de l'inceste, qui y est regardé comme une chose indifférente.

Quelques savans sont fâchés de cette restriction; ils se plaignent de ce que Prideaux n'a pas cité en preuve le *Zunda-Vesta*, ou le *Sadder*, qui en est l'abrégé mis dans le langage Persan ordinaire. Ils ne se rendent point à l'autorité de Diogene Laërce, Strabon, Philon Juif, Tertullien, Clément d'Alexandrie, &c, qui sont les garants de Prideaux. Les historiens font voir, à la vérité, plusieurs incestes parmi les rois de Perse; mais on pense que ces monarques ont pu être incestueux, sans que Zerdust les y ait autorisés.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce philosophe; en parlant de la religion des Perses dans le chapitre précédent, j'ai donné une idée suffisante de ce qu'elle étoit avant & après lui. Les écrivains orientaux ont eu soin d'accumuler les miracles sur tous les momens de sa vie. Il seroit inutile de les répéter: ses actions sont moins intéressantes que sa morale; du moins la connoissons-nous telle qu'elle est & sans alliage. Il mourut à Balch, où il s'étoit retiré. Argjasp, roi de Touran, voisin & ennemi des Perses, ardent persécuteur des sectateurs de Zerdust, vint prendre cette ville à la tête d'une armée, détruisit les autels, & se servit du sang des mages pour éteindre le Feu sacré; celui de Zoroastre fut, dit-on, répandu dans cette occasion.

J'ai dit plus haut que ce fut ce philoſophe qui fit bâtir des Pyrées; les perſes croyoient que le Feu du ciel étoit deſcendu ſur le premier qu'il avoit fait conſtruire à Xis dans la Médie. Les mages l'entretenoient; ils y jettoient en ſecret des matieres combuſtibles, & diſoient au peuple qu'il ſe conſervoit ſans ſecours. Ce charlataniſme étoit ſans doute condamnable; mais on ſait que dans les religions les plus ſaintes, on en a quelquefois employé de pareils; ces petites adreſſes ne nuiſoient pas à l'eſſentiel, à la ſageſſe du culte; j'obſerverai encore que c'étoit le plus pur. Les Perſes n'avoient pas reçu la religion des Hébreux; leurs hommages s'adreſſoient au même Dieu, avec des cérémonies différentes; ils étoient peut-être dignes de lui; on ne voit point qu'il exigeât que les autres peuples reçuſſent la loi qu'il avoit donnée aux Iſraélites; il n'en eſt queſtion nulle part. Il leur ordonna de fuir l'idolâtrie & les idolâtres, d'exterminer ces derniers avec leurs dieux; mais il ne leur dit point de les inſtruire; & il ne paroît pas que les Juifs l'aient tenté.



CHAPITRE V.

Des différentes Nations qui conserverent des Feux sacrés.

Ce n'eſt pas chez les ſeuls Chaldéens & les Perſes qu'il faut chercher des Feux ſacrés ; preſque toutes les nations anciennes en ont eu ; on en vit chez les Egyptiens ; Diodore prétend que cette coutume étoit née parmi eux, d'où elle s'étoit répandue dans le reſte du monde. Plutarque parle d'une lampe qui brûloit jour & nuit dans le temple de Jupiter Ammon ; on croyoit que le dieu même l'entretenoit ; le ſecret avec lequel les prêtres en renouvelloient l'huile, accréditoit cette opinion. Un miracle ajoute beaucoup à la crédulité, & quand on n'en a point, on en ſuppoſe : il ne faut pour cela que de l'adreſſe. Silius aſſure qu'indépendamment de la lampe, il y avoit auſſi un braſier ſur l'autel.

On n'a point aſſez de détails ſur cette partie du culte Egyptien pour dire en quoi il conſiſtoit ; la plupart des écrivains qui ont traité de la religion de ces peuples, ne ſe ſont étendus que ſur la multitude des ſuperſtitions groſſieres auxquelles ils étoient livrés ; on peut en conclure que le Feu n'étoit pas l'objet eſſentiel de leur culte, qu'il n'en faiſoit qu'un acceſſoire, ou que s'il étoit particuliérement révéré, il l'étoit moins que les plantes qu'ils tiroient de leurs jardins, pour les porter ſur l'autel, à côté des animaux qu'ils adoroient.

Parmi les fêtes qu'ils célébroient avec le plus de pompe, il en eſt une dans laquelle le Feu jouoit

un grand rôle ; c'étoit celle de Minerve, dont le principal temple étoit à Saïs. On choisissoit la nuit pour cette solemnité ; dès qu'elle étoit venue, chacun attachoit autour de sa maison, une quantité prodigieuse de lampes garnies d'huile où l'on avoit mis du sel ; elles répandoient une si grande clarté que l'on ne s'appercevoit pas de l'absence du jour ; leur arrangement & leur éclat formoient un spectacle agréable qui duroit toute la nuit. Cette espece de réjouissance ne se bornoit point à Saïs ; tous ceux qui ne pouvoient pas se rendre dans cette ville, pratiquoient les mêmes cérémonies dans les endroits où ils se trouvoient. L'Egypte entiere, éclairée ainsi, offroit un coup-d'œil singulier. On appelloit cette fête, *l'Illumination des Lampes.* Le motif ne nous en est point connu ; les Egyptiens en faisoient un mystere de leur tems : & trop de siecles se sont écoulés pour que nous puissions espérer de le découvrir aujourd'hui. La fête *des Lanternes*, si ancienne & si célebre à la Chine, a beaucoup de ressemblance avec celle-là ; l'origine en est également ignorée ; ce peuple a perdu entiérement le souvenir des raisons qui l'ont fait établir, & les fables par lesquelles ils l'expliquent, ne valent peut-être pas mieux que nos conjectures.

L'espece de rapport de guerres, de conquêtes qu'il y eut entre les Babyloniens, les Assyriens & les Medes, permet de penser que le culte du Feu fut reçu chez ces derniers. Le magisme, né dans la Chaldée, dut se répandre dans son voisinage, & s'étendre de proche en proche. Les superstitions sont actives, & se propagent aisément. Plutarque dit que les Assyriens & les Medes rendirent de grands honneurs au Feu.

Peut-être trouve-t-on des traces de cet usage chez les Phéniciens ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'y étoit aussi qu'accessoire. Auprès du temple

fameux de la déesse de Syrie étoit un lac où l'on conservoit & l'on nourrissoit des poissons sacrés. Ce lac avoit, selon les prêtres, deux cent brasses de profondeur. Au milieu s'élevoit un autel de pierre, qui sembloit flotter sur l'eau, parce qu'on ne découvroit pas les fondemens qui le soutenoient; sur cet autel brûloit continuellement un Feu, qu'on ne regardoit peut-être pas comme sacré, mais qu'on avoit soin d'entretenir toujours allumé, & dans lequel on jettoit sans cesse de l'encens. Les dévots se rendoient tous les jours à la nage auprès de cet autel, où ils venoient prier & apporter des offrandes.

Le peuple de Dieu eut aussi des Feux sacrés; l'Etre-suprême, dans l'ancien testament, se montre toujours sous cet emblême; il offre le Feu aux Israélites comme un objet de terreur & de respect; il les menace de flammes dévorantes; c'est au milieu de la foudre & des éclairs qu'il annonce sa présence sur le Mont Sinaï; il ordonne qu'un Feu perpétuel soit allumé sur l'autel dans son sanctuaire; il commande aux pontifes de l'entretenir en y jettant du bois soir & matin. L'origine miraculeuse de ce Feu ajoutoit à la vénération qu'avoient pour lui les Juifs; ce fut la main même de l'Eternel qui l'enflamma.

Aaron, devenu grand-prêtre, présentoit pour la premiere fois des sacrifices en cette qualité. *Le Feu sortit de devant l'Eternel, & consuma sur l'autel l'holocauste & les graisses.* Les commentateurs ont été embarrassés par ces mots : *Il sortit de devant l'Eternel.* Cet embarras a donné lieu à ces deux explications; la flamme descendit du ciel, ou de la nuée glorieuse qui couvroit le temple; ou bien elle sortit simplement du fond même du sanctuaire, inaccessible aux regards du peuple, & dans lequel le grand-prêtre n'entroit qu'une fois dans l'année.

Les commentateurs ont poussé leurs recherches &

leur curiosité plus loin ; ils ont voulu savoir en quel tems ce miracle arriva : si ce fut de jour ou de nuit. Ils conviennent assez que ce fut à l'heure du sacrifice du soir, parce que le récit de l'historien sacré conduit naturellement à cet instant, & qu'il leur paroît vraisemblable que Dieu l'ait choisi pour manifester sa puissance avec plus d'éclat, & pour témoigner qu'il étoit content des hommages qu'on lui avoit présentés dans la journée. Ces opinions, après tout, n'ont rien d'essentiel ; il n'y a que le fond qui soit de foi ; ainsi il est permis de choisir ; je crois qu'on peut s'en tenir à celle qui fait sortir le Feu du sein du sanctuaire, & qui fixe le miracle à l'entrée de la nuit.

Depuis ce tems, le Feu perpétuel devint nécessaire dans le tabernacle ; c'étoit devant lui que prioient les Hébreux. Bien des personnes ont prétendu que ce fut à leur exemple que les autres peuples allumerent des Feux sacrés ; mais ils n'ont pas fait attention que les Chaldéens en avoient dès avant Abraham ; que Moyse avoit voyagé dans ce pays où il en avoit vu ainsi que dans l'Egypte ; qu'il y en avoit en Elam ou en Perse, &c. D'autres se sont contentés de dire que le bruit du miracle opéré chez les Juifs, s'étant répandu, les autres nations s'empresserent d'en imaginer de semblables. Pourquoi s'attacher à des suppositions sur des objets indifférens ? Il suffit de trouver l'essentiel attesté ; c'est la multitude des minuties qu'on s'efforce de rendre importantes, qui fournissent des armes à l'incrédulité. Le prodige, dont il s'agit, arriva dans le désert ; les Juifs alors n'étoient gueres connus ; ils ne le furent pendant longtems que de leurs voisins ; à leur captivité à Babilone, ils trouverent que les Chaldéens se vantoient d'un pareil miracle, qui remontoit presque aussi haut que leurs observations astronomiques.

Outre ce Feu ſacré, les Iſraélites avoient encore les lampes du chandelier d'or, qui, à en juger par divers paſſages de l'Ecriture, devoient brûler ſans ceſſe dans le ſanctuaire. Cette opinion eſt combattue par des ſavans, qui prétendent que le mot *ſans ceſſe* ou *perpétuel*, n'a pas dans la langue ſacrée la même étendue que dans les nôtres, & que ſouvent il ſignifie ſeulement ce qu'on fait tous les jours, quoiqu'il y ait des interruptions; ils imaginent, en conſéquence, qu'on les éteignoit tous les ſoirs. D'autres répondent que vraiſemblablement les prêtres avoient beſoin de lumiere pour les offrandes d'encens qu'ils faiſoient pendant la nuit, & veulent que ces lampes fuſſent allumées tous les ſoirs, & éteintes tous les matins, parce que leur clarté devenoit alors inutile. On pourroit les concilier en ſuppoſant qu'il y en avoit toujours un certain nombre d'allumées, & que dans certains tems elles l'étoient toutes. Pluſieurs Juifs ſont de ce ſentiment. On croiroit que ſur ces matieres on devroit s'en rapporter à eux; malheureuſement il n'eſt point de peuple qui ſoit moins inſtruit de ſes propres antiquités; ils ont ajouté beaucoup de coutumes à celles qu'ils tiennent de Moyſe; ils en ont oublié les motifs, où ils en rendent compte par des rêveries: je rapporterai celle-ci. La nuit du ſabat, ils éteignent tous leurs feux domeſtiques; ils ne conſervent qu'une lampe dont le ſoin n'eſt confié qu'aux femmes. Leurs rabins diſent qu'ils obſervent cet uſage en mémoire de ce que le ſoleil cacha ſa lumiere lors du péché d'Eve. Leurs femmes, en conſéquence, ſont obligées de rallumer le flambeau que notre mere commune a éteint.

De tout tems les Indiens nourriſſoient un Feu ſacré; les brachmanes le faiſoient auſſi deſcendre du ciel. Preſque tous les peuples du Nord révérerent cet élément. La découverte du nouveau monde nous a

fait voir cette ſuperſtition chez les Péruviens, les Mexicains, & chez d'autres nations ſauvages. L'époque de l'exiſtence de ces peuples dans cette partie du monde nous eſt abſolument inconnue; on ne peut déterminer ni leur antiquité, ni celle de leurs erreurs. Il y avoit quelque reſſemblance entre leurs coutumes & celles des Perſes & des Romains; je les remarquerai, lorſque l'occaſion s'en préſentera.

Les Grecs ont fait un uſage plus étendu des Feux ſacrés; on croit communément qu'ils les devoient aux Perſes; le commerce & les guerres qu'ils eurent avec ce peuple, viennent à l'appui de cette opinion; mais ces cérémonies leur étoient particulieres longtems avant qu'ils euſſent eu aucune eſpece de liaiſon avec ces Aſiatiques, il eſt plus vraiſemblable qu'ils les avoient reçues des Egyptiens avec le reſte de leur théologie. Cecrops put les leur apporter, lorſqu'après avoir été exilé de l'Egypte, il vint dans l'Attique y fonder un royaume. Orphée, Dedale & Mélampe voyagerent dans cette contrée, où ils firent une récolte abondante d'erreurs & d'idolâtrie. Ce qui me ſemble prouver que le culte du Feu leur venoit principalement de ce pays, c'eſt que lorſqu'ils eurent chaſſé les Perſes qui s'étoient flattés de les ſubjuguer, l'oracle de Delphes ordonna d'éteindre les Feux ſacrés, parce que l'approche des Barbares les avoit ſouillés, & d'en venir prendre de nouveaux ſur l'autel commun d'Apollon. Il eſt poſſible que dans la ſuite, ils adopterent quelques-unes des cérémonies des Perſes; mais le fond de ce culte étoit déjà établi, & ils l'avoient tiré d'ailleurs.

Ils n'avoient gueres de temples où ils n'euſſent des Feux ſacrés; on vient de voir qu'Apollon avoit le ſien à Delphes; le même dieu en avoit chez les Platéens & les Cyréniens; ſelon Pauſanias, la ville de Mantinée en conſervoit dans le temple de Cérès

& de Proſerpine ; on en trouvoit en Sicile dans celui de Vulcain. Les Capadociens avoient des pyrées à l'exemple des Perſes ; les rois de Sparte imitoient ces monarques Aſiatiques, en faiſant porter un Feu ſacré devant eux, lorſqu'ils alloient ſe mettre à la tête de leurs armées. Ils n'en conſervoient pas ſeulement dans leurs temples : ils en avoient encore d'autres qui étoient l'objet d'un culte particulier : je veux parler de celui de Veſta, qui fut adorée par les Grecs, & ſurtout par les Romains ; mais avant d'entrer dans ces détails, il eſt néceſſaire de dire un mot de cette déeſſe.



CHAPITRE VI.

De Veſta.

Le Feu fut principalement honoré chez les Grecs ſous le nom d'*Eſtia*, & chez les Romains ſous celui de Veſta. D'Hilerus & Bochart ont cherché l'origine de ce culte dans les antiquités Juives. Ils dérivent le mot Veſta des Latins, & *Eſtia* des Grecs du mot Hébreu *Eſch*, ou du Chaldéen *Eſchja*. David Chytré les dérive tous de l'Hébreu, *Eſchgal, Feu de l'Eternel.* Je croirois cependant qu'il faut s'en tenir à l'étymologie Chaldéenne. Le pere du peuple de Dieu, Abraham, étoit de cette contrée, & devoit parler la langue de ſon pays; le Feu y étoit déjà révéré depuis long-tems; ainſi il eſt, ce me ſemble, aſſez inutile de chercher ailleurs la ſource de ce mot. Peut-être l'Hébreu ne fut-il d'abord que le Chaldéen. S'il formoit une langue particuliere, elle n'étoit parlée que par le patriarche qui la tenoit de ſes peres, & qui la tranſmit à ſes deſcendans. Une langue en uſage dans une ſeule famille, toujours peu nombreuſe, n'eſt jamais bien riche, parce qu'elle s'appauvrit avec le tems, & ſe borne aux expreſſions du beſoin. Elle ne ſe conſerve pas non plus ſans altération. Les voyages de Jacob, ceux de ſes enfans & leur ſéjour en Egypte durent y cauſer de grands changemens, la charger d'une multitude de mots & de tournures en uſage chez les peuples parmi leſquels ils vécurent, lui ôter ſon antique originalité, & en faire une nouvelle langue compoſée du mélange de pluſieurs autres, plus modernes, ſi l'on veut. Il ſeroit, en ce cas,

aſſez ridicule de chercher l'étymologie des mots Chaldéens dans les racines hébraïques ; on devroit peut-être faire précisément le contraire ; la langue primitive, selon les regles du bon ſens, doit, dans ces occaſions, avoir la préférence ſur ſes branches ; il eſt naturel que la fille ait des traits de reſſemblance avec ſa mere ; mais il ſeroit impropre de dire que la mere a l'air de ſa fille. Au reſte, je ne propoſe ici qu'une conjecture ; on peut l'admettre ou la rejetter ; je ſaiſis les apparences que l'hiſtoire m'indique ; c'eſt à ceux qui ſont verſés dans les langues anciennes à décider s'il n'y a ici que des apparences.

Veſta, ſelon pluſieurs, étoit la fille de Saturne & de Rhée ; elle eut pour ſœurs Cérès & Junon ; Pluton, Neptune & Jupiter furent ſes freres. L'ordre dans lequel on doit la placer, a occaſionné quelques diſputes entre les commentateurs de l'antiquité ; doit-on la mettre la premiere ou la derniere ? Quel eſt ſon rang ? Ceux qui veulent le ſavoir abſolument, & qui la font l'ainée, s'appuient ſur ce vers d'Apollodore :

Veſta, Ceres, Juno, ſecus muliebre ſorores.

Ceux qui la croient la cadette, oppoſent ces deux vers d'Ovide :

Ex Ope Junonem memorant Cereremque creatas
Semine Saturni, tertia Veſta fuit.

Elle eſt miſe ici à la derniere place d'une maniere aſſez expreſſe pour décider cette queſtion ; celle que lui donne Apollodore, n'eſt point déterminée, & c'eſt peut-être à la quantité & à l'harmonie du vers qu'elle doit l'avantage d'être nommée la premiere.

D'autres auteurs l'ont faite femme du Ciel, & ont cru qu'elle étoit la Terre ; un plus grand nombre a

pensé qu'elle étoit le Feu : Ovide la présente sous l'un & l'autre emblême dans ces deux vers :

Nec tu aliud Vestam, quam vivam intellige flammam.

. . . .

Stat vi terra suâ, vi stando Vesta vocatur.

FAST. Lib. VI.

Les poëtes, comme l'on voit, n'ont pas toujours eu une croyance bien ferme. L'imagination nuit quelquefois à la logique ; ils n'apprennent rien de certain ; ils se contentent de rappeller les différentes opinions ; & ils les suivent tour-à-tour, sans s'embarrasser s'ils sont conséquents ou non.

Le culte qu'on rendoit à Vesta suffit pour la faire regarder spécialement comme le Feu. Ceux qui croyoient qu'elle étoit la Terre, avoient soin d'observer qu'au milieu de notre globe est un Feu naturel & central qui le vivifie, & dont la chaleur, s'élevant insensiblement jusqu'à sa surface, contribue à sa fertilité. C'est donc à ce dernier sentiment qu'il faut s'arrêter. Comme Feu, les Grecs, ainsi que je l'ai dit, appelloient cette divinité *Estia*, & les Romains *Vesta*. Ceux-ci lui donnoient encore le nom de Vénus ; c'est ce qui excitoit la mauvaise humeur de St. Augustin : *On adore*, disoit-il, *cette déesse par le Feu & par la Virginité, & on ne rougit pas de l'appeller Vénus.* Macrobe, pour détourner ce reproche, a soin de donner cette explicatien : les physiciens nomment Vénus la partie supérieure de notre athmosphere, & l'inférieure Proserpine. Vesta, comme Vénus, seroit alors le Ciel. Il faut s'en tenir au Feu ; c'étoit l'objet principal de son culte.

Rien ne montre mieux le respect que les Grecs avoient pour *Estia*, que les lieux qu'ils lui avoient consacrés. Ce fut dans le prytanée qu'Athenes conserva le Feu de cette déesse ; les autres villes l'imite-

rent, & dans la ſuite le nom de prytanée fut donné à tous les endroits où l'on alluma le Feu de Veſta. Chaque maiſon eut ſon petit prytanée ou ſa chapelle particuliere, dans laquelle brûloit toujours une lampe; on y ſacrifioit, on y faiſoit ſes prieres; & ce fut de-là qu'elle prit encore le nom de Veſta domeſtique & protectrice.

On ne fit point d'abord l'image de cette déeſſe; la flamme pouvoit aſſez difficilement être repréſentée. Les Grecs la peignirent enſuite ſous la forme de la Terre; ſa ſtatue étoit dans le prytanée à Athenes; du moins Pauſanias obſerve que les loix de Solon y furent dépoſées auprès des ſimalacres de la paix & de Veſta. Non-ſeulement elle y avoit des lampes; mais elle avoit encore des autels, ſur leſquels étoient des braſiers ſacrés.

Ces autels furent un aſyle inviolable pour les malheureux. On voyoit ſouvent des criminels que les juges alloient condamner aux tortures, s'élancer vers l'autel de Veſta, s'y aſſeoir, & de-là, ſupplier qu'on ne leur fît point éprouver ce ſupplice. Ces ſortes de jugemens ſe rendoient ordinairement dans les prytanées. Vitruve remarque que ces autels étoient bas, afin qu'on pût s'y placer aiſément, & y trouver un refuge toujours prêt.

Ce privilege, il eſt vrai, n'étoit pas accordé ſeulement à ceux de Veſta; la plupart des autres dieux en jouiſſoient, tels que Jupiter, Apollon, Minerve, &c. les coupables s'y réfugioient, &, dès l'inſtant ils étoient à l'abri de toute violence; il y avoit des regles qu'ils étoient obligés d'obſerver ſuivant les crimes qu'ils avoient commis. La loi, comme l'indique Eſchyle dans les *Eumenides*, défendoit au meurtrier de parler tant qu'il étoit ſur l'autel.

Ces ſortes d'aſyle ſont de toute antiquité. On en trouvoit preſque par-tout, avec des reſtrictions dif-

férentes, selon les tems, les lieux & les crimes. Il y eut des nations chez lesquelles ce droit fut borné à quelques temples; les Romains avoient ceux du dieu *asylée*; les Juifs avoient des villes particulieres, où le coupable se retiroit pour éviter le châtiment.

Vesta fut adorée par les Grecs avant les autres divinités; on commençoit par ses sacrifices à tous les renouvellemens des olympiades. Pausanias dit qu'on sacrifioit d'abord à Vesta, ensuite à Jupiter, enfin à Mercure.

Depuis long-tems cette déesse étoit révérée dans le Soleil; c'est sous cette image, & par un Feu perpétuel, que les Scythes l'adoroient. On croit que le mot Hongrois *Isten*, qui signifie aujourd'hui *Dieu*, exprimoit autrefois *Vesta*, le *Feu* ou le *Soleil*. Ceux qui aiment les ressemblances sont enchantés d'en trouver beaucoup entre *Isten* & *Estia*. Il est vrai qu'Hérodote ne dit point que les Scythes appellassent cette divinité *Isten*, ni d'aucun autre mot approchant d'*Estia*, mais *Tabiti*. Si ce témoignage afflige les étymologistes, ils doivent au moins être satisfaits de ce qu'il prouve que cette nation adoroit Vesta. Ceux qui s'inquietent beaucoup de la maniere dont l'Amérique a été peuplée, & qui veulent absolument que les Scythes aient envoyé des colonies dans le nouveau monde, ne seront pas fâchés de voir les Péruviens prosternés devant le Soleil, l'honorant par un Feu sacré, toujours allumé; cette petite circonstance peut figurer avec leurs preuves, & je leur laisse le soin d'y joindre de beaux raisonnemens, dont la conclusion sera qu'ils ont trouvé la verité.

CHAPITRE VII.

De Vesta chez les Romains.

C'est à Rome que le culte de cette déesse a été plus célebre, plus pompeux, & plus chargé de cérémonies; c'est du moins ce peuple qui nous a laissé le plus de détails sur ce sujet.

Les Romains mettoient Vesta au nombre des Dieux de leurs ancêtres; ils pensoient qu'elle avoit été apportée par Enée en Italie. Ce point de croyance étoit un de leurs articles de foi; ils ne se donnerent pas la peine de l'examiner. Tite-Live est le premier qui ait osé former quelques doutes sur le voyage d'Enée en Europe. Le savant Bochard a rassemblé une multitude d'argumens pour prouver qu'il n'y vint jamais. Cela n'empêche pas que ce ne fût l'opinion générale des Romains; ils prenoient plaisir à se faire descendre des Troyens; les Césars ne manquoient pas de se trouver, en ligne directe, les petits-fils d'Enée, &, par conséquent, de Vénus. Une déesse, à la tête d'un arbre généalogique, ne laisse pas d'y jetter un certain lustre; il y avoit déjà tant de héros, nés de différentes divinités, qu'il n'eût pas été décent que le premier homme de la république se fût vu privé d'un pareil avantage. La mode de se donner des aïeux remonte plus haut qu'on ne le croit communément: & il n'en coûtoit vraisemblablement pas davantage aux anciens qu'aux modernes.

Les Romains prétendoient donc avoir reçu leur religion des Latins, qui la tenoient eux-mêmes directement d'Enée. Cependant les Troyens n'avoient

aucune idée de Vesta, ni du culte du Feu. Je crois que sans aller chercher si loin la source où ils puisèrent, il faut recourir aux Grecs; ils avoient des Feux sacrés dans toutes leurs villes, dans tous leurs temples, & presque dans toutes leurs maisons; cette filiation est plus naturelle & plus vraisemblable (1).

Les Latins disoient qu'Enée établit d'abord le culte de Vesta à Lavinium; qu'Ascagne, son fils; le porta chez les Albains, d'où il fut ensuite transporté à Rome. On varie sur l'auteur de cette derniere émigration. Les uns en font honneur à Romulus; Plutarque veut que ce prince ait été le fondateur des Vestales. Denys d'Halicarnasse observe qu'il se contenta d'établir des Feux dans plusieurs quartiers de la ville; le plus grand nombre s'arrête à Numa, qui donna une forme reglée à la religion, & qui en fixa les cérémonies.

Ce culte introduit à Rome ne cessa point pour cela dans la ville d'Albe. Quelques écrivains veulent qu'il y eût une interruption; mais elle ne fut pas de longue durée, puisqu'elle n'alla que jusqu'au regne de Tullius; peut-être n'y en eut-il point du tout; & ne l'a-t-on imaginée que pour avoir lieu

(1) Si l'on adopte le sentiment de M. Pelloutier, & que les peuples de l'Italie tirent l'origine des Celtes, comme il semble l'avoir prouvé, ce ne sera pas chez les Grecs que les Romains auront puisé le culte du Feu, mais chez les Celtes leurs premiers ancêtres, qui révéroient les élémens. Au reste, la religion des Romains n'est pas l'objet de cet article; il ne s'agit que de Vesta; le culte de cette déesse se conserva toujours sans altération; il n'en fut pas de même des autres divinités; celles des Celtes, qui furent d'abord adorées à Rome, firent place à celles des Grecs. Voyez *l'histoire des Celtes de* M. PELLOUTIER.

de

de rapporter un miracle. Tullius voulut, dit-on, faire transporter à Rome l'autel sacré de Vesta ; à peine eut-on essayé de le mouvoir, qu'une grêle de pierres fondit sur les travailleurs, & les détourna de cette entreprise. Les livres des Sybilles, qui étoient la ressource des Romains dans tous les cas extraordinaires, furent consultés ; on crut y trouver un ordre formel de renouveller à Albe les cérémonies de Vesta qu'on avoit interrompues ; on obéit : & cette déesse continua d'y être révérée sous le nom de *Vesta minor :*

Ignem Trojanum, & Vestam colit Alba minorem.

JUVEN.

Numa bâtit un temple à Vesta, l'an 40 de Rome, & le second de son regne : il étoit entre le capitole & le Mont-Palatin, à une distance à peu près égale de l'un & de l'autre ; il le dôta des deniers publics ; ses revenus se ressentoient de la pauvreté de son fondateur, & de celle de l'état. Le temple méritoit à peine ce nom ; le chaume le couvroit :

Quæ nunc ære vides, stipulâ tunc tecta videres,
Et paries lento vimine textus erat.

FAST. Lib. vj.

Lorsque le luxe se fut introduit à Rome, on s'empressa d'embellir la demeure sacrée de la protectrice de l'empire ; on la rebâtit avec magnificence ; on lui conserva seulement sa premiere forme, qui étoit ronde ; la raison qu'en donne Ovide, est que Vesta est la terre, & que celle-ci a la forme d'un globe.

On a long-tems disputé pour savoir si cette déesse

avoit une ſtatue à Rome ; Ovide avoit dit expreſſément que non.

Eſſe diu ſtultus Veſtæ ſimulacra putavi,
Mox didici curvo nulla ſubeſſe tholo.

Effigiem nullam Veſta nec ignis habent.

FAST. Lib. vj.

Pline dit, au contraire, qu'on la repréſentoit aſſiſe; on peut s'en rapporter à ſon ſentiment, puiſque nous avons des médailles où elle eſt dans cette ſituation, tenant d'une main un flambeau, & un cercle de l'autre, avec cette inſcription : VESTA P. R. QUIRITIUM. Il paroît que ſa ſtatue n'étoit pas expoſée à la vue dans le temple, mais qu'elle étoit renfermée dans l'intérieur avec le Palladium, ou le gage du ſalut de l'empire. Numa en mettant Rome naiſſante ſous la protection de cette déeſſe, avoit cru devoir le placer dans ſon ſanctuaire. Ce Palladium étoit très-révéré des Romains; ils croyoient le tenir auſſi de leurs aïeux. La maniere dont il étoit parvenu à ces derniers, étoit ſur-tout fort remarquable. Les fables, comme l'on ſait, donnent une grande autorité aux choſes, & le merveilleux paroît toujours le plus croyable au peuple. C'étoit une ſtatue de Minerve, qui étoit tombée miraculeuſement du ciel au milieu de la ville de Troye, dans le tems qu'on y bâtiſſoit un temple à cette déeſſe. L'oracle avoit aſſuré, dans cette occaſion, que Troye ſeroit à l'abri de toutes les entrepriſes de ſes ennemis, tant qu'elle conſerveroit ce ſimulacre précieux. On ſait comment Ulyſſe & Diomede l'enleverent, pour faire triompher les Grecs, dont les efforts avoient été inutiles juſqu'à ce moment.

Les Romains, qui n'étoient pas forts en fait de

critique, croyoient pieusement qu'Enée l'avoit apporté en Italie avec ses autres dieux. Ce prince l'avoit d'abord déposé dans Lavinium avec la déesse Vesta; son fils Ascagne en transférant cette derniere à Albe, n'avoit eu garde de l'oublier; & les Romains s'étoient empressés de l'en retirer. Ils étoient convaincus qu'ils avoient le véritable simulacre de Minerve, qui étoit descendu du ciel; ils croyoient aussi fermement qu'il avoit conservé le privilege rare de rendre une ville imprenable; quiconque en eut osé douter, se fut attiré de mauvaises affaires; il eut pu cependant leur faire cette petite question. Comment avez-vous eu ce Palladium inestimable, puisque les Grecs s'en étoient emparés par surprise? S'ils en ont enlevé un faux, comme vous l'imaginez, le véritable a donc dû rester dans Troye; mais en ce cas, je ne vois pas pourquoi vous faites tant de cas de sa prétendue vertu de conserver une ville; Troye n'a-t-elle pas été prise & détruite? s'il avoit réellement cette qualité, il faut que les Grecs s'en soient véritablement rendus maîtres: & je ne vois plus alors où Enée l'a été chercher pour vous l'apporter.

Il est vraisemblable qu'on n'auroit rien répondu à cet argument, & qu'on auroit lapidé l'homme assez hardi pour en faire un pareil.

Ces difficultés n'embarrassoient gueres les Romains; il n'en est point pour ceux qui aiment à croire; & où en auroient été les payens, si en fait de culte, ils y avoient regardé de si près? la postérité peut être moins crédule, & rire de la sottise de ses peres; mais cela n'empêche pas que cette sottise n'ait été pendant quelques centaines d'années un objet de vénération.

C'est par un effet de cette vénération, que lorsque le Feu prit au temple de Vesta, le pontife Métellus s'élança courageusement au milieu des flam-

mes pour dérober le Palladium à leur fureur. Son zele qui auroit dû ſans doute lui mériter une récompenſe des dieux, lui attira un châtiment. Pline raconte que le pontife ne vit pas impunément les ſimulacres qu'il ſauva de l'incendie; leur éclat l'éblouit à tel point, qu'il en perdit la vue.

Il y avoit, outre le Palladium, pluſieurs autres ſimulacres dans le temple de Veſta : on leur donnoit, en général, le nom de *choſes ſacrées ;* on ne ſait point en quoi elles conſiſtoient. On veut que ce ſoit les ſtatues des grands dieux, celles de Caſtor & de Pollux, ou d'Apollon & de Neptune. Plutarque prétend que c'étoit deux tonneaux, l'un vuide & ouvert, l'autre plein & fermé. Pline dit que c'étoit des dieux que les Veſtales adoroient en ſecret, & qui étoient les gardiens des généraux d'armée & des enfans. Il faut lire les graves commentaires qu'on a faits ſur cette idée, & l'eſpece d'analogie qu'on trouve entre l'enfance & le commandement des armées. Cette variété d'opinions prouve, ce me ſemble, que tous ceux qui ont parlé de ces objets ſacrés ne les ont point vus. Ceux qui ont prétendu que dans certains jours de l'année il étoit permis d'entrer dans l'intérieur du temple, ſe ſont donc trompés; ſi cela étoit, les écrivains auroient été plus d'accord ſur cette matiere; leurs yeux ſeuls les auroient guidés; mais les lieux ſecrets étoient interdits à tout autre qu'aux Veſtales. Les hommes ne pouvoient entrer que dans une certaine partie du temple, d'où ils aſſiſtoient aux ſacrifices; encore n'avoient-ils cette liberté que pendant le jour; celui qui s'y ſeroit introduit pendant la nuit, auroit été puni ſévérement.

Cette regle fut long-tems particuliere & reſtreinte au temple de Veſta; elle s'étendit enſuite à celui de Diane, qui étoit bâti dans la rue Patricienne; les hommes avoient la permiſſion d'entrer dans tous

ceux que cette déeſſe avoit à Rome, excepté dans celui-là. Le peuple, ſelon Plutarque, racontoit ainſi le motif de cette exception : un jeune homme avoit oſé faire violence à une femme qui prioit dans ce temple : la déeſſe, irritée de cette profanation, envoya des chiens qui le dévorerent. Cette merveille frappa d'étonnement tous les eſprits ; & l'on crut ne pouvoir mieux ſatisfaire Diane, qu'en fermant à tous les hommes le ſanctuaire qu'un homme avoit ſouillé.



CHAPITRE VIII.

Des Vestales.

C'étoit à des filles qu'on confioit spécialement le culte de Vesta ; on les choisissoit vierges ; Ovide en donne pour raison que Vesta l'étoit ; il ajoute aussi que c'est parce que cette déesse est la même chose que le Feu qui n'engendre rien :

Nataque de flammâ corpora nulla vides.
Jure igitur virgo est quæ semina nulla remittit ;
Nec capit : & comites virginitatis amat.

FAST. Lib. vj.

Le zele a toujours regardé la pureté comme un objet essentiel dans le service des dieux ; elle fut prescrite à tous ceux qui les approchoient. Si l'on vit quelques temples où la prostitution fut ordonnée, comme dans celui de Vénus à Babylone, le plus grand nombre eut cet usage en horreur. Les prêtres & les prêtresses des Egyptiens, dépositaires des dogmes sacrés, devoient donner l'exemple des vertus ; la continence leur étoit également recommandée ; on ne dit pas si les prêtresses étoient obligées à une virginité perpétuelle ; les prêtres ne pouvoient avoir qu'une seule femme.

Chaque Dieu dans le monde avoit ses temples, ses pontifes différens, ainsi que son culte. On a vu les regles auxquelles les mages étoient asservis ; celles des Brachmanes n'étoient pas moins austeres ; le célibat cependant ne paroît pas avoir été de loi pour

eux, ni pour les prêtres en général ; il n'y avoit guere que ceux de Cybele, connus sous le nom de *Galles*, qui y fussent soumis. Ils commencerent dans la Phénicie, d'où ils passerent dans la Phrygie, dans la Syrie, dans la Grece, & enfin dans l'empire Romain. La déesse n'en admettoit auprès d'elle aucun qui ne fut eunuque ; c'étoit peut-être l'unique sureté qu'ils pouvoient donner de leur fidélité à garder le célibat. Ce qu'il y avoit de plus dur, c'est qu'ils étoient obligés de se faire cette cruelle opération à eux-mêmes, ce qui les supposoit déjà dans un âge où ils sentoient tout le prix de ce dont ils alloient se priver. Ils ne pouvoient posséder aucun bien ; leur subsistance étoit assignée sur la charité publique ; on assure, & cela n'est pas difficile à croire, qu'ils n'étoient point à plaindre de ce côté : *Jupiter n'étendit jamais la main pour la retirer vuide ;* ce proverbe est de la plus haute antiquité. Les Galles étoient d'une ignorance crasse, & revêtus d'habits grossiers ; ils étonnoient le peuple par l'austérité de leur vie ; ils avoient soin de le rendre témoin des fureurs de leur zele, si l'on peut s'exprimer ainsi. Dans certaines cérémonies, ils se tailladoient publiquement les bras avec des couteaux. Leurs efforts, leur charlatanisme ne leur attirerent cependant que le mépris. On vit le consul Mamercus-Emilius-Lepidus casser le décret du préteur qui mettoit un de ces Galles nommé *Genucius* en possession d'un bien qui lui avoit été légué par testament. La raison qu'il en apporte, montre le peu d'estime que les Romains faisoient de cette espece de pontifes ; comme ils ne sont ni hommes, ni femmes, disoit le consul, ils ne doivent jouir d'aucun des privileges accordés au genre humain.

Ces loix séveres, comme je l'ai remarqué, n'étoient point générales ; c'est sur-tout chez les prêtresses qu'il faut chercher les préceptes de la conti-

nence & de la virginité ; les filles de Junon & de Vesta dans l'Achaïe étoient forcées de les observer, ainsi que celles de Diane & de Minerve. La Pythie qui rendoit les oracles d'Apollon devoit aussi être vierge ; il y en eut une qui viola cette loi, & qui donna des marques de fecondité ; on ne sait point si elle fut punie ; mais les Grecs n'admirent dans la suite à l'emploi de Pythie que des filles de cinquante ans. Ils songerent moins à s'assurer de leur sagesse, qu'à prévenir le scandale. Les Perses avoient aussi des vierges attachées au culte de Mithra ; on ne peut pas dire précisément en quoi consistoient leurs fonctions ; mais la virginité leur étoit essentiellement prescrite. Justin rapporte qu'Artaxerce se repentit d'avoir promis à son fils de lui permettre d'épouser une certaine Aspasie ; ce prince pour se dispenser de lui tenir sa parole, prit le parti de la faire entrer parmi les prêtresses du Soleil ; & dès lors il lui fut ordonné une continence éternelle.

On peut ajouter à ces exemples celui des vierges que les Péruviens consacroient au Soleil avant la destruction de l'empire des Incas. Elles étoient toutes du sang royal ; la chasteté la plus exacte leur étoit imposée ; la loi condamnoit celle qui y manquoit, à être enterrée toute vive ainsi qu'à Rome ; l'amant & sa famille entiere étoient exterminés. La superstition, qui, par-tout fut toujours cruelle, leur avoit cependant fourni le moyen d'échapper à la sévérité de la loi, en y mettant une restriction ; la prêtresse étoit irrémissiblement punie de mort, à moins qu'elle ne jurât que le Soleil lui-même étoit descendu sur la terre exprès pour la rendre mere ; il y a beaucoup d'apparence que peu furent punies, & que le Soleil eut beaucoup d'enfans au Pérou.

Les anciens Gaulois avoient leurs Druidesses ; on les divisoit en trois classes ; la premiere étoit soumise

à une virginité perpétuelle; celles de la seconde étoient mariées, mais forcées à la continence; le temple étoit leur demeure ordinaire; elles n'en sortoient qu'une fois l'année pour aller voir leurs maris, & tacher de leur donner des héritiers. Le reste composoit une classe inférieure qui étoit au service des deux autres.

Il seroit aisé de citer encore quelques exemples; ceux-ci suffisent pour montrer que la continence devint essentielle à toutes les prêtresses. Dans différens endroits on ne regarda pas de si près à la virginité. Le Feu sacré d'Athenes & de Delphes étoit entretenu par des vierges, lorsqu'on en trouvoit pour remplir cette fonction, ou du moins par des veuves. Les Grecs employoient indifféremment les unes ou les autres. Ce sont les embarras d'un ménage & des enfans qui firent exclure les femmes.

Les Romains, dans l'établissement des Vestales, imiterent les Albains, qui n'étoient sans doute que les imitateurs des autres nations; ils commencerent par s'en écarter sur ce qui regardoit la virginité, en lui donnant un terme moins long. Les Vestales d'Albe devoient l'observer pendant cinquante ans; c'étoit à peu près la rendre perpétuelle, puisqu'on les privoit de tout espoir de postérité; d'ailleurs il n'étoit pas aisé de perdre à cet âge ce qu'on avoit jusques-là conservé avec tant de soins & de peines.

Ce que nous savons de ces prêtresses Albaines se réduit à peu de chose; on voit seulement que le vœu de virginité étoit un point fondamental, essentiel & sacré, auquel on ne manqua jamais impunément, & qui fut étrangement respecté. Amulius ayant chassé son frere Numitor du trône, & tué le jeune Ægistus, son neveu, mit la sœur de ce prince infortuné dans le temple des Vestales; il craignoit qu'elle ne donnât la naissance à des princes qui eussent un jour

faire valoir les droits de Numitor contre son usurpation. Cette précaution, qui destinoit Rhéa Silvia à un célibat éternel, n'eut pas le succès qu'il en attendoit; un jour que la princesse étoit allée puiser de l'eau dans un fontaine écartée, elle fut violée par Mars, ou plutôt par un jeune homme qu'elle aimoit, à qui elle avoit donné rendez-vous, & qui, pour se déguiser, avoit pris les habits & les armes du Dieu de la guerre. Romulus & Rémus durent le jour à cette aventure. Rhéa Silvia fut condamnée à mort suivant la loi; sa peine fut ensuite changée en une prison perpétuelle, tandis que ses enfans furent exposés sur le Tybre.

Ce trait d'histoire donne l'idée de la plupart des usages des Albains, relatifs aux Vestales. Les Romains, comme je l'ai dit, en adopterent quelques-uns; ils exigerent que leurs Vestales fussent vierges; mais ils ne demanderent pas qu'elles le fussent plus de trente ans. Numa en institua quatre; Servius-Tullius en ajouta deux; d'autres prétendent que ce fut Tarquin l'ancien. Il est très-indifférent de savoir précisément lequel des deux a fait cette augmentation. Tant que leur ordre subsista, il paroît qu'elles ne furent que six. S. Ambroise à la vérité en compte sept; il reste aussi une médaille de Faustine, femme d'Antonin le philosophe, où l'on voit six Vestales sacrifiant devant un autel, & une petite septieme qu'on suppose être une aspirante. On ne peut rien asseoir de bien certain là-dessus; il y a tant d'historiens qui contredisent cette médaille & S. Ambroise! Quelques-uns prétendent qu'Auguste élut cette septieme; mais qui les en a instruits! Pourquoi Plutarque dit-il qu'elles avoient toujours été au nombre de six, & qu'il n'y en avoit pas davantage de son tems, c'est-à-dire du tems de Trajan. On a cru que par cette septieme, il falloit entendre la grande Vestale, qui

n'étoit point comprise dans le nombre des six. Mais quand a-t-elle été instituée, sur quelle autorité appuie-t-on cette conjecture ? les recherches à ce sujet ne présentent rien de satisfaisant ; il faut les quitter sans conclure.



CHAPITRE IX.

Du choix des Vestales & de leurs occupations.

Ce fut Numa qui choisit les premieres Vestales; il réserva ce droit à ses successeurs, mais après l'expulsion des rois, il passa aux souverains pontifes. On voit par les formalités que l'on observoit dans ces occasions, l'importance que les Romains attachoient à la virginité de ces prêtresses; on les prenoit à un âge où la pensée même n'a pû souiller encore l'imagination d'une jeune personne: cet âge étoit entre six & dix ans; il étoit défendu d'en admettre aucune ni au-dessus, ni au dessous.

Quand il s'agissoit de remplacer une Vestale, le Grand Prêtre cherchoit dans les familles de Rome, vingt vierges de l'âge réquis par la loi; elles devoient avoir leur pere & leur mere; il les examinoit attentivement; il ne falloit pas qu'elles eussent le moindre défaut, la moindre tache sur leur corps; on exigeoit, au contraire, qu'elles fussent aussi belles, aussi-bien faites qu'il étoit possible de les trouver. L'âge qu'elles avoient, épargnoit leur pudeur, qui, dans quelques années plus tard, auroit infailliblement souffert de cet examen: les pontifes étant rigides & stricts sur cet article, & portant par-tout leurs regards curieux.

Dès que ce nombre avoit été choisi, le grand-prêtre les faisoit tirer au sort; il s'emparoit aussi-tôt de celle sur laquelle il tomboit, l'enlevoit des bras de ses parens, dont l'autorité sur elle cessoit dès cet instant, les hommes ne pouvant plus avoir de droits sur ce qui appartenoit à la déesse.

Ces réglemens ne furent pas établis tout d'un coup; on les ordonna successivement; les circonstances y donnerent lieu. La plupart des peres craignoient de voir leurs filles arrachées de leur sein, pour entrer dans cet ordre rigoureux. L'idée d'une virginité de trente ans effrayoit de tendres meres instruites de la fragilité & des besoins naturels à leur sexe. On auroit souvent manqué de sujets pour remplacer les Vestales, si la loi n'y avoit pourvu. Auguste dit, dans une occasion où tous les chefs de famille s'occupoient à détourner ce malheur loin de leurs enfans, que si ses nieces avoient eu l'âge prescrit, il les auroit présentées lui-même.

Il étoit permis, en effet, d'offrir ses enfans; mais l'on faisoit rarement usage de cette liberté. Tibere remercia de leur zele pour la république Fonteïus-Agripa & Domitius-Pollion, qui proposerent chacun leur fille pour remplacer Occia. Celle de Pollion ne fut préférée que parce que sa mere jouissoit d'une grande réputation de sagesse, & vivoit bien avec son mari: au lieu qu'Agripa s'étoit vu obligé de répudier sa femme; l'empereur, pour le consoler, lui donna mille grands sesterces, qui devoient servir à la dot de sa fille. Dans ce cas, la cérémonie du sort n'avoit pas lieu; le pontife acceptoit la personne qu'on lui présentoit, lorsqu'il jugeoit, après l'examen préliminaire, auquel il ne manquoit jamais, qu'elle étoit propre au culte de Vesta.

On a vu chez les Albains une fille de roi renfermée dans cet ordre; il y jouissoit de la plus grande distinction; c'étoit dans les maisons les plus illustres qu'on y prenoit les vierges destinées à Vesta; quoiqu'on n'eût pas moins de vénération pour elles à Rome, on ne s'y attachoit pas à l'éclat de la naissance pour les Vestales; on les cherchoit chez les premiers & chez les derniers citoyens. Comme il

y avoit peu de peres qui ne craigniſſent de ſe voir enlever leurs filles, on diminua leur crainte en étendant le danger ſur un plus grand nombre. Le pontife choiſiſſoit indifféremment parmi les familles Patriciennes & les Plébéiennes? Auguſte ſe vit enſuite obligé d'ajouter à cette loi un article qui permit de choiſir auſſi parmi celles des affranchis. Toute étrangere étoit exclue de cet ordre ; on n'y admettoit que des Romaines.

Le pontife, en prenant celle à qui le ſort étoit tombé, lui diſoit : SACERDOTEM. VESTALEM. QUÆ. SACRA. FACIAT. JOVI. FIET. SACERDOTEM. VESTALEM. FACERE. PRO. POPULO. ROMANO. QUIRITIBUSQ. SIT. EI. QUÆ : OPTUMA LEGE. FOVIT. ITA. TE. AMATA. CAPIO. Aulugele, qui nous a conſervé ces paroles, ajoute qu'on lui diſoit *Amata*, parce que ce nom étoit celui de la premiere Veſtale qu'avoit choiſi Numa. On a vu que ce prince en établit quatre ; Plutarque les nomme Gegania, Verania, Canuleïa, Tarpeïa; on ne voit point là d'*Amata*; auroit-il mis un nom pour l'autre ? Lequel eſt-ce qui ſe trompe de Plutarque ou d'Aulugele ? Je laiſſe cette queſtion à décider à ceux qui en feront plus curieux. Peut-être la premiere Veſtale de Lavinium ou d'Albe s'appelloit-elle Amata : il eſt permis de la chercher dans l'une ou l'autre de ces deux villes.

Le pontife conduiſoit la nouvelle vierge dans le temple : on lui coupoit les cheveux, qu'on ſuſpendoit à un arbre ſacré ; c'étoit une marque d'affranchiſſement : dès cet inſtant elle étoit occupée de l'étude de ſes devoirs.

Les Veſtales paſſoient leur vie à s'inſtruire, à ſervir la déeſſe, & à former les nouvelles prêtreſſes. Ces fonctions, ſelon quelques auteurs, les diviſoient en trois claſſes, qu'elles parcouroient ſucceſſivement,

& dans chacune desquelles elles passoient dix ans; mais leur petit nombre ne permettoit guere cette division; celles qui enseignoient, ne pouvoient pas être exemptes du culte, auquel deux ou trois n'auroient pu suffire toutes seules.

Le temple devenoit leur unique séjour; rien ne pouvoit les dispenser de l'habiter; il n'y avoit que le cas où elles étoient assez malades pour avoir besoin de changer d'air; alors le grand pontife les rémettoit entre les mains de quelques dames Romaines, d'un mérite & d'une vertu reconnus, qui briguoient ces fonctions comme un honneur. Pline nous apprend que Fannia, qui avoit suivi deux fois Helvidius son mari en exil, étoit tombée malade de la fatigue qu'elle s'étoit donnée pendant l'indisposition de la Vestale Junie, que le grand pontife avoit confiée à ses soins jusqu'à sa guérison.

Lorsque ces filles avoient demeuré trente ans dans les emplois du sacerdoce, elles étoient libres de le quitter, & de se marier. Cela ne leur étoit pas toujours facile à l'âge qu'elles avoient alors. On ne les prenoit guere qu'à sept ou neuf ans; & à trente-sept ou trente-neuf ans, une fille, toute Vestale qu'elle est, a souvent beaucoup perdu de sa fraîcheur; cette premiere fleur de la jeunesse ne subsiste plus, & le moment où elle doit se faner n'est pas éloigné. Saint Ambroise s'égaie sur cette chasteté qui ne dépend pas des mœurs, mais du tems, & dont on est dispensé après quelques années.

Il y eut des Vestales qui profiterent de la liberté de se marier; elles ne tarderent pas à s'en repentir; on imagina que la continence leur avoit pesé; on les accusa d'avoir attendu avec impatience le moment où elles pourroient l'enfreindre: elles eurent le sort des vieilles filles, qui sont presque toujours méprisées par leurs jeunes maris. Le plus grand nombre passa le

reste de sa vie dans le célibat ; quelques-unes demeurerent dans le temple : on ne s'accorde pas sur les occupations qu'elles y avoient alors ; quelques-uns prétendent qu'elles ne veilloient plus au Feu sacré, qu'elles n'avoient plus de part au ministere, parce que leur vieillesse les en écartoit :

Tandem virgineam fastidit Vesta senectam.

Mais Tacite dit expressément le contraire, en parlant d'Occia, qui pendant cinquante-sept ans avoit gouverné les Vestales, & présidé aux cérémonies de la déesse avec beaucoup de sagesse & de dignité. Ce ne fut qu'à sa mort qu'on songea à la remplacer, & qu'elle le fut par la fille de Pollion. Il falloit donc que ces prêtresses continuassent leurs fonctions, lorsqu'elles vouloient rester dans le temple après le tems où elles avoient le droit de le quitter, puisqu'on attendoit qu'elles ne fussent plus, pour choisir les vierges qui devoient leur succéder.

La plus ancienne des Vestales présidoit au culte ; c'étoit l'âge seul qui lui donnoit cette prééminence : on l'appelloit la grande Vestale par excellence. Tacite nomme ainsi Vibidia, & observe qu'elle étoit la plus âgée. On trouve encore des médailles avec cette inscription : *V. V. M. Virgini Vestali Maximæ.*

Leur emploi étoit de veiller au Feu, de faire de fréquens sacrifices, & de conserver les simulacres déposés dans le sanctuaire de Vesta. J'ai parlé de ces simulacres. Elles sacrifioient tous les jours à la déesse ; presque tous leurs momens étoient remplis ; une infinité de fonctions les appelloit pendant la nuit auprès de l'autel. Séneque les plaint, à ce sujet, d'être forcées d'interrompre souvent leur sommeil. Suidas prétend qu'elles avoient aussi des cérémonies sacrées en l'honneur de l'eau ; mais il est à peu près le seul qui en parle. On s'est amusé à conjecturer qu'elles avoient soin

ſoin de la fontaine de Canente, dont l'eau leur ſervoit dans les ſacrifices, & pour entretenir la propreté dans le temple, car elles étoient obligées de le laver tous les jours. Pourquoi les anciens ſe ſeroient-ils tus ſur cet article, eux qui ne nous ont pas laiſſé ignorer la pluie d'huile & de lait qui tomba à Veïes en Italie, les pleurs de la ſtatue d'Apollon, & tant d'autres merveilleuſes minuties que la crédulité rendoit remarquables ? Le ſoin du Feu ſacré étoit le plus important & le plus eſſentiel ; il demande en conſéquence plus de détails.



CHAPITRE X.

Du Feu sacré de Vesta.

Le Feu sacré devoit être entretenu jour & nuit; & il exigeoit toute l'attention des Vestales; la superstition avoit attaché les conséquences les plus terribles à son extinction. Ce préjugé fut presque commun à tous les peuples.

On a vu que les premiers adorateurs de Dieu dans le Feu, le conservoient pour se représenter la divinité; dès qu'il finissoit, ils croyoient qu'elle leur retiroit sa présence. Cette idée affligeante, qui les faisoit songer à le rallumer aussi-tôt, les conduisit naturellement dans la suite à tirer des présages de cet événement.

Les Perses, pendant long-tems, n'attacherent aucun mauvais augure à l'extinction du Feu; la multitude des pyrées où ils en avoient, leur fournissoit les moyens de le renouveller aisément. Ils le regardoient cependant comme un signe de deuil, puisqu'à la mort de leurs rois, ils éteignoient tous leurs brasiers sacrés, & ne les rallumoient que lorsque leur successeur étoit monté sur le trône.

Ceux qui aiment à voir les usages des nations éloignées rapprochés les uns des autres, ne seront peut-être pas fâchés de trouver la même coutume chez les Natchés, peuple sauvage de la Louisiane. Lorsque leur chef a rendu le dernier soupir, ils étouffent leurs feux domestiques. Ils en ont aussi un sacré, conservé dans une espece de petit temple de forme ronde, & tourné vers l'Orient, comme celui des

Romains ; ils mettent dans ſa conſervation leur gloire & leur ſûreté, mais ils n'en confient le ſoin qu'à des hommes ; ſi ceux-ci le laiſſent éteindre, leur négligence eſt punie de mort.

Il étoit expreſſément recommandé aux Juifs d'entretenir le Feu ſacré. Maimonides aſſure qu'on puniſſoit le Lévite qui le laiſſoit éteindre, mais qu'on n'étoit pas ſi ſévere pour celui qui négligeoit les lampes du chandelier. Comme on ne voit point de châtiment preſcrit pour cela dans la loi, il faut qu'il raiſonne d'après un fait ; en ce cas, il contredit formellement les rabbins qui prétendent que ce feu ne s'éteignit qu'à la captivité de Babylone. Dans cette circonſtance, il eût été injuſte de punir, les vainqueurs ne l'auroient pas ſouffert. Les docteurs Juifs, comme l'on voit, ne s'accordent pas mieux entre eux que les autres.

Les Iſraélites regardoient l'affoibliſſement, la pâleur du Feu ſacré, comme un preſage funeſte ; ſon éclat, au contraire, ne leur promettoit que des proſpérités. Les Perſes eurent quelquefois les mêmes idées. On raconte qu'une nuit, Darius rêva qu'il voyoit le camp d'Alexandre en feu ; ſes flatteurs ne manquerent pas d'en conclure que les Perſes ſeroient infailliblement vainqueurs : les ſages penſerent qu'il marquoit leur défaite & la victoire de leurs ennemis.

Cette ſuperſtition ſauva Alexandre dans les Indes ; il s'étoit expoſé avec trop peu de ménagement ; ſes jours étoient en péril ; les Barbares crurent voir une lumiere éblouiſſante jaillir de ſon corps, l'environner & s'étendre vers eux. Ils prirent la fuite, perſuadés par leur effroi, qu'ils devoient céder à ſa divinité. Le pere d'Auguſte, conſultant les Dieux ſur le ſort à venir de ſon fils, vit la flamme du ſacrifice s'élever avec éclat vers le ciel ; cet événement parut d'un très-bon-augure pour le jeune Octave, & les

courtisans eurent soin d'en faire remarquer ensuite l'accomplissement à Auguste.

L'opinion que l'éclat du Feu étoit un présage heureux, entraînoit nécessairement l'idée contraire, lorsqu'il s'éteignoit. Les Juifs mirent au nombre des signes funestes, qui les avertissoient de leur infortune, la lampe de leur chandelier d'or, qui s'éteignit à plusieurs reprises, & l'affoiblissement du Feu sacré après la mort de Simon le juste ; ils jeûnent encore le 18 du mois d'Ab pour une lampe du même chandelier qui s'éteignit du tems d'Achas. Cependant ils n'eurent jamais alors autant d'effroi que bien d'autres peuples ; les Romains l'emporterent sur le reste des nations à cet égard ; ils étoient assez semblables aux Natchés ; ils s'imaginoient que dans l'extinction du Feu de Vesta, il ne s'agissoit pas moins que du salut de l'empire. Les prodiges les plus terribles ne leur faisoient point d'impression, en comparaison de cet accident, qui n'étoit pas un prodige.

Cet événement arriva quelquefois dans des circonstances critiques, qui ne manquerent pas d'ajouter à la terreur. Lors de la tyrannie d'Aristion, la lampe sacrée de Minerve cessa de brûler à Athenes ; il en arriva autant au Feu sacré de Delphes, après l'incendie du temple d'Apollon par les Médes ; il finit à Rome pendant la guerre contre Mithridate ; dans le tems que les discordes civiles la désoloient, il consuma l'autel de Vesta, sur lequel il étoit allumé.

La négligence, dans une pareille occasion, n'étoit jamais pardonnée. A Rome, on punissoit du fouët la Vestale qui s'en étoit rendue coupable ; ce châtiment étoit celui des esclaves ; la loi l'avoit ordonné pour effrayer ces jeunes filles, & les rendre plus vigilantes.

La maniere dont on leur faisoit subir ce supplice étoit singuliere ; la vénération qu'on avoit pour ces prêtresses l'avoit réglée.

Des mains profanes ne pouvoient ſe porter ſur elles, lorſqu'il étoit queſtion d'un pareil châtiment; c'étoient les mains ſacrées du grand pontife qui en étoient chargées; ſeul il étoit le juge & l'exécuteur; ſa place lui donnoit l'autorité ſuprême ſur les Veſtales; elles n'étoient ſubordonnées qu'à lui; il examinoit leur conduite, les reprenoit, les corrigeoit, & les occaſions des corrections n'étoient pas rares. J'aime aſſez à me repréſenter Céſar, devenu grand Pontife, diriger un troupeau de jeunes vierges, choiſies avec ſoin, &, par conſéquent, très-aimables, s'armer de la gravité d'un juge, prononcer ſévérement un arrêt de cette eſpece, & procéder à l'exécution. On n'a pas oublié ſon voyage & ſon ſéjour à la cour de Nicomede (1); au ſortir de cette école, il venoit remplir ces fonctions du pontificat.

L'hiſtoire nous a conſervé quelques exemples de ces punitions. Le Feu ſacré finit pendant la ſeconde guerre Punique, & jetta les Romains dans la conſternation la plus profonde. Tite-Live la peint avec des couleurs très-vives; on voit qu'il a ſongé à faire un tableau, & que ſuivant l'uſage de bien des hiſtoriens, il n'a pas fait difficulté d'aller au-delà du vrai, pour l'étendre, & pour lui donner plus de force. Les épis dont il ſortit du ſang ſous la faulx des moiſſonneurs, les deux ſoleils qu'apperçurent les Albains, la foudre qui tomba ſur les chênes, & qui n'épargna pas les temples les plus ſacrés, les campagnes déſolées par les cailloux qui tomberent du ciel, n'inſ-

(1) Ses aventures dans cette cour étoient connues de tout l'empire; ſes ſoldats à ſon retour des Gaules, & pendant ſon triomphe même les lui rappellerent malignement, en chantant ces vers ſatyriques:

Gallias ſubegit Cæſar, Nicomedes Cæſarem, &c.

pirerent jamais une ſemblable terreur : le murmure & le trouble furent dans Rome ; toutes les affaires ceſſerent ; c'étoit l'uſage lors de ces accidens ; s'ils arrivoient pendant la nuit, on les annonçoit promptement au peuple ; le ſommeil étoit interrompu ; le ſénat s'aſſembloit ; on ſuſpendoit les occupations les plus intéreſſantes, juſqu'à ce que le crime fût puni ; le temple expié, & le braſier rallumé. Le grand pontife Publius-Licinius fut contraint de s'armer de ſévérité ; la Veſtale qui avoit été chargée du Feu, lorſqu'il s'étoit éteint, fut jugée coupable, &, dit Valere-Maxime, *digna viſa eſt quæ flagro admoneretur.*

Feſtus obſerve que pour ſauver la pudeur de la Veſtale, cette cérémonie ſe faiſoit toujours dans un lieu obſcur, & qu'elle avoit un voile fin, étendu ſur elle ; il ne dit point qui lui a fourni ces détails. Cela ſe paſſoit dans un lieu ſecret ; le pontife étoit tête-à-tête avec la prêtreſſe. On ne s'arrêtoit pas toujours à l'âge pour cette premiere dignité du ſacerdoce ; de jeunes gens en étoient quelquefois revêtus ; on voyoit des pontifes chargés de ces exécutions, dans cette ſaiſon dangereuſe de la vie, où les paſſions ſont encore ſi puiſſantes.

L'effroi de Rome, dans la circonſtance dont je viens de parler, n'étoit cependant pas fondé ; ſes armées triompherent par-tout ; & Scipion termina la guerre d'Eſpagne contre les Carthaginois, avec les plus grands avantages. Les ſuperſtitieux cedent difficilement ; ils ont toujours leur réponſe prête ; on crut que la déeſſe irritée de la négligence, s'étoit laiſſée appaiſer par le ſoin qu'on avoit eu de punir la coupable.

Quelques Veſtales, ſi l'on en croit Denys d'Halicarnaſſe, éviterent le fouët & des ſupplices plus terribles par des miracles qui prouverent leur innocence. Il n'eſt point de Dieux ni de temples qui

n'aient eu leurs fables & leurs prodiges. Veſta étoit trop particuliérement révérée pour n'en avoir pas opéré quelques-uns en faveur de ſes vierges. Je rapporterai celui-ci, non pas comme un miracle, quelque atteſté qu'il ſoit par des graves auteurs ; mais comme un trait qui peut ſervir à expliquer quelques-uns des uſages de ces prêtreſſes.

Emilie veillant au Feu ſacré, s'étoit repoſée un ſoir de ce ſoin ſur une nouvelle Veſtale ; le ſommeil auquel elle s'étoit livrée, gagna bientôt ſa jeune compagne ; le Feu s'éteignit pendant ce tems : grand trouble dans Rome le lendemain. Les pontifes eurent voir dans cet accident plus que de la négligence ; ils s'imaginerent qu'Emilie avoit violé le vœu pénible que la déeſſe impoſoit à ſes filles. Ne pouvant toucher par ſes larmes, des eſprits déterminés à la trouver criminelle, elle recourut à Veſta, déchira un morceau de ſon voile, le jetta ſur les cendres du braſier ſacré, en implorant l'appui de la déeſſe ; le Feu ſe ralluma auſſi-tôt, & ce prodige manifeſta ſon innocence & l'incrédulité des pontifes.

Sans m'arrêter à des réflexions inutiles ſur le fond de ce récit, j'obſerverai que les Veſtales veilloient quelquefois au nombre de deux. Leur petit nombre ſemble démontrer que ces occaſions étoient rares ; ce ne devoit être que quand il y avoit de nouvelles prêtreſſes à inſtruire. Ces dernieres n'étoient point reſponſables des événemens ; elles étoient cenſées n'être chargées de rien, puiſque c'étoit à celle qui leur donnoit des leçons, qu'on s'en prenoit de l'extinction de la flamme ſacrée. Il eſt vraiſemblable qu'elles veilloient tour-à-tour, & qu'elles ſe relevoient alternativement. Si elles avoient toujours été pluſieurs enſemble, elles auroient été trop fatiguées pour n'avoir pas beſoin de repos le lendemain : & alors que ſe-

roient devenus les ſacrifices ? auroient-elles pu veiller pendant quelques nuits ſans interruption ?

La maniere dont on rallumoit le Feu n'étoit pas ordinaire ; la multitude des cérémonies diſpoſe à la vénération ; elles en impoſent, lorſqu'elles ſe font avec appareil.

Feſtus prétend qu'on perçoit avec une eſpece de tarriere une table, faite d'un bois facile à s'enflammer ; les Veſtales recevoient dans un vaſe le feu qui étoit produit par ce frottement rapide, & l'alloient porter ſur l'autel. Cet uſage étoit celui des Indiens & des Grecs ; tel étoit à peu près celui des Péruviens, quand au premier jour de chaque année leur Incas renouvelloit le Feu ſacré du Soleil. C'étoit auſſi d'une maniere preſque ſemblable, que les Mexicans, après avoir éteint tous leurs Feux à la fin de chaque cycle ou cinquante-deux ans, dans la perſuaſion que le monde alloit finir, les rallumoient au commencement du période ſuivant, en réjouiſſance de ce que l'univers ſubſiſteroit encore pendant un autre cycle.

Plutarque ne s'accorde pas avec Feſtus ſur cet article ; on ne pouvoit, ſelon lui, ranimer le Feu de Veſta qu'avec celui du Soleil ; pour cet effet, on employoit un vaſe d'airain, large à l'ouverture, étroit au fond, & percé ; les rayons s'y réuniſſoient, tomboient ſur des matieres combuſtibles, placées au deſſous, & les enflammoient : c'etoit une eſpece de miroir ardent. Les ſavans varient ſur ces deux moyens. Ce miroir parabolique ne fut inventé par Archimede, que dans la cent quarante-deuxieme olympiade, environ cinq cens ans après Numa ; ils ſe décident en conſéquence pour l'opinion de Feſtus contre celle de Plutarque : on peut les concilier, ainſi qu'on l'a fait, en diſant que la méthode dont parle le premier, fut en uſage juſqu'au tems où le miroir d'Archimede ayant été inventé, en fournit une aux Romains plus magnifique & plus impoſante.

CHAPITRE XI.

De la Virginité des Vestales, & de la maniere dont on punissoit celles qui y manquoient.

Les Romains, ainsi que je l'ai dit plus haut, attachoient une grande importance à la virginité des prêtresses de Vesta ; il paroît, par les loix qu'ils firent à ce sujet, que l'observation exacte de ce vœu leur sembloit difficile ; la crainte des supplices pouvoit prévenir les désordres ; ils employerent ce moyen ; le manquement étoit puni de mort ; les Albains leur avoient fourni l'exemple de cette sévérité. On ne sait pas précisément dans quelle espece de supplice ces derniers les faisoient périr. Denys d'Halicarnasse, en parlant de Rhéa-Sylvia, dit qu'elles expiroient sous les verges. Numa, en établissant les Vestales, porta aussi une peine capitale contre celles qui se deshonoreroient ; il ordonna qu'on lapidât les coupables sans aucun appareil de supplice.

Cette loi varia dans la suite : Festus en rapporte une qui les condamnoit à perdre la tête ; elle étoit, dit-il, fort ancienne ; on la conservoit dans le temple de la Liberté ; elle y fut brûlée dans un incendie, avec plusieurs autres qui y étoient déposées. Il ne dit point quel fut l'auteur de cette loi.

C'est au tems de Tarquin l'ancien qu'on fait remonter l'usage de les enterrer toutes vives ; ce prince qui, selon quelques-uns, augmenta le nombre de ces vierges, crut devoir changer une partie de leurs réglemens ; c'est du moins sous son regne qu'on vit le premier supplice de ce genre. La Vestale Pinaria

fut convaincue d'incontinence, & punie; les pontifes la jugerent; & toutes les affaires de cette espece furent depuis portées devant eux.

Cette coutume terrible fut suivie tant que dura l'ordre des Vestales; Denys d'Halicarnasse raconte qu'avant qu'elle fut consignée dans la loi Porcia, les Romains joignoient à ce supplice celui dont on se servoit chez les Albains; on fouettoit les prêtresses, & on les enterroit ensuite toutes vives. Il cite l'exemple d'Urbinia, qui subit l'un & l'autre châtiment. Cette loi sévere reçut quelquefois des exceptions; les deux sœurs de la famille des Ocellates ayant été convaincues d'inceste, obtinrent de Domitien la liberté de choisir le genre de leur mort. Séneque parle d'une Vestale qui fut condamnée à être précipitée du haut d'un rocher; elle protestoit qu'elle étoit innocente; on ne la crut point; sa sentence fut exécutée; elle implora la déesse, & tomba sans se faire aucun mal. Ce miracle ne détruisit point la prévention des juges. Quelle apparence, dirent-ils, que la déesse l'ait secourue si tard. Ils regarderent la priere qu'elle avoit osé lui adresser, comme un nouveau crime; on recommença l'exécution, & le miracle ne fut point répété. Je ne rappelle cette fable, assez mal-adroite, que pour faire voir qu'on s'écarta quelquefois de cette loi.

Ces procès s'instruisoient avec beaucoup de soin; le jugement se rendoit dans l'assemblée des pontifes, à laquelle présidoit le grand prêtre.

Les délations se portoient devant ce dernier; aussitôt il commençoit les recherches sur le crime; il défendoit à l'accusée de s'approcher des sacrifices, de donner la liberté à ses esclaves & de les éloigner, afin qu'on eut la liberté de les mettre à la question; car quoique, dans le droit civil, il ne fut pas permis d'appliquer aux tortures un esclave pour son maître,

un affranchi pour ſon patron, la loi autoriſoit cette ſévérité, à l'égard des eſclaves des Veſtales, dès qu'il s'agiſſoit de trouver des indices ſur un crime auſſi grave que celui d'avoir manqué à la chaſteté; quelquefois elles y étoient appliquées elles-mêmes; c'eſt du moins ce qu'on peut inférer d'un paſſage de Denys d'Halicarnaſſe, où il dit que la Veſtale Opimia fut accuſée d'inceſte, & trouvée coupable après les tortures en uſage pour découvrir la vérité.

La prêtreſſe contre laquelle on procédoit ainſi, pouvoit ſe défendre par elle-même, ou par un avocat. Elle paroiſſoit devant le college ſacré; elle répondoit aux interrogations qui lui étoient faites; on la confrontoit avec ſes accuſateurs; on l'entendoit pluſieurs fois. Dès qu'on avoit reçu tous les éclairciſſemens, & qu'il n'y avoit plus qu'à juger, on recueilloit les voix; on s'y prenoit de cette maniere. Chaque prêtre avoit un feuillet de tablette, ou un bulletin ſur lequel il écrivoit cette lettre C ou A, *Condemnetur*, *Abſolvetur*; il le jettoit dans une corbeille préparée pour le recevoir; le grand prêtre les prenoit tous, les examinoit, les comptoit, & prononçoit l'arrêt.

Lorſque le jour marqué pour le ſupplice étoit arrivé, le chef de la religion ſe rendoit au temple, ſuivi de tous les pontifes; il y dépouilloit lui-même la coupable des habits & des ornemens de prêtreſſe, lui ôtoit les bandelettes ſacrées qui ceignoient ſa tête, & les lui préſentoit, ainſi que ſon voile à baiſer (1); il lui faiſoit, ſans doute, revêtir à la place des habillemens lugubres; c'eſt ce que l'on peut conjecturer des parures funebres dont parle Pline. On la lioit avec des cordes; on la plaçoit dans une litiere exacte-

(1) *Ultima virgineis tum flens dedit oſcula vittis.*
OVID.

ment fermée de tous côtés, afin que ses cris ne pussent pas être entendus. On la conduisoit ensuite au lieu du supplice ; le chemin étoit très-long ; il falloit traverser plusieurs rues, la principale place. Les amis de la prétresse la suivoient en pleurant, selon Denys d'Halicarnasse. Plutarque observe que la ville entiere étoit dans la tristesse ; on regardoit ce jour comme un jour malheureux ; on se détournoit du chemin qu'elle devoit tenir.

Cette marche se faisoit en silence & avec lenteur ; on arrivoit enfin auprès de la porte Colline, dans l'endroit qu'on appella depuis *Campus Sceleratus*, à cause de ces funestes céremonies. C'étoit-là que se trouvoit partie de cette levée prodigieuse que Tarquin fit faire pour l'écoulement des eaux, & dont Pline parle avec tant d'admiration ; elle servoit aux sépultures des Vestales criminèlles, & quelquefois à des jeux & à des spectacles populaires.

La litiere s'arrêtoit alors ; le pontife venoit l'ouvrir, en prononçant quelques prieres à voix basse ; il ôtoit ses liens à la Vestale, lui donnoit la main pour l'aider à descendre, la conduisoit sur le tombeau, & la livroit lui-même aux exécuteurs.

L'ouverture de la fosse étoit au sommet de cette levée ; la Vestale y descendoit par le moyen d'une échelle ; on la faisoit entrer dans une petite cellule creusée en voûte, à une certaine profondeur, & dont la forme étoit celle d'un quarré long ; on l'asseyoit sur un petit lit qui y étoit préparé ; on mettoit à côté d'elle une table sur laquelle étoit une lampe allumée, & une légere provision d'huile, de pain, de lait & d'eau.

Aussi-tôt que la prêtresse étoit descendue, on fermoit l'ouverture du caveau, on combloit ensuite la fosse avec de la terre, de façon que le terrein étoit par-tout uni.

Le motif qui fit préférer ce ſupplice à tout autre, eſt expliqué différemment par divers auteurs. Ovide a dit :

Sic inceſta perit, quia quam violavit, in illam
Conditur : & Tellus Veſtaque numen idem eſt.

FAST. Lib. vj.

Plutarque en donne d'autres raiſons; les Romains brûloient leurs morts; ils penſoient qu'une fille, qui, par ſes débauches, avoit honoré peu chaſtement le Feu, auroit profané cet élément, ſi l'on s'en étoit ſervi pour ſes funérailles : ils auroient cru peut-être auſſi commettre une impiété, en portant leurs mains ſur un corps conſacré aux Dieux avec de ſi grandes cérémonies, & principalement ſur celui d'une fille; ils ſe perſuadoient qu'ils la laiſſoient mourir, ſans hâter cet inſtant.

Tel étoit le pouvoir du chef de la religion ſur les Veſtales; il les gouvernoit, il les reprenoit, il les châtioit ſévérement, il les condamnoit au dernier ſupplice. Le zele & la ſuperſtition qui avoient dicté la loi, établiſſoient dans ce dernier cas une diſtinction rare; on ne condamnoit point les Vierges à la mort, on les condamnoit ſeulement au tombeau; auſſi, dit-on gravement, que le grand pontife n'avoit point ſur elles le droit du glaive; mais il avoit celui des verges & du ſépulchre, & cela revenoit à peu près au même.

Les pontifes n'apporterent pas toujours toute la ſévérité néceſſaire à ces ſortes de jugemens. Les Tribuns avoient le droit de faire des repréſentations, & le peuple, de ſa propre autorité, caſſoit quelquefois leurs arrêts. C'eſt ce qui arriva lorſque les Veſtales Emilie, Licinie & Marcie furent accuſées d'inceſte. Les pontifes, par indulgence, ou par quelque

autre raiſon qui n'eſt pas bien connue, ſe contenterent de punir la premiere. Le peuple demanda la reviſion de ce procès, & en chargea le ſévere Lucius-Caſſius-Longinus, dont le tribunal étoit ſi redouté des coupables, & appellé par excellence *Scopulus Reorum.* Le fameux L. Craſſus, à l'âge de 27 ans, défendit Licinie ſa parente. Il employa vainement l'éloquence la plus perſuaſive; on ne touchoit pas facilement le prêteur; il fit mourir les deux prêtreſſes & ceux qui avoient favoriſé leurs plaiſirs : on dit même qu'il pouſſa la rigueur trop loin. Il eſt certain qu'elles étoient coupables; les débauches de Licinie n'avoient pas été moins grandes que celles d'Emilie qu'on avoit déja condamnée. La multitude de leurs amans fit connoître l'étendue de leurs déſordres; la perte de ſa compagne ne rendit point Licinie plus ſage; elle ſembloit, par ſa conduite, défier les Dieux & les loix, parce qu'elle avoit une fois éprouvé l'impunité; Marcie, dans ſes déſordres, avoit paru plus décente; on ne lui put connoître qu'un ſeul amant. Je remarquerai en paſſant, que la licence la plus effrenée regnoit alors à Rome, & que ce fut dans ce tems que le peuple bâtit un temple à Vénus *Verti-Cordia*, afin qu'elle daignât changer les cœurs des dames Romaines; Vénus devint ainſi la déeſſe de la chaſteté.

Cet exemple prouve que les pontifes penchoient quelquefois pour l'indulgence, ou que leur intégrité pouvoit être attaquée avec ſuccès. Dans d'autres occaſions, ils ſe montrerent très-ſéveres. Poſthumia, par ſon luxe & par ſa liberté d'eſprit, ayant donné des ſoupçons violens ſur ſa conduite, fut citée à leur tribunal. Après un examen attentif, ils ne la trouverent point coupable, & la juſtifierent par une ſentence; ils lui défendirent cependant les jeux & les ſpectacles. Ils ſuivirent, dans ce jugement, cet axio-

me peut-être trop rigoureux, mais qui montre combien il eſt néceſſaire de s'obſerver & de veiller ſur ſoi-même dans certains états : une Veſtale, dont on parle, ne peut pas, en quelque façon, n'avoir rien à ſe reprocher.

On vit ſouvent des prêtreſſes injuſtement accuſées ; les hiſtoriens païens ne manquent pas de rapporter une infinité de miracles opérés en leur faveur ; celui de la Veſtale Claudia n'eſt pas un des moins remarquables. Cette fille aimoit la parure & les plaiſirs ; on la voyoit porter par-tout, au pied même de l'autel, cet air de coquetterie, qui ajoute quelquefois aux agrémens d'une femme, & qui toujours la rend moins reſpectable. Les Romains crierent au ſcandale, & en vinrent bientôt aux accuſations. Dans ce tems, on avoit amené de Phrygie le ſimulacre de la déeſſe Berecinthe ; le vaiſſeau qui l'avoit apporté, étoit ſur le Tybre ; tous les efforts humains ne pouvoient l'attirer à bord ; Claudia l'entreprit pour ſe juſtifier ; elle ſe ſaiſit d'un cordage, marcha, & le vaiſſeau, comme on l'imagine bien, la ſuivit ſans difficulté.

Il ſeroit facile de nier ce fait, quoique atteſté par les hiſtoriens, comme on a nié les grêles de pierres & tant d'autres prodiges également atteſtés ; mais des écrivains ſérieux ont diſſerté gravement pour en établir la poſſibilité. Quelques-uns ont penſé que Dieu pouvoit avoir permis ce miracle en faveur d'une Vierge, idolâtre à la vérité, mais dont la chaſteté, après tout, n'étoit pas ſans mérite.

Tant que dura la république, les pontifes reſterent aſſez attachés aux loix. Sous le regne des empereurs, ils furent quelquefois obligés de ſuivre la volonté ſeule du monarque, qui joignoit à ſon autorité celle que donne la religion ; car ces ſouverains réunirent preſque tous le ſceptre & l'encen-

ſoir. Domitien qui, comme je l'ai obſervé, avoit permis aux deux ſœurs des Ocellates de choiſir la maniere dont elles vouloient mourir, crut qu'un exemple de ſévérité ſur une autre Veſtale, ne manqueroit pas d'illuſtrer ſon regne, ſur-tout, s'il la faiſoit périr du ſupplice ordinaire. Il avoit eu ſoin de motiver la grace qu'il avoit faite aux deux Ocellates, ſur ce que leur crime étoit une ſimple foibleſſe, & ſuſceptible de quelque indulgence; il ſe propoſoit bien de le trouver plus grave dans celle qu'il proſcriroit encore; ſon choix, ou ſes ſoupçons tomberent ſur la malheureuſe Cornelia, qui étoit la plus âgée des Veſtales, &, par conſéquent, décorée du titre de *Maxima.* Il aſſembla le college des pontifes dans une de ſes maiſons de campagne, contre l'uſage; là, il accuſa la Veſtale; elle fut trouvée coupable, jugée, quoiqu'elle fut abſente, & condamnée ſans être entendue. En vain, elle prit la déeſſe à témoin de ſon innocence; ſes ſermens, ſes larmes, ſes cris ne furent point écoutés; on la conduiſit au lieu où elle devoit être enſevelie. Elle s'arma enfin de cette conſtance que donne la vertu, & qui eſt ſi difficile à l'innocence, qui périt ſoupçonnée. Elle monta avec fermeté ſur ſon tombeau, en conjurant le pontife de défendre au moins ſa mémoire; elle refuſa, avec une eſpece d'horreur, & comme craignant d'en être ſouillée, la main que le bourreau lui préſentoit pour l'aider à deſcendre, & ſe paſſa de ſon ſecours. Un chevalier Romain, nommé Céler, qu'on accuſoit d'avoir été ſon amant, fut battu de verges, & proteſta juſqu'au dernier ſoupir que Cornélia étoit la plus ſage & la plus chaſte des Veſtales.

Le peuple fut effrayé de cette exécution; juſqu'alors il avoit toujours vu le crime manifeſte; l'irrégularité de cette procédure l'inquiétoit; ſes inquiétudes en donnerent à l'empereur. Il continua ſes pourſuites

tes & ſes recherches. Le ſénateur Valérius-Licinianus apprit avec étonnement qu'on l'accuſoit d'avoir partagé avec Céler les bonnes graces de Cornélia ; on lui fit entendre qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'éviter le châtiment ordinaire, que de s'avouer criminel, & de charger la Veſtale. Cette prêtreſſe infortunée & Céler n'étoient déjà plus ; le ſénateur déclara ce que l'on voulût ; & Domitien s'écria pluſieurs fois avec tranſport : *Licinianus m'a juſtifié.*

Ces exécutions terribles ne furent pas auſſi fréquentes qu'on pourroit ſe l'imaginer ; l'ordre des Veſtales dura environ onze cent ans. On en compte vingt, qui furent convaincues d'inceſte pendant ce tems (1) : & dans ce nombre, il y en eut quelques-unes qui ne furent point enterrées toutes vives. Les deux Ocellates, comme je l'ai dit, moururent dans le ſupplice qu'elles choiſirent. Domitien accorda la même grace à Véronilla ; d'autres ſe donnerent la mort à elles-mêmes. Caparonia ſe pendit ; Floronia ſe perça le ſein. Les amans, en général, prirent ce dernier parti. Ceux, qui ne l'oſerent pas, périrent ſous les verges ; pluſieurs furent ſimplement exilés.

(1) L'abbé Nadal n'en compte que dix-ſept ; il s'eſt trompé vraiſemblablement dans ſon calcul ; j'ai conſulté les mêmes ſources, & je n'ai pas toujours trouvé les noms de Veſtales, tels qu'il les rapporte ; il ne parle point des quatre qui périrent du tems de Caracalla. Ce prince, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, en avoit voulu ſéduire une ; le déſeſpoir de n'avoir pas réuſſi, alluma ſa fureur. Voici les noms de toutes celles qui furent accuſées & condamnées. Pinaria, Oppia, Urbinia, Minutia, Sextia, Opimia, Licinia, Marcia, Emilia, Cornélia Claudia-Læta, Aurélia-Sévéra, & Pomponia-Rufina, furent enterrées tou-

Ces obſervations réduiſent à peu près à treize le nombre des Veſtales punies de ce ſupplice rigoureux. La ſuperſtition Romaine étoit cependant portée au plus haut degré ; le peuple, dans ſes malheurs, croyoit toujours que ſes Dieux étoient mécontens. On le vit, ſous le conſulat de Pinarius & de Furius, interroger ſes devins, ſur la cauſe d'une maladie qui attaquoit les femmes, & qui exerçoit ſes plus grands ravages ſur celles qui étoient enceintes. Ils répondirent qu'on n'approchoit pas des Dieux avec aſſez de pureté ; on ſongea ſur le champ à les appaiſer : un eſclave accuſa la Veſtale Urbinia. On cherchoit une victime : elle n'eut pas été coupable, qu'on ne l'eut pas moins condamnée.

Une maladie à peu près ſemblable, ſe fit ſentir en 477, ſous le conſulat de Q. Fabius-Gurges, & de C. Génucius-Clepſina, environ 15 ans après qu'Eſculape eut été amené d'Epidaure à Rome. La contagion ne ſe bornoit pas aux femmes enceintes ; elle s'étendoit juſques ſur les femelles des animaux : ſur quoi Saint-Auguſtin obſerve qu'Eſculape ne s'étoit donné aux Romains que pour médecin, & non pas pour ſage-femme. La Veſtale Sextia fut immolée. Cette barbarie devoit conduire à de plus grands excès ; les Romains ne ſe contenterent pas de venger leurs Dieux en puniſſant des coupables ; ils crurent pouvoir les appaiſer par des ſacrifices humains : c'eſt ce qui arriva dans le ſiecle ſuivant. Floronia venoit d'éviter le ſupplice en ſe perçant le ſein ; ſa compagne Opimia l'avoit ſubi ; les armes de la république

tes vives. Les deux ſœurs de la maiſon des Ocellates, & Veronilla obtinrent la faveur de choiſir le genre de leur ſupplice. Caparonia, Tutia, Floronia, & Lanutia-Creſcentina ſe donnerent la mort.

étoient malheureuses. Un Grec & une Grecque, un Gaulois & une Gauloise, enterrés tous vivans dans une fosse, creusée exprès dans le marché aux bœufs, parurent à ce peuple un moyen sûr de se rendre les Dieux favorables, & de ramener la victoire sous leurs étendards.

Avec une pareille tournure dans les esprits, il est surprenant que le fanatisme toujours cruel, sur-tout lorsqu'il est appuyé par les loix, n'ait voulu immoler que vingt filles. Un plus grand nombre avoit peut-être mérité la mort, & cela est assez vraisemblable; mais elles eurent l'art de cacher leurs désordres; &, selon l'expression de Minucius Félix, leurs déréglemens furent si secrets, que Vesta même ne s'en apperçut pas, *Vesta sane nesciente.*



CHAPITRE XII.

Des honneurs rendus aux Vestales, & de leurs prérogatives.

Si la vie des Vestales étoit laborieuse, si leurs devoirs étoient difficiles à remplir, si les manquemens étoient punis avec tant de sévérité, les Romains leur accordoient, en revanche, bien des avantages & des honneurs. Libres dès l'instant que le sort les avoit nommées, elles ne dépendoient plus que de la déesse qu'elles servoient. Elles pouvoient tester du vivant de leurs peres & de leurs meres. Ce privilege leur étoit particulier; il leur avoit été donné par Numa & elles en jouissoient dès l'âge de six ans. La dot qu'elles apportoient dans le temple y restoit, lorsqu'elles mouroient sans faire de testament. Auguste, & non pas Numa, comme le dit Plutarque, leur accorda enfin tous les droits d'une femme qui avoit trois enfans. Elles étoient appellées aux successions; leurs biens leur appartenoient en propre à chacune; elles en disposoient à leur volonté, par vente, par donation, ou autrement, sans l'entremise d'un curateur. Marcus-Crassus ayant envie d'acquérir une maison de campagne agréable, que possédoit Licinia, & desirant l'avoir à bon marché, lui fit une cour si assidue, qu'on imagina qu'il en étoit amoureux. Plotinus l'accusa d'un commerce criminel avec cette prêtresse. On commença un procès très-sérieux; les Juges reconnurent enfin le véritable motif des assiduités de Marcus-Crassus; on savoit qu'il y avoit peu de Romains plus modérés que lui sur l'amour;

mais l'avarice, dit Plutarque, *obſcurciſſoit en lui beaucoup de vertus.*

Comme filles de la déeſſe du Feu, ou de la vie, elles avoient encore le privilege de ſauver du ſupplice le criminel qu'elles rencontroient ſur leur chemin, pendant qu'on l'y conduiſoit ; mais elles devoient jurer que le haſard ſeul avoit occaſionné cette rencontre. On ne ſait guere comment accorder cette clauſe avec la promeſſe que faiſoient les prêteurs, en entrant en charge, de ne contraindre jamais les Veſtales, ni les prêtres de Jupiter au ſerment ; il étoit cependant néceſſaire dans cette circonſtance ; la Veſtale pouvoit le faire de plein gré ; mais ſi elle ne le faiſoit point, le préteur n'avoit pas le pouvoir de relâcher le coupable. La néceſſité les mettoit l'un & l'autre dans l'embarras ; au reſte, le ſilence des hiſtoriens donne le droit de conjecturer qu'on ſe trouva rarement dans ce cas.

Leur témoignage avoit été reçu de tout tems en juſtice ; on s'y contentoit de leur déclaration pure & ſimple ; elles avoient la liberté de jurer ou de ne pas jurer ; elles ne pouvoient atteſter que Veſta. Peu de perſonnes vouloient aller contre leur ſerment ; tous les témoins s'écartoient dans ces circonſtances ; elles furent auſſi très-rares. Tacite, en parlant d'une certaine Urgulania, favorite de la femme de Tibere, chez laquelle on fut obligé d'envoyer le préteur, parce qu'elle refuſa de ſe préſenter devant le tribunal, dit que cette hauteur étoit indécente & extraordinaire, puiſque les Veſtales elles-mêmes ne refuſoient point de comparoître devant les juges, & qu'elles l'avoient toujours fait.

Quand elles marchoient par la ville, un licteur les précédoit ; elles n'en avoient point dans les commencemens de leur inſtitution. On raconte qu'un ſoir une Veſtale, ſe retirant après ſouper, ſeule, ſous

des vêtemens communs, fut violée par un jeune homme dans une rue écartée. Cet accident fit songer à mettre la chasteté de ces filles à l'abri d'une pareille insulte; le licteur leur fut en conséquence donné par les triumvirs, autant pour leur sureté que pour leur faire honneur. La loi qui condamnoit à la mort quiconque oseroit entrer dans leurs litieres, dût peut être son origine à quelque événement semblable. Quoi qu'il en soit, la distinction du licteur n'en étoit pas moins flatteuse, puisque le sénat la mit au nombre des prérogatives que la flatterie offroit à la veuve d'Auguste, & que la vanité eut sans doute acceptée, si le jaloux Tibere ne les eut refusées au nom de Livie.

Tous ces avantages, qui les distinguoient si fort du reste des citoyens, contribuoient à augmenter la vénération du peuple. Il voyoit ses consuls & ses préteurs se presser de se détourner de leur chemin, lorsqu'ils se trouvoient sur la route des prêtresses. Si des embarras les empêchoient de s'écarter, ils s'arrêtoient jusqu'à ce qu'elles eussent passé, & faisoient baisser devant elles la hâche & les faisceaux; c'est sur cela que Séneque le pere leur disoit: *Tibi magistratus suos fasces submittunt: tibi consules, prætoresque viâ cedunt; numquid exiguâ mercede virgo es?*

Il falloit que les Romains regardassent leur emploi de vierges comme bien pénible, puisqu'ils employoient tant de distinctions & d'honneurs pour l'adoucir. Le peuple imitoit ses chefs; lorsque Suffetia lui eut fait présent d'un champ, il lui érigea une statue, & lui laissa même le droit de choisir l'endroit où elle souhaitoit qu'on la placât.

Les particuliers avoient aussi pour elles tous les égards & toute la vénération possibles. Albinus donna un témoignage des siens, qui lui fit assez d'honneur pour mériter d'être rapporté par les historiens. Les

Gaulois étoient aux portes de Rome ; la consternation étoit générale ; la plupart des citoyens avoient pris la fuite ; quelques-uns, réfugiés dans le capitole, étoient déterminés à s'y défendre ; les vieillards & les sénateurs répandus dans la ville, se préparoient à mourir. Les Vestales consulterent entre elles ; elles résolurent de fuir les dangers inévitables dans une ville qui va être prise & pillée. Elles s'engagerent, par serment, de porter par-tout le culte de Vesta, d'en continuer les cérémonies dans les pays où elles se refugieroient, tant qu'une d'elles survivroit à la destruction de Rome. Après avoir tenu ce conseil à la hâte, elles enterrerent une partie des *choses sacrées*, chargerent le reste sur leurs épaules, & se mirent en route. Elles descendoient à pied le long de la rue qui va du pont de bois à la porte Janicule ; le Plébeyen Albinus fuyoit avec sa famille par le même chemin. Le respect le saisit à l'aspect des Vestales chargées de leurs dieux, & pliant sous le fardeau. Il descend aussi-tôt de son char, ordonne à sa femme & à ses enfans de l'imiter, y fait monter les prêtresses, abandonne son projet, & conformément à leurs ordres, les conduit à Céré.

Ce fut en mémoire de l'hospitalité qu'elles avoient reçue dans cette ville, que les Romains donnerent le nom de *Cérémonies* à leurs rits religieux. J'observerai encore que les habitans de Céré s'étant révoltés, rentrant ensuite dans leur devoir, implorant la pitié de la république, lui rappellerent qu'ils avoient autrefois donné un asyle aux Vestales ; le souvenir de ce service toucha le peuple, qui leur accorda une treve de cent ans.

Le Feu sacré éprouva sans doute quelque interruption dans cette circonstance. L'abbé Nadal qui fait cette observation, n'approuve point la fuite des Vestales ; il pense qu'il eût été plus digne d'elles d'at-

tendre les Gaulois : une troupe de jeunes vierges, vêtues en cérémonie, occupées tranquillement autour du brasier sacré, auroit offert quelque chose de grand & de majestueux. Je ne doute point que ce spectacle n'eut été imposant ; mais étoit-il sans conséquence ? L'abbé Nadal convient qu'il n'étoit pas sans danger ; la prudence ne permettoit donc pas d'essayer de le donner. Six jeunes religieuses, autour d'un autel sacré, quelque majestueuses qu'elles soient, doivent, si elles sont belles, craindre l'insolence & la brutalité du soldat échauffé par le carnage, dans l'ivresse de la victoire, & dans un moment où il se croit tout permis.

Je ne dois point oublier que les Romains leur accordoient une sépulture dans le sein même de leur ville : honneur rare, qui avoit immortalisé les familles des Valérius & des Patricius. Les Vestales condamnées en jouissoient elles-mêmes ; le *Campus sceleratus* étoit dans l'intérieur de Rome. Tous les ans le peuple, dans certains jours, se rendoit en foule sur ce tombeau ; il y venoit prier pour appaiser leurs mânes.

Ces prêtresses avoient tout le crédit que donnent la sagesse & la religion. On les employoit souvent pour rétablir la paix dans les familles, pour réconcilier des ennemis, pour protéger le foible & désarmer l'oppresseur. Suetone dit qu'elles se joignirent à Marcus-Æmilius & à Aurélius-Cotta, pour obtenir de Sylla qu'il pardonnât à César, qui, tout jeune qu'il étoit, avoit osé résister à cet homme puissant & cruel, & que leurs prieres ne furent pas inutiles. Ce tyran les respecta toujours au milieu de ses proscriptions. Parmi les honneurs qu'on lui rendit après sa mort, on remarqua que les Vestales & les pontifes assisterent à ses funérailles, environnant son corps, & chantant des vers à sa louange. Ciceron

en plaidant pour Fonteïus ne manqua pas de faire ressouvenir les juges que cet homme avoit une sœur dans cet ordre. (1) On vit la Vestale Vibidia, que Tacite appelle la plus ancienne, pénétrer auprès de Claude malgré les efforts & les intrigues de Narcisse, parler pour Messaline à un époux outragé, obtenir de lui qu'elle ne fut point condamnée sans être entendue. Cette condescendance eut peut-être été suivie de la grace entiere d'une femme coupable, qui avoit osé du vivant de Claude, épouser Silius, un de ses amans, en présence du peuple & du sénat, faire écrire l'acte de ce mariage par le consul, & engager adroitement le mari qu'elle deshonoroit à le signer, si Narcisse, craignant la foiblesse de l'empereur, n'avoit précipité sa perte en la faisant assassiner sans attendre des ordres.

Je rappellerai encore ce trait. Appius Claudius Pulcher, ayant été vaincu par les Salasses & les ayant battus ensuite, demanda les honneurs du triomphe, lorsqu'il fut de retour à Rome. Comme le désavantage balançoit l'avantage, que l'un & l'autre étoient absolument égaux, le sénat les lui refusa. Il se les décerna de sa propre autorité. Les Tribuns alloient s'opposer avec violence à sa marche, lorsque sa fille

---

(1) *Nolite pati, judices, aras Deorum immortalium, Vestæ que matris, quotidianis virginis lamentationibus, de vestro judicio commoveri. Prospicite, ne ille ignis æternus, nocturnis Fonteïa laboribus, vigiliisque servatus, sacerdotis Vestræ lacrymis extinctus esse dicatur. Tendit ad vos virgo Vestalis manus supplices, easdem, quas pro vobis Diis immortalibus tendere consuevit. Cavete, ne periculosum, superbumque sit, ejus vos obsecrationem repudiare, cujus preces si Dii aspernarentur, hæc salva esse non possent.*

CICERO *pro* M. FONTEÏO.

Claudia, qui étoit Vestale, arriva & se jetta entre eux & le consul. Les Tribuns, en se retirant, firent voir quel étoit leur respect pour son caractere. Elle monta dans son char, & conduisit elle-même Claudius au capitole, plutôt qu'elle ne l'accompagna.

Tous les ans, elles se rendoient chez le roi des sacrifices; c'étoit la premiere personne de la religion après le grand pontife : elles l'exhortoient à l'observation exacte de ses devoirs.

On déposoit entre leurs mains les actes les plus secrets & les plus importans. Les premiers citoyens leur remettoient quelquefois leurs testamens; elles accepterent la garde de celui d'Antoine. Octave, qui en fut instruit, voulut le voir, & le leur demanda. Elles refuserent de le lui livrer; mais Octave avoit la force en main; il l'enleva, & s'en servit pour rendre Antoine odieux, en montrant au peuple combien les dispositions qu'il y faisoit en faveur de Cléopatre, lui étoient injurieuses. Dans la suite, Auguste se repentit peut-être de la violence d'Octave; il avoit du moins appris avec quelle fidélité ces vierges conservoient ces dépôts; il leur confia aussi ses dernieres volontés; elles ne furent ouvertes qu'après sa mort; les Vestales elles-mêmes les porterent alors au sénat.



CHAPITRE XIII.

Suite des honneurs rendus aux Veſtales, & de la fin de leur ordre.

L'habillement de ces prêtreſſes, diſtingué de celui des autres femmes, n'avoit rien de trop lugubre, ni de trop auſtere. Leur coëffure, ainſi qu'on le voit dans quelques médailles, étoit compoſée de bandelettes qui faiſoient pluſieurs tours autour de leurs têtes, deſcendoient juſqu'aux oreilles, & laiſſoient leur viſage à découvert. Elles portoient des robes blanches avec une eſpece de rochet de la même couleur. Leur manteau étoit couleur de pourpre. La maniere dont elles le mettoient n'étoit pas ſans agrément; il leur tomboit ſur une épaule & leur laiſſoit l'autre bras demi-nud. Leurs habits de cérémonies, les jours de fêtes ou de ſacrifices ne les déparoient point; ils n'étoient pas chargés d'ornemens qui les rendent quelquefois ridicules; ils étoient ſimples & majeſtueux; ils leur donnoient un air de dignité: & laiſſant paroître la taille, ils n'excluoient point les graces.

Dans les commencemens, ces vêtemens furent ſans faſte, ainſi que le temple. Numa, en les dôtant des deniers publics, n'avoit pu ſonger à les enrichir; la frugalité leur étoit néceſſaire. Lorſque les richeſſes ſe répandirent à Rome avec le luxe, les revenus des Veſtales auroient eu peine à ſuffire aux premiers beſoins de la vie, ſi le zele & la piété n'euſſent pris le ſoin de les augmenter. Leurs dots furent portées à une ſomme plus conſidérable. Auguſte les combla de bienfaits. A la mort de Sejanus,

Maluginensis, prêtre de Jupiter, on changea quelques-uns des réglemens établis pour l'élection de ces pontifes, & le même décret du sénat à cette occasion, fit présent de deux mille grands sesterces, qu'on évalue à près des 200000 liv. à Cornélia qui remplaçoit la grande Vestale Scancia. Des citoyens religieux firent aussi des legs particuliers à ces prêtresses. Plusieurs jouissoient d'une fortune immense ; car il faut observer que ces dons, ou ces legs n'étoient pas faits ordinairement au temple, ou à l'ordre en général, mais à quelques prêtresses en particulier. La permission qu'elles avoient de tester, & de choisir leurs héritiers, empêcha que leurs biens ne restassent après elles dans la maison.

Tout changea de face après qu'elles se furent enrichies. Le temple devint plus brillant ; le vase de terre, dans lequel on conservoit le Feu sacré, fit place à un vaisseau d'une matiere plus précieuse. Elles-mêmes se livrerent au luxe. Leurs robes prirent une forme plus élégante ; le tissu en fut plus délicat. Elles laisserent croître leurs cheveux qu'elles avoient coupés d'abord, & leur donnerent tous les ornemens de l'art. Leurs litieres devinrent superbes. On les vit promener le faste dans les rues, marcher au capitole, dans un char magnifique, environnées d'une foule de femmes & d'esclaves. Agripine mit son ambition à pouvoir se rendre au capitole avec le même éclat & la même pompe ; elle demanda cette permission avec ardeur, & la reçut comme une grace.

Plusieurs affecterent des airs & des tons de coquetterie, peu décens dans une Vestale. Quelques-unes firent même des vers tendres & galans ; Sénéque l'orateur nous a conservé celui-ci où l'on trouve plus que de la galanterie :

Felices nuptæ, moriar, nisi nubere dulce est.

On prétend qu'elles en composerent beaucoup de

pareils ; c'est peut-être une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu mettre sur leur compte ; après tout, on pouvoit pardonner quelques libertés d'esprit à des filles, à qui tout le reste étoit si rigoureusement défendu.

Les spectacles ne leur étoient point interdits ; elles assistoient librement à tous les jeux. Auguste leur donna même un banc séparé au théatre ; il étoit vis-à-vis de celui du prêteur. Ce lieu étoit sans doute le plus distingué, puisque le sénat crut honorer Livie en lui assignant une place dans le banc des Vestales.

Il étoit assurément singulier de voir ces filles paisibles assister aux combats des gladiateurs, applaudir à ces jeux meurtriers, y trouver du plaisir. Il ne l'étoit pas moins de les voir assidues à d'autres spectacles, qui ne sembloient pas trop faits pour elles. On ne craignoit point d'offrir aux regards de ces filles chastes des tableaux qui ne l'étoient gueres. De quel œil voyoient-elles la courtisane *du soldat fanfaron*, feindre la plus vive affliction, au moment que ce faux brave la renvoie, & la remet, sans le savoir, entre les bras de son amant, verser des pleurs, regretter ses caresses avec assez peu de décence, & faire semblant de s'évanouir. Son jeune amant, témoin de cette scene, s'approche aussi-tôt d'elle, sous le prétexte de la secourir. Tous deux oublient leur rôle ; s'oublient eux-mêmes, & *labra labellis ferruminant.* On ne croyoit pas qu'il fût indécent à des Vierges d'entendre ces vers de Plaute, & bien d'autres encore plus forts.

. . . Senis hujus periplectomini in proxumo.
Ea demoritur te, atque ab illo incipit abire : odit senem.
Nunc te orare atque obsecrare jussit, uti tuam copiam
Sibi potestatemque facias. . . . . . .
Quid nunc volt ?
Te compellare, & complecti & contrectare, &c.

Il n'est pas surprenant que répandues dans le monde, comme elles l'étoient, elles trouvassent des occasions de plaire, & mille dangers contre lesquels elles étoient trop foibles ; il eût été peut-être plus prudent & plus sage de les cloîtrer. Catilina & Néron tenterent toutes sortes de moyens pour en séduire quelques-unes ; on ne voit pas cependant qu'ils y réussirent. Héliogabale osa davantage ; ses passions étoient ses loix ; il méprisoit les détours, & agissoit ouvertement ; il donna aux Romains un spectacle nouveau pour eux, & qui les plongea dans l'effroi. Ce prince, dès son enfance, avoit été consacré au Soleil ; il devint amoureux de la Vestale Julia-Aquilia-Severa, & voulut l'épouser, malgré le cri de la superstition & du préjugé. Le peuple, le sénat, le college des pontifes lui firent des représentations inutiles ; il tira la Vestale du temple, la conduisit à l'autel, en disant que de l'union d'un pontife du Soleil & d'une Vestale, il ne pouvoit manquer de sortir une race divine. Il fallut en passer par-tout ce qu'il voulut. Les malheurs, qu'avoient prévu les Romains, n'arriverent point ; l'impie Héliogabale jouit tranquillement de la tendresse d'une Vestale. Il s'en dégoûta bientôt ; & la quitta pour une autre femme, qu'il abandonna de même pour revenir à Julia-Aquilia-Severa.

Cet ordre célebre se maintint long-tems dans un état de lustre & de splendeur ; il étoit à son plus haut degré d'élévation sous les empereurs. Il subsista quelque tems encore sous les princes chrétiens ; mais il touchoit à sa décadence.

Quelques temples avoient été fermés ; on avoit aboli les sacrifices & plusieurs autres cérémonies ; on avoit déjà mutilé différentes idoles, que l'erreur avoit respectées. On sapoit par degrés les fondemens du paganisme ; mais le zele appuyé par l'autorité, n'a-

voit encore rien entrepris contre les Vestales ; on sentoit que le sénat ne manqueroit pas de faire les plaintes les plus vives ; d'ailleurs, cet ordre de vierges avoit quelque chose de respectable ; & le préjugé, qui parloit pour elles, n'étoit point en quelque sorte déraisonnable. La vertu mérita de tout tems des égards & des hommages ; elle devoit être encore plus admirable dans des payennes.

On ne voit point que le relâchement se soit glissé parmi elles, dans un tems où elles auroient pu manquer impunément à leurs devoirs ; les empereurs chrétiens n'auroient pas permis qu'on les eût fait périr aussi cruellement qu'autrefois. Tout ce que l'on sait sur ce sujet, se réduit à quelques reproches que Symmaque faisoit à une de ces prêtresses qu'on accusoit de vouloir quitter le temple avant le tems fixé par la loi. Cette Vestale couvroit, dit-on, cette résolution du manteau de la religion. Le desir d'embrasser le christianisme auroit pu fournir un prétexte plausible, qui auroit applani tous les obstacles ; on n'en trouve cependant aucun exemple ; s'il y en avoit eu, sans doute, il n'auroit pas été oublié. Le trait de Symmaque n'est pas même bien attesté ; il n'en est fait mention que dans ses lettres. Il écrit à la prêtresse qu'il a appris cette nouvelle par la voix publique, & qu'il attend, pour la croire, qu'elle la lui ait confirmée.

On demeura long-tems sans toucher à leurs privileges & à leurs immunités. On avoit osé abattre l'autel de la Victoire, placé dans le sénat ; Constance l'avoit fait ôter en 357, dans son voyage à Rome ; quatre ou cinq ans après, Julien l'avoit rétabli. Valentinien, moins zélé que ses prédécesseurs pour la religion chrétienne, avoit donné la liberté de conscience à ses sujets, & l'autel avoit subsisté : Gratien le fit détruire de nouveau ; il confisqua les revenus

qui y étoient attachés ; il ne tarda pas à dépouiller les pontifes de toutes les prérogatives qui leur avoient été accordées depuis si long-tems, & qu'on leur avoit si souvent confirmées. Il comprit les Vestales dans cet édit ; il ordonna que le fisc s'empareroit des biens qu'on leur légueroit à l'avenir ; mais il distingua les terres des effets mobiliers, & les laissa jouir des dons qui seroient de cette derniere espece.

Le sénat, affligé de ces entreprises, lui envoya une députation, à la tête de laquelle on mit Symmaque ; mais Gratien refusa de l'entendre, & le zele de cet homme célebre fut forcé de se borner à une requête éloquente, dont Saint Ambroise trouva le moyen d'empêcher le succès.

L'année suivante une famine horrible se fit sentir à Rome ; le peuple n'hésita point à l'attribuer à la vengeance des dieux irrités de l'attentat commis contre les pontifes & les Vestales ; Symmaque en prit l'occasion d'écrire ; les peres de l'église lui répondirent ; le peuple s'occupa de ces écrits, en se bornant à la plainte ; & la famine cessa dans le tems où le murmure alloit peut-être se tourner en sédition.

Je remarquerai en passant que les empereurs n'avoient pas fait de difficulté de prendre le titre & les ornemens de grand-pontife. Constantin les avoit conservés jusqu'à la mort. Gratien les refusa. Le christianisme voyoit avec horreur ces parures idolâtres. Dans ce tems, Maxime préparoit à ce prince des embarras & des troubles : ce qui fournit aux payens ce jeu de mots qui fut si près d'être une prédiction : Puisque Gratien ne veut pas être *Pontifex*, *Maximus* deviendra bientôt *Pontifex*.

Théodose & Honorius réunirent à leur domaine, tous les biens qui avoient été destinés à l'entretien des temples & des sacrifices ; ceux des Vestales eurent sans doute le même sort. Les historiens ne marquent

marquent pas le moment où elles finirent; il y a beaucoup d'apparence que ce fut dans le tems que Théodose fit fermer tous les temples; il porta ce dernier coup à l'idolâtrie en 389. Depuis l'an 40 de Rome, ou 712 avant Jesus-Christ, que les Vestales avoient été fondées, il s'étoit écoulé onze cent & un an. C'est peut-être le tems qu'on doit fixer à la durée de leur ordre.

Quelques-uns des prédécesseurs de Théodose avoient préparé la destruction du paganisme; cette grande révolution auroit pu, sans cela, exciter des troubles: elle ne causa que quelques murmures; Saint Jérôme dit que les idoles, autrefois si révérées, furent alors abandonnées dans leurs niches, devenues le repaire des souris & des hiboux, tombant de toutes parts, & prêtes a les ensevelir sous leurs ruines.

L'empereur ne voulut cependant pas qu'on détruisît tous les simulacres des Dieux; il y en avoit qui étoient des morceaux précieux; il ordonna qu'on épargnât ces chefs-d'œuvre de l'art; il fit transporter plusieurs de ces statues dans différentes places publiques, où elles servirent d'ornement.

Tout concourt à prouver que le temple de Vesta ne fut pas plus épargné que ceux de Jupiter & des autres dieux; ses prêtresses eurent sans doute un sort pareil à celui des pontifes; elles furent supprimées comme eux; du moins n'en est-il plus fait aucune mention ensuite. Si quelques-unes de celles qui survécurent à la dissolution de leur ordre, resterent attachées à leur culte, elles n'en continuerent les cérémonies qu'en secret; elles furent sans temple, sans distinction, sans richesses; elles languirent dans l'indigence & dans l'obscurité; nées avec l'empire, elles finirent avec lui; & leur chûte ne tarda pas à être suivie de la sienne.

Fin du second Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

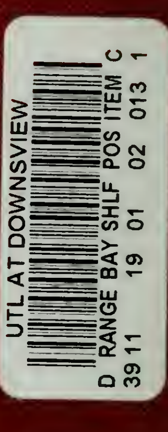
La Senſibilité. Pag. 1
'es Peines publiques. 8
'u mal phyſique & du mal moral. 18
'u Monde & de la ſolitude. 25
'es Moines. 29
'es Curés. 39
out doit être à ſa place. 48
'e l Adultere. 55
'pologie de ce ſiecle. 66
e vieux Célibataire. 73
ête-à-Tête conjugal, Dialogue. 78
olie peut-être, mais utile leçon. 85
'e Swedenborg & de ſes écrits. 89
'e nous vantons pas trop. 105
'e la peur panique. 113
'u Suicide. 125
'es Révolutions des ſciences & des arts. 137
éflexions que je voudrois avoir faites à vingt ans. 145
e la Campagne & des Jardins. 152
'e l'hiſtoire du Tems. 157
ſſai ſur le Feu ſacré & ſur les Veſtales. 165

CHAPITRE PREMIER.

NTRODUCTION. ibid.
– II. *De l'origine du Culte du Feu Sacré.* 173

CHAP. III. *Du culte du Feu chez les Chaldéens & les Perses.* 178
— *De Zoroastre ou Zerdust.* 186
— *Des différentes Nations qui conserverent des Feux sacrés.* 195
— *De Vesta.* 20[illegible]
— *De Vesta chez les Romains.* 20[illegible]
— *Des Vestales.* 21[illegible]
— *Du choix des Vestales & de leurs occupations.* 22[illegible]
— *Du Feu sacré de Vesta.* 22[illegible]
— *De la Virginité des Vestales, & de la maniere dont on punissoit celles qui y manquoient.* 23[illegible]
— *Des honneurs rendus aux Vestales, & de leurs prérogatives.* 24[illegible]
— *Suite des honneurs rendus aux Vestales, & de la fin de leur ordre.* 25[illegible]

Fin de la Table du second Volume.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 19 01 02 013 1